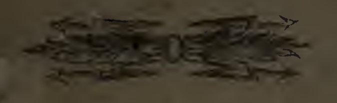


Histoire

de

L'Ambassade de Pologne en 1812.



Paris, 1815.

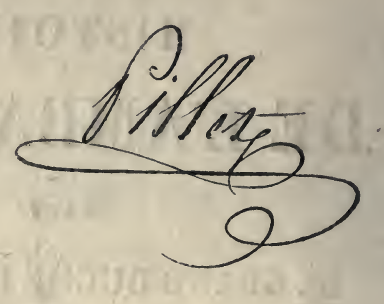
Français de ne pas mettre assez d'importance et de réflexion dans le choix des lieux où ils forment des établissemens. La difficulté des communications, que les riches propriétaires font valoir comme excuse, ne suffit pas pour justifier leur indifférence ; une partie des sommes que plusieurs d'entr'eux dépensent si follement ailleurs pour tourmenter un terrain rebelle, pour y feindre des montagnes et des rivières, pour les surcharger de fabriques ridicules, suffirait ici pour ouvrir des routes commodes à travers un pays qui semble créé pour le plaisir des yeux.

La foudre était tombée sur les bâtimens de ma ferme ; je venais pour réparer le dommage que j'aurais pu, en toute conscience, laisser à la charge du fermier, puisqu'il avait pris sur lui, contre mes ordres positifs, d'ôter le paratonnerre que j'avais fait poser sur le corps-de-

pensés, je me trouvais avoir un filleul qui ne portera pas mon nom, (car excepté moi... et Pascal, qui voudrait aujourd'hui consentir à s'appeler Blaise?) mais qui viendra bien exactement me rendre visite à ma fête ; une jeune et jolie commère à qui je ne pourrai que souhaiter la sienne ; et une paire de besicles en or, auxquelles je serai forcé de faire mettre d'autres verres. Grâce à ces dons mutuels, je me trouvais tenir à la famille de M. de V....., et on me retint à dîner sans *cérémonie*. Toutes les conditions de ce titre furent bien remplies : l'arrivée d'un héritier avait mis la maison en désarroi ; le cuisinier, le maître-d'hôtel et le premier laquais, partageant l'émotion générale, s'étaient donné congé pour toute la journée ; on servit froid, à huit heures du soir ; le nouveau-né criait dans la pièce voisine, et l'accoucheur arriva au milieu du repas ; mon hôte brûlait de voir sa femme et son enfant ; je m'aperçus que

HISTOIRE
DE L'AMBASSADE
DANS
LE GRAND DUCHÉ DE VARSOVIE
EN 1812.

Les formalités voulues par les lois ayant été remplies, je poursuivrai les contrefacteurs suivant toute leur rigueur.



DE L'IMPRIMERIE DE PILLET.



AVERTISSEMENT.

Cet Ouvrage fut composé au mois de mars 1814, au milieu des combats que Napoléon soutenait à la porte de Paris, au milieu des dangers qu'il faisait courir à la capitale, au milieu de ceux que l'on courait soi-même, par l'opposition à un pouvoir dont la chute paraissait alors un phénomène encore plus extraordinaire que n'avait pu l'être son exaltation.

Il fait beau entendre les commodes insultes, les paisibles jactances, contre ce pouvoir, aujourd'hui qu'après deux chutes consécutives il est tout-à-fait ef-

facé, et que l'on a appris qu'il pouvait finir.... Mais lorsque le lion rugissait encore autour de la capitale, lorsqu'il la remplissait d'épouvante, lorsqu'il terrassait tantôt l'un des assaillans, tantôt l'autre, et, tenant en quelque sorte la fortune incertaine, menaçait d'un retour qui devait laisser sans asile l'audacieux qui aurait laissé percer un signe d'hésitation dans la ligne tracée par la servitude générale, alors peut-être y avait-il quelque courage à fixer de sang-froid la catastrophe, et à préparer pour l'Histoire des matériaux dont la perte eût été irréparable.

Cet Ouvrage n'était pas destiné à voir le jour avant une époque que les circonstances pouvaient seules déterminer; et sa publication a été refusée aux pres-

santes sollicitations qu'ont fait éprouver plusieurs fois à l'auteur les lectures de quelques morceaux détachés de cette Histoire, qui ont eu lieu devant des sociétés choisies de Paris.

Mais les motifs qui avaient commandé ces refus n'existent plus.

Lorsqu'après avoir précipité une première fois une nation du faîte de la puissance et de la gloire dans un abîme de malheurs, on ne balance pas à la rejeter dans un précipice mille fois plus profond; quand, sans tenir compte de ses engagemens, de la grandeur de ceux avec qui l'on a contracté, des conséquences affreuses pour tout un peuple, que dis-je? pour l'Europe entière, de la violation de la foi donnée, on vient, comme en se jouant, essayer, comme

sur un théâtre, de reprendre le rôle qu'on avait été forcé d'abandonner; lorsqu'à l'appui de cette nouvelle éruption d'ambition et d'extravagance on enivre un peuple entier de fureur, on aliène les facultés de son esprit en le tournant vers les plus odieux sophismes, on le fait servir de soutien à la plus détestable doctrine, à la plus noire perfidie, on l'entraîne vers la mort et la ruine par les routes de la déception et du mensonge, et on le livre sans défense aux mains des ennemis qu'on a attirés sur lui de toutes les parties de l'univers, tandis que la ressource ordinaire de la fuite protège le coupable contre les maux qu'il a appelés sur ses malheureuses victimes, alors le tems des ménagemens est passé; les devoirs

ont changé de nature : ce n'est plus envers l'auteur de tant de maux, mais envers ses victimes, qu'on est tenu de quelque chose.

Napoléon a deux fois attiré sur la France et dans Paris la population armée de l'Europe; deux fois cette effroyable irruption, à laquelle la France survit comme par miracle, a été le fruit d'une ambition que rien n'a pu assouvir, d'une inquiétude d'esprit qui n'a admis aucun repos, d'une présomption qu'aucune leçon n'a pu rabattre, d'une obstination qu'aucune représentation n'a pu vaincre; deux fois Napoléon a jeté à la côte le vaisseau dont il s'était fait le pilote, sans s'embarrasser du sort de l'équipage, content de se sauver dans une chaloupe dorée.

Napoléon n'a jamais vu dans les hommes que des projectiles faits pour être lancés contre ses ennemis. Il embarquait les hommes dans son vaisseau, comme des canons qu'on laisse s'engloutir dans les abîmes de la mer à la fin du combat.

Des hommes aussi écervelés qu'audacieux ont secondé le dernier attentat de Napoléon (1) contre la France et contre l'Europe. Du souverain de l'île d'Elbe, avoué par l'Europe, ils ont es-

(1) On ne sait ce qui l'emporte de la scélératesse ou de l'absurdité dans cette fatale entreprise. Il était évident que Napoléon n'avait aucun moyen de la soutenir; que la résistance même la plus heureuse ne pouvait se prolonger au-delà du mois de juillet, et que, vainqueur ou vaincu, il serait réduit dans trois mois à regretter l'île d'Elbe.

sayé de faire le souverain de la France, repoussé par toute l'Europe. Un engouement aussi inexplicable que funeste s'est manifesté en sa faveur, d'un bout de la France à l'autre; fruit des fascinations et des passions, qu'il se dissipe à la clarté de lumières véritables, à l'aspect de tableaux que personne n'a encore présentés aux regards du public, à l'exposition d'une suite de scènes dont le prestige théâtral, qui a enveloppé presque toute l'administration de Napoléon, ne lui a pas permis de supposer l'existence.

Témoin de tous les faits qu'il retrace, acteur principal dans une partie de ces grandes scènes, l'auteur croirait manquer à ce qu'il pense devoir à la guérison d'un grand peuple, s'il lui dérobait

plus long-tems la connaissance d'un ordre de choses dont la manifestation est de nature à dissiper une partie des illusions et des préjugés qui ont fondé le premier empire de Napoléon sur la France, et qui lui ont valu l'essai du second....

Qui sait si les ménagemens dont l'auteur s'est cru tenu, en retardant la publication de cet écrit, n'ont pas retenu dans l'erreur une multitude d'hommes que sa lecture aurait désabusés et préservés du danger de se jeter dans les bras d'un homme qui était évidemment hors d'état de faire à la France d'autre présent que celui de la colère du monde entier? Tant qu'il restera des partisans à l'auteur de tant de maux, il sera du devoir de tout homme sensé de travailler

à les ramener : ce sont des malades dont la guérison importe au salut de la société tout entière ; car on peut être bien sûr qu'autrement ils ne cesseront pas de la troubler.

L'Ouvrage ayant été composé en mars 1814, on a dû, en parlant de Napoléon, se servir habituellement des seules dénominations qui existaient alors. Dire *Bonaparte* en 1812, serait aussi déplacé que dire aujourd'hui *l'Empereur*. Les noms ne confèrent pas des droits : ce sont des désignations convenues pour des choses positives et existantes ; on les fixe, afin de s'entendre.

Cette observation s'adresse à une classe de lecteurs susceptibles ; les autres ne verront sûrement, dans les dénominations que nous employons, que ce

que nous y avons vu nous-même, et n'y supposeront pas plus des droits d'un côté, que des affections de l'autre.....

PRÉFACE.

Napoléon s'est éclipsé de la scène du monde. Sa mort à la vie royale et civile permet toutes les révélations : il n'y en a plus d'interdites ou d'illibérales. C'est un personnage historique, entré dans le domaine de la postérité.

L'univers s'entretient de lui et l'accuse. Pour moi, j'ai une autre tâche à remplir, celle de l'expliquer ; et ce n'est pas la moins difficile. L'indignation peut bien suffire pour inspirer un vers, mais ce n'est pas avec elle que l'on trace un caractère.

Après tous les biens dont Napoléon a privé et tous les maux qu'il a créés, tout le monde a le droit de le maudire ;

mais aussi, après tant d'années d'admiration et de soumission aveugles, bien peu de personnes ont conservé celui de l'insulter....

Il est bien singulier que celui de tous les hommes qui a le plus vécu en public, celui qui ayant le plus fait est aussi celui qui a le plus dit, soit peut-être le moins connu.

Pendant les dix ans que je l'ai approché, j'ai toujours été vivement frappé du défaut de jugement que je rencontrais par-tout sur cet homme étrange : si Napoléon s'est beaucoup contredit, on s'est aussi beaucoup contredit sur son compte.

Long-tems j'ai entendu en faire un homme surnaturel, et j'ai vu le peuple le regarder presque comme affranchi des besoins de la nature, élevé par ses facultés physiques et morales au-dessus des autres humains.

J'ai passé près de dix ans auprès de lui : j'avais désiré de me rapprocher de l'homme qui, de nos jours, remuait l'univers, comme au tems de César, ou de Tamerlan, j'eusse voulu approcher ces personnages qui donnaient au monde une face nouvelle. Je l'ai observé avec attention : j'ai toujours regretté les distractions de ceux qui l'entouraient, et qui feront éprouver de grandes pertes à l'Histoire.

On est passé avec lui de la distraction à la fascination : car mille fois j'ai vu des hommes, dont j'ai l'habitude de respecter les lumières, sortir de son conseil, où il avait bavardé pendant cinq ou six heures, en prodiguant les épithètes les plus exaltées sur la supériorité de son génie. Chose étrange, mais vraie, en France comme dans l'étranger, on n'a jamais parlé de sang-froid de Napoléon. La domination mo-

rale qu'il a exercée sur l'Europe et sur la France, a dépassé la domination politique. Jamais homme, avant lui, n'avait saisi avec un égal empire l'esprit de ses semblables. Jamais Rome ne fit jurer *per genium Cæsaris*, comme Napoléon a fait jurer l'Europe par le sien.... J'ai tâché de me défendre de ces extrêmes.

Le sort a voulu que je fusse présent aux trois événemens décisifs de sa carrière.

La guerre d'Espagne, les affaires du pape, et la guerre de Russie.

J'avais écrit la relation de l'affaire d'Espagne; je brûlai cet écrit, dans un moment où une forte brouillerie avec Napoléon me montra cet ouvrage comme un voisinage dangereux. La sûreté de ma mémoire me permettra peut-être quelque jour de reprendre ce récit.

J'étais membre du concile, de la

commission qui l'a précédé, et de la députation envoyée à Savonne. J'ai lu bien avant dans les intentions de Napoléon ; et je prie qu'on ne m'accuse pas d'envie de me faire valoir, quand j'avancerai que c'est pour avoir retenu son bras levé sur la religion, qu'elle est restée dans l'état où on la voit, quelque déplorable qu'il soit.

J'y fus parfaitement secondé par le conseiller-d'état Regnault de Saint-Jean d'Angely : les tems actuels ne doivent pas le priver de cette justice.

J'ai toujours désiré d'être à portée d'écrire sur ce période de l'Histoire ecclésiastique de France, qui s'étend depuis le premier concordat jusqu'à celui de Fontainebleau. Il m'a paru que c'était à la fois le morceau le plus piquant de l'Histoire moderne et de celle de l'esprit humain.

La guerre de Russie, cet événement

qui a fondé le mur de séparation qui s'est élevé entre le monde des vingt-cinq dernières années et celui qui commence, m'a paru intéresser trop vivement l'Histoire, pour la frustrer du tribut des connaissances que j'ai puisées aux sources mêmes de cet immense changement: je le livre à l'Histoire comme un guide donné par la vérité, par l'envie d'éclairer le siècle présent et les siècles à venir sur un événement dans lequel ils se trouvent tous compris. Ceci est un livre de bonne foi.

Il faut enfin que la France et l'Europe sachent comment leurs affaires ont été menées, et comment a pu périr ce colosse devant qui elles ont tremblé.

Je ne pouvais faire rien de mieux que de mettre souvent Napoléon en scène. Il sera peint par lui-même, ce qui est toujours le meilleur.

Quant à son caractère, qu'ajouter

après celui qui a dit qu'avec Napoléon la révolution s'était faite homme?

Quant à son esprit, ce qu'on appelait son génie, si rien n'a été plus célébré, rien aussi n'a été moins apprécié. Pour les uns c'était l'immensité, pour les autres le néant; pour ceux-ci le sublime, pour ceux-là le ridicule: aujourd'hui même que le météore est tout à fait dissipé, il ne règne pas plus d'accord, tant il est rare que le sang-froid, l'évaluation des tems, des circonstances, des moyens, guident dans l'appréciation des hommes.

Sûrement un poids immense n'a pas pesé sur le monde sans qu'il ne portât avec lui quelque gravité spécifique; la carrière militaire la plus éclatante n'a pas été parcourue dans l'absence de toutes les qualités qui constituent le grand capitaine; des travaux prodigieux en tout genre n'ont pas été conçus, exécutés, poursuivis avec une inconce-

vable constance, sans quelques parties des qualités qui constituent l'homme d'état du premier ordre.... Et cependant des malheurs tels que l'univers n'en avait jamais éprouvés, une haine telle qu'il n'en avait jamais exhalé, une position telle qu'aucun homme ne s'en était jamais créé une, perdue par une suite de fautes qui surpassent en étendue et en opiniâtreté toutes celles qui ont causé la ruine d'aucun chef de nation; une fin désespérante par sa bassesse, plus honteuse encore pour l'univers qui a rendu que pour celui qui a reçu les adorations, tel est le problême que présente une carrière qui se partage entre le vol le plus élevé et les chutes les plus lourdes, entre la grandeur la plus éclatante et la bassesse la plus abjecte, entre les extrêmes de l'habileté et de l'impéritie.

L'esprit de Napoléon était vaste, mais à la manière des Orientaux. Par une pente naturelle, il se tournait vers l'Orient, pour peu qu'on le plaçât dans cette direction; mais, par une disposition contradictoire, il retombait comme de son propre poids dans des détails qu'on pourrait dire ignobles. Le premier jet était toujours grand, le second petit et vil. Il en était de son esprit comme de sa bourse, dont la magnificence et la lézine tenaient chacune un cordon. Son génie, fait à la fois pour la scène du monde et pour les tréteaux, représentait un manteau royal, joint à un habit d'arlequin. C'était l'homme des extrêmes (1), l'homme qui, ayant com-

(1) La bizarrerie qui a infecté toutes les parties du caractère de Napoléon se retrouve encore dans celle-ci. Le même homme qui avait reçu de la nature cette précieuse facilité, paraissait dépourvu d'invention par la fréquence de ses répétitions. Quand

mandé aux Alpes de s'abaisser, au Simplon de s'aplanir, à la mer de s'approcher ou de s'éloigner de ses rivages, a

---

il avait rencontré quelque bonne fortune d'idée ou d'expression, elle défrayait sa conversation souvent pendant plusieurs semaines, et indistinctement avec tout le monde. Napoléon avait encore plus de mobilité dans l'esprit que d'invention véritable : au reste, on ne peut assigner le degré de fécondité qu'eût exigé son penchant pour la causerie. Chez lui, parler était le premier besoin, et sûrement il mettait au premier rang des prérogatives du rang suprême de ne pouvoir être interrompu et de parler tout seul. S'il attachait tant de plaisir à ces interminables conversations, il y plaçait aussi sa force, et il ne doutait pas qu'il ne fût donné à personne d'échapper au pouvoir de ses paroles. Tout ennemi qu'il pouvait atteindre avec cette arme, lui paraissait soumis à un charme irrésistible. Aussi ne cessait-il de rechercher les entrevues avec les princes, avec tous les hommes en pouvoir de fait ou d'opinion, les regardant d'avance comme ses conquêtes. Elle n'était pas dépourvue de charme cette conversation, et jamais il n'agissait plus fortement que lorsque par le rapprochement le plus facile, l'épanchement naïf de la

fini par se livrer lui-même à une croisière anglaise.

Doué d'une sagacité merveilleuse,

---

confiance, la syrène emmiélant sa parole, adoucissant sa voix, pénétrait dans votre cœur, en ayant l'air de vous ouvrir le sien : c'était le moment du danger.

Un des traits les plus frappans de ce singulier caractère, était sa facilité à déplacer toutes ses facultés, toutes ses forces : il les portait sur l'heure toutes à la fois sur l'objet seul dont il était affecté, sur un ciron comme sur un éléphant, sur un individu isolé comme sur une armée ennemie. Dans le moment de la préoccupation, il aurait voulu agir sur l'un comme il aurait pu le faire sur l'autre. Il est vrai que le moment après il ne se souvenait plus de l'objet qui l'avait si fort agité, pour lequel il semblait prêt à bouleverser des empires. Il avait parlé.... L'orageuse nuée s'était dissipée en pluie. Il désirait et oubliait en enfant. Rien de plus singulier, mais rien de plus vrai! Qu'on interroge les hommes qui l'ont approché : j'entends ceux faits pour observer, et c'était le petit nombre; car il en était du palais des Tuileries comme de ceux de l'Orient, dans lesquels on sert et on n'observe pas.

infinie; étincelant d'esprit; saisissant, créant dans toute question des rapports inaperçus ou nouveaux; abondant en images vives, pittoresques, en expressions animées, et pour ainsi dire dardées, plus pénétrantes par l'incorrection même de son langage, toujours un peu imprégné d'*étrangeté* : sophiste et subtil, mobile à l'excès, quoique mathématicien distingué, il n'argumentait jamais que sur le terrain qu'il s'était fait, et s'y défendait, soit erreur, soit vérité, avec la rectitude d'un géomètre. Ainsi, ses erreurs ont dû aller à l'infini; et, quoiqu'il trompât beaucoup, il était encore plus souvent trompé que trompeur. De là est née cette aversion que l'on remarquait en lui pour la vérité. Il ne la repoussait pas en sa qualité de vérité démontrée; au contraire, c'était comme sottise, comme incompatibilité avec ce qui lui paraissait à lui-même

être la vérité. Chez lui, l'illusion a encore surpassé le mensonge; aussi ne repoussait-il pas comme opposant, mais comme imbécille, et les expressions du dédain et du mépris se trouvaient-elles sans cesse dans sa bouche. Il s'était fait d'autres règles d'optique que les autres hommes. Joignez à ces dispositions la corruption, fille de l'orgueil, de l'ivresse du succès, de l'habitude de boire dans une coupe enchantée, de s'enivrer de tout l'encens de l'univers, et vous serez sur la voie de l'explication de l'esprit de l'homme qui, unissant dans ses bizarreries tout ce qu'il y a de plus élevé et de plus vil parmi les mortels, de plus majestueux dans l'éclat de la souveraineté, de plus péremptoire dans le commandement, avec ce qu'il y a de plus ignoble et de plus lâche jusque dans ses plus grands attentats, joignant les guet-apens aux détrônemens, présente une

*

espèce de *Jupiter-Scapin* qui n'avait pas encore paru sur la scène du Monde.

Napoléon était fou, non pas de cette espèce de dérangement qui affecte les facultés mentales, mais de ce déréglement d'idées qui provient de la bouffissure et de l'exagération, par laquelle on outre tout, par laquelle on commande toujours sans calculer jamais, par laquelle on dépense toujours sans compter jamais; par laquelle, enfin, à force d'avoir vaincu des obstacles, on finit par croire qu'on les vaincra toujours, ou plutôt qu'il n'y aura plus d'obstacles. La facilité que Napoléon avait toujours rencontrée dans l'obéissance avait fini par lui persuader que sa charge, à lui, se bornait à commander, et que l'exécution suivait infailliblement sa parole. Il avait réduit son rôle à quelques formules; commander, et charger ses ministres d'exécuter.

Telle était la folie de Napoléon, dont je crois pouvoir assigner les degrés, et l'attacher à l'époque de la bataille de Wagram et de son mariage; époque à laquelle, sa raison cessant de le guider, et peut-être de lui paraître nécessaire, il s'abandonna sans contrainte aux exagérations qui ont tout désorganisé en France, et qui ont fini par le perdre.

La suite des faits m'a conduit à faire ressortir une espèce de caractère qui ne s'était pas encore fait remarquer dans la nation française: celui d'après lequel un homme, sur un simple commandement, sur un intérêt politique, du plus doux des humains, devient tout à coup un monstre, en commettant, en excusant tous les crimes, et montre ainsi réunis, dans la même personne, le père tendre, l'époux affectueux et fidèle l'ami généreux, le maître humain, avec

l'homme qui, dès qu'il touche à la politique, court d'un pas facile sur tout ce qu'elle a de plus noir : contraste affreux, blasphème contre la Divinité; comme si elle avait formé l'ame de deux parties contraires; comme si ce qui est défendu par la morale était permis sous le nom de la politique. Le mal qui s'est fait ne s'est pas fait tout seul : il a donc fallu nommer quelques personnes. Nous en avons restreint le nombre autant que possible, en ayant soin que ce récit ne les atteignît que sous les rapports de leur vie politique, la seule à laquelle on ait droit de toucher. Quand on a eu les profits de la vie publique, on a couru les dangers de l'histoire. Ces hommes auraient sûrement accepté mes louanges; qu'ils souffrent donc mes reproches. D'ailleurs, doit-on de si grands ménagemens à des hommes qui n'en ont eu

aucun pour l'honneur de leur nation? car c'est par-là qu'ils sont devenus les justiciables de chacun de ses membres. Que chacun soigne l'honneur de son nom comme il l'entend, à la bonne heure; mais pour celui de sa nation, quel est l'homme qui peut se croire le droit d'en disposer? Ne troublons point les cendres de l'honneur français; mais que ceux qui, pour des intérêts de vanité ou de fortune, par bassesse d'esprit et d'ame, ont creusé son tombeau, soient cités au tribunal de la nation et de la postérité; que tout Français devienne, s'il le peut, un Tacite pour ces Séjan modernes, où peut être le sujet de plaintes et de reproches. Il y a cette différence entre les Narcisse de Rome et ceux de Paris, c'est que les uns n'avaient pas attiré deux fois les Parthes à Rome, et que les autres ont amené deux fois l'Europe au sein de la France; que

l'Empire ne souffrit pas dans sa grandeur, par l'abus que ces Romains firent de leur crédit; au lieu que la France a perdu sa gloire, ses conquêtes, son existence politique, par la connivence des affranchis de Napoléon.

Français! et vous tous auxquels cet écrit parviendra, puissiez-vous retirer de sa lecture ces deux leçons : la première, que la chute de Napoléon, tombé du ciel comme Phaéton après avoir incendié le monde, apprend à-la-fois aux ambitieux à ne pas aspirer à guider témérairement le char du Soleil, et à ceux qui ne balancent pas à remettre les rênes de ses coursiers redoutables aux mains du premier venu, que ces chevaux ne se laissent à la fin guider que par le père de la lumière, seul roi légitime du ciel; la seconde, que les hommes ont le plus grand intérêt à ne pas frayer aux chefs des nations les rou-

tes du crime, en leur donnant le droit de les mépriser. Car si les excès de Napoléon ont été immenses, ne lui a-t-on pas donné le droit de dissimuler à ses propres yeux une partie de leur horreur, par tout ce qu'on lui aura montré de vil et de bas dans la nature humaine ?

Napoléon a beaucoup régné par les parties basses du cœur humain : c'est la partie de ce clavier qu'il savait le mieux toucher. Mais aussi n'a-t-il pas été autorisé à penser que ces cordes étaient les plus résonnantes, et celles qui se prêtaient le plus facilement sous la main qui allait les chercher ?

Il se fût moins émancipé, s'il avait rencontré plus souvent la barrière toujours impénétrable de la vertu, de la morale; il aurait respecté, si on s'était respecté soi-même : il aurait mis un terme à ses écarts, si une patience que

rien n'avait lassée ne lui eût persuadé qu'ils pouvaient être sans bornes. Mon expérience propre m'a appris qu'il sentait le prix de la dignité personnelle, et qu'il ne revenait pas se heurter contre l'écueil du juste ressentiment qu'inspirait un manquement personnel.

Et vous, politiques de toutes les classes, qui dans tous les pays avez à diriger l'esprit ou les affaires des hommes, contemplez, dans l'écroulement de la plus grande puissance qui fut jamais, les effets et le juste salaire du machiavélisme! Jamais il ne fut confondu avec plus d'éclat.

La fraude, l'injustice, l'art de diviser les hommes, de les armer les uns contre les autres, avaient élevé cette puissance devant laquelle vous et nous ont tremblé. Le soleil de la justice s'est enfin levé sur cet ouvrage d'iniquité, et il a péri. Une coalition que, pendant vingt

ans, tous les politiques s'accordaient à proclamer impossible, est à la fin sortie du désespoir des peuples, des salutaires frayeurs des souverains, des dangers annoncés à l'univers.

La vertu a fait le ciment de cette union inespérée, quoiqu'appelée depuis si long-tems. Elle eût péri cent fois, si elle n'avait pas eu d'autres liens que ceux de la politique; trop d'exemples autorisent à le croire : mais elle avait pour principe la générosité, la magnanimité, la sollicitude du genre humain; dès-lors, rien n'a pu lui résister. La royauté s'est montrée ce qu'elle est, ce qu'elle doit être, la tutrice de l'humanité. Le sang des peuples a été versé, il est vrai, mais pour la justice, pour la morale, pour la préservation de l'espèce humaine. Alors, servant de rançon à l'homme, il a été noblement et saintement versé. Cette

guerre sacrée en préviendra mille autres : le temple de Janus ne s'ouvrira plus désormais pour de misérables intérêts politiques ; la justice, la morale seules garderont ses portes redoutables ; et l'univers consolé, respirant de ses longs malheurs, n'en craignant plus le retour, élèvera, aux princes qui ont fait triompher la politique morale et généreuse, un monument au pied duquel frémira le machiavélisme enchaîné.

HISTOIRE
DE L'AMBASSADE
DANS
LE GRAND-DUCHÉ DE VARSOVIE, EN 1812.

L'EMPEREUR a été surpris laissant du plus profond d'une noire rêverie échapper ces paroles mémorables : *Un homme de moins, et j'étais le maître du Monde.....* Quel est donc cet homme qui, participant en quelque sorte au pouvoir de la Divinité, a pu dire à ce torrent : *Non ibis ampliùs...?* Où étaient ses armes, ses trésors, ses moyens pour arrêter ce superbe dominateur de la France et de l'Europe, qui, sur les débris des trônes, des nations et des lois, un pied dans le sang et l'autre sur des ruines, s'élançait en idée vers les limites du monde, et, dans sa soif insatiable de domination, étouffait pour ainsi dire dans l'univers.....?

Cet homme, c'était moi. A ce compte, j'aurais donc sauvé le monde; et, ce titre à

la main, je pourrais le défier d'égaler jamais la reconnaissance au bienfait.

Mais loin de moi l'idée de m'attribuer de pareils droits !

L'exclamation de l'empereur Napoléon, les allégations mille fois répétées par lui que c'était moi qui avais perdu l'affaire de Pologne ; que je n'avais pas *entendu* la Pologne, expression familière à ce prince, comme à tous les révolutionnaires, qui ont tous également puisé leur langage avec leurs idées dans les dictionnaires de la révolution ; toutes ces imputations, dis-je, sont absolument destituées de fondement. Les preuves ne s'en feront pas attendre..... On doit imputer ces accusations :

1°. A la disposition d'esprit d'un prince qui, ayant placé sa propre infaillibilité au rang des axiomes les plus rigoureux de la géométrie, ne doit pas être disposé à s'approprier ce qui fait avorter ses entreprises; ce qui étant vrai dans tous les tems, l'est encore plus à l'époque d'un premier revers, qui est aussi celle de la plus grande sensibilité ; revers que l'amour-propre étonné et chagrin ne permet d'expliquer qu'en char-

geant du blâme ceux qui ont concouru à l'action..... Il faut un coupable ; et celui-là seul qui peut l'indiquer ne se nommera pas lui-même.

2°. Au défaut d'attention donnée par lui à ce qui se passe autour de lui, comme aussi au défaut d'instructions de la part de ceux dont le devoir est de l'en tenir, pour ainsi dire, environné... Ceci a besoin d'explication.

L'Empereur est supérieurement ignorant : la nature même de son esprit mobile, et tourné habituellement vers des spéculations de toute espèce, ne lui permettra jamais d'acquérir une instruction véritable ; il rêve ou parle, signe des états, et ne lit rien; sa loquacité s'étend à tout, mais aussi n'approfondit rien. Il suffit d'avoir vu l'Empereur parcourir un livre ou un écrit quelconque, pour se faire l'idée de ce qu'il peut s'en approprier. Les feuillets volent sous ses doigts ; ses yeux courent sur chaque page ; et, au bout de très-peu de tems, le pauvre écrit est presque toujours rejeté avec un signe de mépris, avec des formules générales de dédain. « Il n'y a que des bêtises

» dans ce livre ; c'est un idéologue, un cons-
» tituant, un janséniste. » Cette dernière épithète est le *maximum* des injures. La tête toujours dans les nues, portant toujours son vol vers l'Empirée, de ce point élevé, sa prétention est de parcourir la terre à vue d'aigle, et, quand il daigne la fouler, à pas de géant.

Ce n'est pas ainsi que les choses se passent, ni que l'instruction s'acquiert parmi les faibles humains.... C'est tout au plus le moyen de ne connaître les objets qu'en masse ; c'est-à-dire, le moyen de ne pas les connaître du tout..... Aussi l'Empereur ne connaît ni les hommes ni les choses de son pays..... Il les pousse, il les entraîne ; mais il ne les connaît pas. Quelques aperçus, quelques traits de discernement, quelques éclairs de mémoire composent à-peu-près son fonds d'instruction, comme quelques pamphlets son fonds de bibliothèque.... Il faut l'avoir approché, sur-tout avoir voyagé avec lui, pour se faire l'idée d'une ignorance qui quelquefois donne lieu aux méprises les plus plaisantes sur les hommes, comme aux lourdises les plus grossières sur les choses. J'en

ai été témoin en plus d'une occasion, et j'en donnerai en tems et lieu des exemples frappans.

L'Empereur poursuit toujours sa propre idée... C'est une espèce de chasse dont rien ne le détourne pendant qu'il est occupé d'un objet; tout le reste n'existe pas pour lui : aussi, chose merveilleuse, quoique bien contraire en apparence au génie et à la réputation du Gouvernement français, tout agent de ce Gouvernement qui ne se trouve pas directement sur son chemin est à-peu-près indépendant au milieu d'un violent despotisme, et peut faire avec impunité autant de sottises qu'il voudra, comme il pourrait faire le bien sans être remarqué.

Tout cela est fort bizarre; tout cela paraîtra nouveau à bien des gens : on peut crier à l'esprit de critique, à la manie du bel esprit, je ne m'y oppose pas; mais qu'on veuille bien se rappeler que tout cela se commet sous l'empire de Napoléon, et alors tout sera expliqué.

3°. L'immensité des objets que l'Empereur se fait gloire d'embrasser, comme sa position lui en a fait et lui en fera toujours un

besoin impérieux, a mis et mettra toujours un obstacle invincible à ce qu'il puisse rien approfondir, rien juger avec maturité, c'est-à-dire, avec détail. Mais avec Napoléon, et dans l'Empire français, on ne voit que les masses; l'individualité est trop peu de chose pour être aperçue ou soignée par ces hommes supérieurs, par ces puissans génies : tout se fait en bloc ; aussi tout est-il effleuré. Tous les portraits restent en esquisses ; les jugemens sur les hommes résultent d'aperçus plus ou moins vagues; un trait compose un caractère ; on n'a pas plus de tems que cela à donner à chacun. Un pareil gouvernement devrait ne se composer que de grâces, parce qu'elles seules ne réclament pas de tems. Accorder, accepter, sont si courts ! Mais malheur à qui a besoin du tems, de cet agent universel des choses d'ici-bas, sur-tout s'il a à se justifier, à remonter au rang d'où il a été précipité! Assailli presque toujours comme par un ouragan, renversé, brisé, déplacé sans aucun de ces préalables qui sont par-tout ailleurs la sauve-garde des malheureux humains, on reste étourdi, froissé à l'extrémité d'une foule qui vous regarde sans étonnement

comme sans pitié, pendant que celui qui vous a frappé poursuit, par sauts et par bonds, sa course à travers ceux qu'il élève ou qu'il mutile au hasard; condamné que vous êtes à user les restes d'une existence flétrie dans les angoisses de l'attente ou de la recherche d'une réparation que le hasard, bien plus que le remords, peut amener vers vous : malheureux! chez lesquels l'indifférence observe et le hasard décide.

Ce genre de distraction, bien horrible sans doute, attaché à l'immensité des affaires de la France, et sur-tout à sa trop grande étendue, est un des plus grands fléaux qui pèse sur ses malheureux habitans......

J'ai dit, de plus, que les moyens d'instruction manquaient à l'Empereur, du côté de ceux dont le devoir est de lui en tenir les canaux toujours ouverts.

En cela même il faut reconnaître qu'il subit la peine d'en avoir créé l'empêchement.

Deux choses seulement approchent de l'Empereur et veillent à ses côtés, la terreur et la flatterie; voilà sa garde et son conseil. Or ce n'est pas avec cela qu'on est ni bien gardé ni bien instruit. Tout le talent, tout

le travail des personnes qui approchent de lui portent sur cet unique point : deviner sa pensée, traduire sa pensée, c'est pour eux le sublime (1).

L'Empereur a tellement repoussé toute instruction qui ne cadre pas avec cette pensée, son opiniâtreté, son dissentiment éclatent toujours avec un tel débordement de violences et d'outrages, que tout le monde se tient averti de ne lui présenter jamais que ce qui rentre dans ses idées. Renfermé

---

(1) Cette assertion générale admet une exception relative à deux ministres que Napoléon, devenu tout-puissant, crut devoir écarter à cause des qualités qui devaient les lui rendre plus précieux. Il se sentait gêné par leur renommée, par l'indépendance qu'ils avaient conservée au milieu de la servitude générale. Il craignait qu'ils n'entrassent en partage de sa gloire, et qu'il n'eût l'air de devoir quelque chose à leurs conseils : c'est la cause véritable de leur éloignement. Il n'a pu supporter le voisinage du talent. Napoléon avait formé une entreprise inconnue aux hommes depuis qu'il existe des sociétés, celle de régner sans conseil : que dis-je? de proscrire tout conseil !.... Je l'ai entendu s'écrier avec fureur : « Des

ainsi entre deux sentinelles perfides, la terreur et la flatterie, aucun avis ne peut se faire jour jusqu'à lui ; et il est sur ses affaires comme était sur sa santé ce sultan qui, ayant porté la peine de mort contre quiconque parlerait de la sienne, mourut sans que les médecins épouvantés osassent lui parler de sa maladie.

L'injustice de la plainte de l'Empereur Napoléon est donc évidente. Je n'ai qu'à l'accepter, cette plainte d'un cœur si pro-

---

» conseils à moi !... des conseils !... » Eh ! bien, c'est l'absence de conseil qui l'a perdu, et il est très-probable que s'il eût conservé les deux hommes supérieurs que sa bonne étoile avait amenés auprès de lui, il brillerait encore de l'éclat qu'il a commencé à perdre à l'époque de leur éloignement. Le plaisir de régner sur des hommes médiocres, de les régenter à son aise, de leur faire bien sentir le poids de sa supériorité, cette puérile jouissance lui a coûté cher; il l'a payé de sa couronne, de l'existence de sa famille ; ce qui ne serait pas un grand malheur, si la France ne l'eût payé de tout ce qu'elle a de plus précieux : son sang, son honneur, sa richesse, sa considération entre les nations.

fondément blessé ; je n'ai qu'à me charger des suites immenses que l'avortement de l'entreprise à laquelle elle se rapporte a eues pour le monde, de celles bien plus grandes encore qu'elle aura sur tous les hommes et sur tous les siècles : mais, encore une fois, je suis loin de me parer d'un titre qui serait honteux, s'il ne devait son existence au dépit et au déréglement de tête de son auteur.

Sûrement rien n'a été plus loin de mes idées et de mes sentimens que l'infatigable application que n'a pas cessé de faire de sa turbulente activité l'homme qui, porté du dernier rang de la société à un poste qui n'eut jamais d'égal, par un peuple qui lui demandait seulement, qui le suppliait de travailler à guérir les blessures dont il était couvert, n'a songé qu'à élargir, à rendre incurables ces cruelles et profondes blessures ; qui, aspirant à passer pour le restaurateur de la religion, empruntant sans cesse son secours, n'a pas cessé d'être en guerre avec elle ; a traîné de cachot en cachot son vénérable chef, enchaînant ainsi les mêmes mains qui avaient consacré son front, du signe réservé à

celui des rois ; qui, assis au premier rang du collége auguste des rois, n'a songé qu'à asservir, qu'à outrager les rois ; qui, dispensant les royaumes et les trônes, a détruit la royauté par un asservissement et des transvasemens incompatibles avec l'idée de la royauté : car si Napoléon a fait des rois, il a détruit la royauté, l'homme qui a porté dans tous les actes de la souveraineté le même esprit de contradiction, de despotisme et d'incompatibilité avec tout ce qui existait autour de lui, de manière à présenter toujours le pouvoir le plus grand qui ait existé parmi les hommes, occupé sans cesse à détruire son propre ouvrage, à élever pour renverser, à satisfaire aux dépens de tout ce qu'il pouvait atteindre des fantaisies d'un jour, prélude éternel de fantaisies toujours croissantes. Quel être sensible ou raisonnable n'a pas gémi mille fois sur ces éruptions continuelles de colère, d'ambition et d'injures, qui, sortant à chaque instant de ce volcan, couvraient de feu celui-ci, de boue celui-là, ébranlaient, renversaient, pulvérisaient tout ce qui se trouvait à sa portée, et ne donnaient à rien

le tems de germer ni de s'enraciner? Quel homme politique ou moral pouvait applaudir à ces commodes invasions, par lesquelles, prenant toujours l'Angleterre pour son point de départ, Napoléon déclarait un jour que Rome lui appartenait comme descendant de Charlemagne, établissait en principe qu'un homme ne pouvait régner sous les attributs du sacerdoce, comme si, parce que le premier roi a été un soldat heureux, il s'ensuivait nécessairement que pour être roi il fallût être soldat? Un autre jour portait d'un trait de plume son empire des bords de l'Escaut aux rivages de la Baltique, englobant, dans des lignes tracées par l'épée, des états et des princes qui apprenaient par *le Moniteur* qu'ils étaient supprimés comme des commis à gages, et qui, sous le nouveau titre de princes froissés, recevaient pour tout dédommagement un ajournement indéfini d'indemnités imaginaires.

Quel homme, conduit par les règles de la logique ou de la décence, n'a pas senti mille fois son esprit et son cœur se soulever avec ces pénibles déchiremens qu'excitent la mauvaise foi et l'insolence, appuyant

sur la force leurs sophismes et leurs dérisions (de tous les jougs, c'est le joug le plus insupportable pour des hommes droits et éclairés), lorsqu'il lisait les publications affichées dans ce *Moniteur*, dont, pendant tant d'années, Napoléon a fait le pilori auquel il attachait également les rois, les ministres, tous les hommes assez osés pour hasarder une contradiction; à ce pilori, auquel pendaient également ses hautes conceptions, ses basses injures, ses menaces foudroyantes; sur lequel a pendant dix ans été gravé en gros caractère l'arrêt qui condamnait à détrônement tout prince assez téméraire pour acheter une aune de basin anglais, et à changement tout gouvernement qui se permettrait un point de contact avec un peuple retranché de son autorité privée de tous les autres peuples de l'Europe, tandis que lui-même donnait trois cents licences pour commercer avec l'Angleterre?

Quel Français, jaloux de ses propres intérêts, pouvait ne pas déplorer cette aggrégation d'élémens hétérogènes, dans une prétendue fraternité repoussée par plus d'antiques antipathies qu'elle ne pouvait être

cimentée par des affinités créées par la force seule ? Quel Français ne gémissait pas en voyant se partager entre tant d'intérêts nouveaux, inconnus, et souvent incompatibles, l'attention que réclamaient ses propres besoins ? car le tems que l'on donnait aux Romains, aux Hollandais, aux Hambourgeois, était autant de tems ravi à chaque Français qui, en plaçant Napoléon à la tête des affaires de la France, entendait bien prendre quelqu'un qui fît ses affaires, et non pas celles du monde entier. C'était là, très-certainement, le sens du 18 brumaire....

Mais rentrons dans notre sujet, et assignons les causes véritables de la perte de l'expédition de Pologne ; elles sont :

1°. L'Empereur ;

2°. Le duc de Bassano ;

3°. Les Polonais ;

4°. L'excellente défensive des Russes ;

5°. Le délire général qui présidait à la confection et à l'exécution de cette entreprise ;

6°. La séparation de la Lithuanie d'avec le duché de Varsovie ; la réponse de l'Empereur, à Wilna, à la députation de la diète de Varsovie ;

7°. La nature de mes instructions, et l'injonction qui me fut donnée par le duc de Bassano de me tenir hors de la politique, pour ne m'occuper que des subsistances de l'armée.

C'est cette suite, cette masse de faits qui constitue la cause véritable de la perte de l'expédition, et non point celle que, dans le dépit de son orgueil, dans les hasards ordinaires de ses lestes prononcés de jugement, Napoléon a trouvé commode de m'imputer.

Ici se présente une première et importante question.

Quel est l'auteur de la guerre de Russie?

L'opinion publique l'attribue à Napoléon. Ses partisans, ses folliculaires, ses agens, soit volontaires, soit à gage, car il y en a des deux sortes, ont tout mis en œuvre pour persuader à l'univers que la Russie seule avait donné ouverture à cette grande querelle, et que l'Empereur n'avait attaqué que pour se défendre. Le duc de Bassano me le soutenait encore à Varsovie, à son retour de Wilna, avec cet air de conviction et de béatitude que tout le monde lui connaît.

Comme j'ai toujours été convaincu que le

devoir de tout écrivain sur cette époque exigeait qu'il s'occupât moins d'un ouvrage en général que de mémoires propres à guider dans le labyrinthe de cette ténébreuse histoire, j'ai pensé qu'une discussion appuyée sur des considérations particulières au caractère de l'Empereur, sur des faits très-inconnus, très-piquans en eux-mêmes, et très-propres à jeter du jour sur le caractère de l'homme qui est l'objet principal de ce mémoire, pouvait servir à éclaircir cette question.

L'Empereur a porté en naissant, en s'élevant, en montant sur le trône, l'appétit et le désir d'envahir le monde. Aux deux extrémités de l'échelle, il a été le même : sujet le plus obscur, le plus isolé, le plus pauvre, comme le plus éclatant et le plus puissant des souverains ; dans ces deux positions si opposées, il n'a rêvé également que trônes, domination, ascension toujours croissante, troubles, agitations d'états, catastrophes politiques : voilà l'aliment habituel de son esprit, nourri uniquement de Machiavel, son seul instituteur ! Il rejette tout autre nourriture.

« Tacite a fait des romans, disait-il à
» M. de Jacobi, dans son voyage à Aix-la-
» Chapelle, en 1804 : Gibbons est un cla-
» baudeur; Machiavel est le seul livre qu'on
» puisse lire. »

Ce sont les premières paroles que je lui ai entendu proférer au premier cercle où j'assistai le 9 septembre 1804, après lui avoir été présenté dans la matinée de ce jour.

On a vu les progrès qu'il a faits sous ce maître.

« Il y a deux trônes croulans que je vais
» soutenir : celui de Constantinople et de
» Perse, disait-il en 1794, après sa destitu-
» tion qui suivit le siége de Toulon. »

Le ton du commandement est tellement dans sa nature, qu'au conseil de guerre tenu pour l'attaque de cette ville il parla, à ce que je tiens d'un général présent, qu'il me suffirait de nommer pour concilier toute confiance à mon récit; il parla, dis-je, sur un ton si haut et tellement en maître, qu'on l'eût pris plutôt pour un général accrédité par de longs services que pour un novice franchissant les premiers degrés de la carrière.

Le maréchal Duroc m'a dit qu'en tombant à l'improviste dans le camp de l'armée d'Italie, en 1796, il tint ses généraux et tout le monde à la même distance qu'il le faisait au milieu de ses gardes veillant autour du Louvre.

Un jour que je parlais à ce maréchal, mon parent et mon ami, plus à portée que qui que ce fût au monde de connaître l'intérieur de Napoléon, du bruit qui s'accréditait qu'il allait prendre pour lui la couronne d'Italie: « Oui, dit-il, et sans compter. »

Peu de tems après son entrée à Milan et la bataille de Lodi, un ministre étranger, de qui je le tiens, lui faisant entrevoir la possibilité d'un établissement dans ce duché, comme prix des services que sa position lui permettait de rendre: « Il y a, lui » répondit-il, un plus beau trône que cela » vacant. »

Le goût, l'appétit de la royauté, en général, est donc inné dans Napoléon... Pour lui, régner est tout. Il y sacrifierait l'univers sans hésitation et sans remords.

On sent où une pareille disposition d'esprit peut conduire un homme, dès qu'il a

saisi quelque pouvoir. C'est le levier d'Archimède, qui n'a besoin que d'un point d'appui pour soulever la terre et les cieux. Aussi, suivez la marche de Napoléon, et voyez s'il a dévié un instant de cette ligne de progression ascendante.

Le général du 13 vendémiaire fait le général de l'armée d'Italie : celui-ci le dictateur de cette armée, devenue sous lui le centre des armées françaises, le négociateur de Léoben, de Campo-Formio, de Tolentino, le chef montré au Directoire comme une puissance, et aux Français comme une espérance. Dès-lors, l'Egypte devient pour lui un essai de souveraineté : car il s'est conduit en roi en Egypte, qui, en cas de malheur, lui offrait un asile indépendant. Dès ce tems, le projet de bouleverser l'Empire ottoman, et de s'établir dans l'Asie mineure, existait dans sa tête. C'était l'objet véritable de l'expédition de St.-Jean-d'Acre.

« Il n'y a rien à faire en Europe depuis » deux cents ans, me disait-il à Mayence, en » septembre 1804 : ce n'est que dans l'O- » rient que l'on peut travailler en grand. »

Je l'ai entendu mille fois revenir sur cette idée, et se plaindre des limites apposées par la civilisation de l'Europe. Un esprit qui n'aperçoit les objets que dans cette généralité, doit nécessairement tendre sans cesse à s'élargir, à se dégoûter rapidement des choses sensibles et usuelles, pour se jeter dans celles que l'imagination seule peut créer et atteindre. Aussi, voyez le *crescendo* de ses entreprises, s'il a jamais pu s'en tenir à la place qu'il venait d'occuper. Le consul de dix ans efface, subjugue, annule ses collègues, anéantit la constitution par le renvoi du tribunat, se fait consul à vie; et, quand il a bien mesuré son coup, s'élève sur ce trône qu'il convoitait depuis si long-tems, et qu'il ne décore d'un titre plus éclatant que pour se placer lui-même plus haut, et être vu de plus loin.

De là il se charge d'une nouvelle couronne en Italie, l'agrandit des dépouilles des petits états encore subsistans dans cette contrée; de celles de l'Autriche aux pays vénitiens; de Naples, qu'il confère en usufruit éventuel à son frère; de celles de la Prusse, qu'il relègue au loin, au milieu de

ruines dont il ne lâche pas même la jouissance ; établit encore sur un trône nouveau, au cœur de l'Allemagne, un autre frère accouru du fond de l'Amérique, à l'odeur de cette vaste curée des trônes de l'Europe ; peuple l'Allemagne de grands feudataires, auxquels il vend leur nouvelle dignité au prix de leur dignité personnelle, du sang, de l'argent, des goûts, du bonheur de leurs sujets : alors, tranquille sur le nord et sur l'est de l'Europe, il passe, par le plus exécrable guet-apens qui fut jamais, après avoir envahi la Toscane, le Portugal, aux scènes à jamais déplorables de l'Espagne, qu'il entendait bien s'approprier, ainsi qu'il me l'a dit à Valladolid, en la partageant en cinq grandes vice-royautés, auxquelles il a préludé par l'établissement de ses intendans en Catalogne et à Valence. De là l'expulsion atroce du pape ; l'attribution de cette souveraineté nominative au premier-né de sa race ; l'expulsion scandaleuse de son propre frère en Hollande ; le dépouillement de celui de Westphalie, privé d'une partie de ses domaines par l'invasion des parties de la Basse-Allemagne qui étaient dans le chemin

des villes anséatiques ; enfin l'attribution de ces mêmes contrées, que sans raison comme sans cérémonie il lui plut un jour de se faire à lui-même, en attachant à l'Empire français des territoires qui ne pouvaient, sous aucun rapport, être appelés à avoir quelque connexion avec lui : cette série d'envahissemens, dont l'un devient toujours le moyen de l'autre, met dans le plus grand jour la vérité de l'assertion que Napoléon n'a pas perdu un instant de vue le projet de soumettre le monde à sa domination.... Il voulait faire sur lui ce qu'il a exécuté sur la France, dont il a été le despote le jour où il en a été le maître. Il n'est pas plus dans son essence de supporter une contradiction en Europe qu'en France..... L'homme qui, dans ses débats les plus graves avec les plus grandes puissances de l'Europe, traitait publiquement leurs ambassadeurs comme il traitait ses chambellans ou son Corps législatif, ne pouvait coexister avec rien de semblable ou de parallèle à lui..... Le monde ne peut avoir deux maîtres ; et Napoléon, encore plus qu'Alexandre, n'entendait pas être le second... L'Empereur s'est trahi lui-même

par son exclamation : il a dévoilé sa pensée la plus intime ; cette pensée qu'il cherchait à cacher sous tant de voiles perfides, en descendant même, pour mieux tromper, jusqu'à prendre le ton de bonhomie, lorsqu'il a pu dire : « Un homme de moins, et » j'étais le maître du monde... » Pourrais-je douter que ce ne fût son but, moi qui, appelé à l'audience que, peu de jours avant son départ pour la Russie, il donna aux évêques qui revenaient de Savonne, lui ai entendu, en terminant la séance, proférer ces paroles : *Après que j'aurai terminé ce qui se prépare, et deux ou trois autres projets que j'ai là*, dit-il en se frappant le front, *et il y aura vingt papes en Europe : chacun aura le sien.* La conversation avait roulé sur les affaires du pape, et il venait de laisser entrevoir sa translation prochaine à Fontainebleau.

Quelques jours après mon retour de Savonne, en novembre 1811, l'Empereur me retint après son lever, chose qui lui arrivait fréquemment depuis un an. A la suite d'un long entretien, dans lequel il étala avec complaisance tous les détails de son voyage en Hollande, il me dit, dans un transport d'i-

vresse de sa position : « Dans cinq ans, je » serai le maître du monde; il ne reste que » la Russie, mais je l'écraserai. » Il fit plusieurs fois le geste correspondant à cette menace; puis continuant la conversation, il répéta plusieurs fois : « Paris viendra jusqu'à » Saint-Cloud. Je bâtis quinze vaisseaux par » an; je n'en mettrai pas un à la mer jusqu'à » ce que j'en aie cent cinquante; j'y serai le » maître comme sur la terre; et alors il fau- » dra bien qu'on passe par mes mains pour le » commerce. Je ne recevrai qu'autant qu'on » emportera de chez moi millions pour mil- » lions. » C'est son unique théorie de commerce : dès le voyage d'Espagne, il me l'avait développée. Il revint plusieurs fois sur cette idée, que, dans cinq ans, il serait le maître du monde, et que Paris viendrait jusqu'à Saint-Cloud. Je ne puis résister au plaisir de faire connaître le reste de cette conversation, quoiqu'étranger au sujet de ce mémoire.

L'Empereur revenait de la Hollande; il était enchanté : mais ce qui le charmait le plus, était l'idée que les Hollandais s'étaient formée de son économie : « Ils savent, »

répéta-t-il dix fois, et je le lui ai encore entendu répéter dans d'autres occasions, « ils » savent que je n'ai pas meublé tout-à-la-» fois mon château de Fontainebleau. »

Je ne sais quel plat-valet avait présenté ce grossier et ridicule appât à son amour-propre; mais ce que j'ai appris de gens de bien plus véridiques, c'est que rien n'avait égalé le scandale qu'avaient produit parmi les Hollandais les hérésies commerciales et économiques proférées d'un ton magistral par Napoléon, essayant ses jeunes spéculations contre l'antique expérience de ces patriarches du commerce. C'est à cette occasion qu'un des auditeurs répliqua à Napoléon, qui disait qu'il aurait deux cents vaisseaux de guerre à opposer à l'Angleterre : « Eh bien, elle en aura six cents... » Cette réponse fut payée d'un regard de mépris.

C'est la réponse ordinaire en cas de dissentiment.... Au reste, cette tendance innée vers les trônes, vers la domination, n'appartient pas exclusivement à Napoléon : elle existe dans le sang de cette famille.

Joseph, Jérôme, Louis, la grande-duchesse, si ingénieusement surnommée la

Sémiramis de Lucques, participent également à cette manie de s'asseoir sur des trônes, ne rêvent, n'ambitionnent qu'honneurs souverains. Il n'est pas un membre de cette étrange famille qui ne se croie destiné de toute éternité à régner, à commander, qui ne regarde la privation d'un trône comme la violation de tous les droits divins et humains, qui ne s'estime indispensable au bonheur des peuples : le monde a beau les repousser, les revomir avec horreur, ils ne s'en tiennent pas moins pour souverains légitimes, nécessaires, imprescriptibles, impérissables. Expliquera qui pourra la facilité avec laquelle ils ont tout oublié, pour ne regarder jamais que devant eux ; mais cette disposition d'esprit existe généralement parmi eux ; il faut absolument qu'ils règnent. Joseph croit que tout le sang et tout l'or de la France sont bien et dûment employés à l'établir sur le trône d'Espagne. L'Espagne avait beau lui crier par le sang de deux millions d'Espagnols morts pour l'expulser, par la voix de tous ceux que sa fureur a laissés respirer sur cette terre désolée, qu'elle ne veut pas de lui ; de son côté, la France

qui l'ignore, qui ne le connaît que par le bruit de la luxure et de la ruine qu'il a portées sur tous les trônes qu'il a tour-à-tour essayés, avait beau lui faire entendre que c'était assez de sang français versé pour l'établir maître sur un peuple qui préfère de périr plutôt que de l'accepter pour souverain, il n'en persistait pas moins à vouloir régner sur l'Espagne. On sait toutes les façons qu'il a faites pour adhérer enfin à l'abdication de cette ridicule et atroce royauté d'Espagne. Louis n'est pas moins entiché de sa souveraineté de Hollande ; la France, la Hollande, l'Europe entière ont beau l'en déclarer déchu, il ne s'obstine pas moins à se regarder comme roi de Hollande par la grâce de Dieu ; à retenir une ombre de cette souveraineté dans des détails de son intérieur, les plus ridicules du monde. Jérôme est, après Napoléon, celui chez lequel cette soif de régner est le plus ardemment allumée ; il s'attendait bien à être roi de Pologne.

Cette même disposition se retrouve au plus haut degré parmi quelques femmes de cette famille. La grande-duchesse tiendrait

un rang fort distingué parmi les personnes de son sexe qui ont le plus marqué par la voracité de leur ambition. C'est Agrippine, toujours prête à proférer le véritable mot de l'ambition. *Occidat modò imperet :* périr, pourvu que l'on règne. La reine de Naples ne lui cède en rien dans cette ligne d'ambition.

Cette passion n'est pas dans cette famille ce qu'on la voit chez les hommes qui ont à faire de grands pas dans la carrière de l'élévation, le mobile des grandes actions, des grandes vertus, le germe ou le développement des hautes qualités qui distinguent les grands ambitieux. Non, personnellement rien n'est plus terne, plus commun, plus terre-à-terre que tous ces convoiteurs et détenteurs de trônes. Leur seule qualité, c'est leur frère. Du moment qu'il a été souverain, il a fallu qu'ils le fussent aussi ; ils n'ont pas cessé de le barceler et de le fatiguer de leurs prétentions. On connaît la réponse vraiment piquante que l'Empereur fit au sujet d'une demande d'un de ces rois domestiques : « Ne dirait-on pas » que je vous prive de la succession du feu roi

» notre père? » L'ambition de l'Empereur, plus haute, plus puissante, a absorbé toutes ces ambitions subalternes, groupées autour de la sienne comme les satellites le sont autour de leur planète principale. Elles ont servi à celle de l'Empereur, tandis qu'ils croyaient faire servir celle de l'Empereur à la leur propre; mais, dans cet état subordonné, elles n'étaient pas moins actives, et ne restent pas moins disposées à s'épancher sur tout ce qui les entoure. Voyez ce qu'elles ont déjà coûté et tendaient à coûter encore à l'Europe.

L'aménagement régulier de la conquête successive de l'Europe, dont nous avons gradué tous les périodes, avait conduit l'Empereur aux frontières de la Russie; le traité de Tilsitt, l'entrevue d'Erfurt, la conquête de la Finlande, la guerre de 1813 contre l'Autriche, celle qui subsistait encore contre la Turquie, étaient autant de moyens d'enlacer, de tromper, d'ajourner la Russie, jusqu'au moment qui permettrait d'arriver à elle avec sécurité. Jamais plan ne fut conçu et dirigé avec un art plus soutenu ni plus consommé en perfidie.

Enfin l'heure était arrivée ; et ce qu'on appelait le système de l'Empereur allait acquérir l'entier développement auquel il tendait depuis long-tems. Un mot sur le système de l'Empereur......

Ce prince s'est établi au centre du monde comme dans un domaine fait pour lui et livré à toutes ses spéculations. Chaque bouleversement d'état, chaque nouvelle invasion fait partie de ce système et doit être coordonné au tout, dont le désir général, mais non le plan, existent dans sa tête : il tend vers un but, on ne peut le méconnaître ; mais il n'a pas de plan, d'action fixe et arrêtée. Il profite du tems, des circonstances, des fautes de ses ennemis, sur-tout de la mollesse des parties sur lesquelles il a à agir ; mais il n'a jamais et il n'aura jamais de plan régulier, pas plus en politique qu'à la guerre. Cela est antipathique à la nature de son esprit, qui est d'agir irrégulièrement. La facilité qu'il a trouvée par-tout lui a donné celle de prendre ses avantages et de s'arranger à loisir. L'Europe est pour l'Empereur une vieille maison en démolition, dans laquelle chaque destruction entraîne le besoin

d'une destruction nouvelle, pour mettre de l'ensemble et de la symétrie dans le tout. Cette idée conduit naturellement à la démolition générale de l'édifice ; et, dans le système de l'Empereur, elle menait droit à la conquête de l'Europe, comme moyen de compléter le changement projeté et à demi achevé. C'est ce que l'on entendait à chaque instant de la bouche de tout ce qui approchait l'Empereur : c'était toujours le système de l'Empereur, le plan de l'Empereur, les vues de l'Empereur : je n'ai entendu que cela pendant dix ans. L'un voulait Constantinople ; l'autre la Pologne. Quelques-uns frémissaient à Paris parce que la Finlande était réunie à la Russie ; tous parlaient et agissaient en vue du système de l'Empereur, et, par des routes différentes, se réunissaient à ce centre commun.

L'Empereur en a imposé : il a cherché à dérober sa marche, en présentant tantôt un système de politique général, tantôt un autre. Il n'en avait qu'un, celui de rester le maître. Le *Moniteur*, ces archives vivantes de ses desseins, a pendant long-tems célébré comme la plus haute conception du plus

vaste génie, l'idée de n'avoir en Europe que deux grandes puissances, la France et la Russie, en tenant entr'elles des puissances d'un moindre calibre, comme des corps mous, pour amortir les coups que leur rapprochement pouvait les exposer à se porter.

Une grande guerre contre la Russie, destinée à la reléguer au fond de l'Europe, à en faire une puissance orientale, c'était l'expression reçue, existait donc en germe dans les idées de l'Empereur, et n'attendait pour se développer que l'heure à laquelle elle pouvait se placer avec opportunité. On devait faire pour la Russie ce qu'on proclamait depuis vingt ans à l'égard de l'Angleterre. L'axiome de la diplomatie française, écho du cabinet de Saint-Cloud, était que l'Angleterre, en sa qualité de puissance insulaire, devait être exclue de toute participation aux affaires du continent. Ces grands politiques avaient puisé dans Virgile leur doctrine sur les affaires du dix-neuvième siècle. Ils croyaient que parce que ce poète a dit :

Et penitus toto divisos orbe Britannos,

les Anglais de nos jours devaient se tenir pour bien et dûment exclus du continent; *le Moniteur* l'a cité mille fois.

Cette doctrine était réversible à la Russie; et ces graves logiciens concluaient, avec la même rectitude de raisonnement, que, parce que la Russie gisait sous des latitudes tout-à-fait septentrionales, parce qu'elle n'était pas avancée en civilisation, ni aussi riche que la France en académies de toute espèce, parce qu'elle avait l'avantage d'être voisine des Chinois et des Tartares, elle devait se borner à cultiver ce voisinage, en lui accordant cependant la faculté de faire, de tems en tems, quelques espiégleries aux Turcs et aux Persans, que la France leur abandonnerait dans la mesure de ses propres intérêts. C'était la doctrine qu'on entendait dans tous les cercles de Paris, ces indicateurs si certains des projets préparés aux Tuileries, et le rôle qu'assignaient à la Russie les fortes têtes de la diplomatie française. Il faudrait n'avoir pas habité Paris un quart d'heure, ni causé une seconde avec les gens de grandes affaires, pour élever quelque doute à cet égard.

Déjà, dans l'hiver de 1811, de grands mouvemens de troupes avaient eu lieu en Allemagne; ils étaient évidemment dirigés contre la Russie. A l'ouverture du Corps législatif, en 1811, Napoléon avait déclaré que les préparatifs de guerre contre la Russie avaient accru les dépenses de ce département d'une somme de cent millions. C'est dans la même séance qu'il annonça que la guerre de la Péninsule finirait par un coup de tonnerre; qu'un prêtre, c'est-à-dire le pape, ne pouvait exercer la souveraineté, quoique, peu d'années auparavant, il eût créé la primatiale de Ratisbonne. Alors il ne s'attendait guère que ce serait lui que frapperait ce coup de tonnerre, et qu'en dépit de ses nouveaux principes on verrait encore un pontife souverain dans le royaume nominal de son fils.

L'occupation continue des forteresses prussiennes, l'accumulation des approvisionnemens militaires dans Dantzick, l'agglomération des troupes françaises entre l'Oder et la Vistule, étaient les moyens préparatoires de la guerre qu'il avait en vue. Le redoublement des rigueurs exercées par

les douaniers en faisaient naître tous les jours de nouveaux motifs; et, pour ne laisser à la Russie aucun moyen de se soustraire à une nécessité que chaque jour aggravait, Napoléon, après avoir envahi la Poméranie, occupé le Mecklenbourg, garni les bords de la Baltique à titre de protection contre l'Angleterre (c'était le langage ordinaire), Napoléon, dis-je, venait de franchir le Rhin, l'Ems, le Weser, l'Elbe, la Trave, et s'établissait à Lubeck, avec l'intention annoncée hautement d'y faire un grand arsenal maritime, établissement dont la conséquence nécessaire était de dominer les trois couronnes du Nord et la Baltique, avec tout le littoral, jusqu'au fond du golfe de Finlande. Cela était plus clair que le jour.

A quel enfant espérera-t-on persuader que c'est l'empereur Alexandre, c'est-à-dire la douceur et la loyauté mêmes, qui attaquait l'empereur Napoléon, c'est-à-dire la violence et la perfidie personnifiées; que c'est la Russie, constamment malheureuse à la guerre contre la France, elle qui avait tout à conserver et rien à conquérir, tout à

perdre et rien à gagner, qui, de gaîté de cœur, venait attaquer un colosse de puissance tel que la France? Qui pourrait supposer que ce fût l'excellent prince Kourakin qui jouât le rôle du Tartufe politique à l'égard du duc de Bassano, et que ce fût celui-ci qui, pour la première et dernière fois de sa vie, fût chargé de celui de l'ingénu et du conciliateur?

Aussi avec quelle risée furent accueillis les numéros du *Moniteur* qui contenaient les pièces de la négociation! Qui n'y a pas vu ce qui y était? d'un côté, la bonne foi craintive, attachée au seul soin du maintien d'une alliance, quoique bien inégale; de l'autre, la plus grande recherche des moyens d'en amener la rupture, en voilant avec art la tendance vers ce résultat. Quand la Russie se bornait à demander l'évacuation de la Prusse, comme moyen d'établir une barrière entre les deux empires, pouvait-on exciper d'une demande aussi peu tranchante des motifs de crier à l'agression? Napoléon, dans l'astuce ordinaire de ses publications, a réclamé contre cette demande; il a cherché à en intervertir le sens, à s'en servir

pour soulever l'indignation de son armée; mais quel homme de bon sens n'y a pas reconnu les trames ordinaires par lesquelles, depuis le commencement de la révolution, tous ses chefs, et Napoléon encore plus qu'eux tous, n'ont pas perdu une occasion d'attribuer leurs propres crimes à ceux qu'ils en rendaient les victimes ?

C'est ainsi qu'aux premiers jours de la révolution on disait que c'étaient les aristocrates qui faisaient brûler leurs châteaux pour avoir le plaisir de calomnier la révolution, et M. l'archevêque de Paris qui payait pour se faire lapider. Tant tous les révolutionnaires ont eu le même génie, le même talent et la même morale! C'est encore ainsi que, dans ces derniers tems, ils criaient qu'on violait l'indépendance de la France, en ne souscrivant pas à l'attentat de Bonaparte, tandis que c'était bien certainement la France qui violait les droits et l'indépendance des autres nations, en prêtant l'appui de sa force à la violation du contrat par lequel Bonaparte s'était engagé à ne plus régner sur la France. C'est en intervertissant ainsi le sens véritable de tout,

qu'on a plongé un grand peuple dans le délire, et dans la ruine, qui devait en être la suite nécessaire.

Il faut le dire : depuis la paix de Tilsitt, cette paix dans laquelle la guerre était si bien établie, toutes les têtes un peu pensantes voyaient se former, se grossir progressivement le nuage d'où devait sortir l'orage qui allait éclater entre les deux états. Elles assignaient les degrés et l'époque de sa maturité; il leur était démontré que le débat s'établirait sur le commerce avec l'Angleterre; qu'à cheval sur son système anti-continental, Napoléon pousserait jusqu'au fond de la Baltique; que la Russie aurait le choix de résister à tous risques et périls, ou de recevoir garnison depuis Riga jusqu'à Archangel. Cela se disait tout haut à Paris.

A cette époque, qui a entendu parler des Polonais a pu juger combien la guerre était inévitable de la part de la France. Le duché de Varsovie n'était qu'une pierre d'attente. C'était en Europe le secret de la comédie. L'Empereur me l'a déclaré dans son audience à Dresde; et, en vérité, il pouvait s'épargner les frais de cette révélation, car

je n'avais pas attendu jusqu'à ce moment pour le voir.

Sur les deux cent quatre dépêches dont se compose la correspondance de M. Bignon, qui m'a été remise à Varsovie, il y en a plus de cent qui en font foi.

Moi-même, long-tems avant cette époque, à Bayonne, en avril 1808, j'ai entendu l'Empereur gronder les trois sénateurs polonais qui lui furent envoyés de Varsovie, leur reprocher d'aller trop vîte, de se mettre trop à découvert à l'égard de la Russie, leur recommander de savoir attendre. Il ne fallait pas être bien fin pour pénétrer le sens de ces paroles.

Les Polonais m'ont dit cent fois que depuis long-tems ils avaient la parole de l'Empereur.

Je citerai encore un fait à l'appui de cette publicité de sentimens hostiles de Napoléon contre la Russie.

Le 20 août 1811, je revenais du lever de Saint-Cloud, où j'avais été prendre congé de l'Empereur au moment de mon départ pour Savonne. Un jeune militaire, déjà avancé dans les charges de la nouvelle cour,

me demanda de le ramener à Paris. J'avais, depuis plusieurs années, l'habitude de m'entretenir avec lui sur les affaires, autant cependant qu'on pouvait le faire en France, et sur-tout à la cour de Napoléon. « Eh bien, » me dit-il, la guerre avec la Russie au 1er de » septembre! » Je recueillis ce trait, tout en tempérant son ardeur, et en lui démontrant, ce qui n'était pas difficile, que l'entreprise ne pouvait être mûre avant le 1er du mois de mai. J'admirai en même tems la présomptueuse sottise d'un jeune homme qui, à portée de tous les moyens d'instruction, pouvait cependant se figurer qu'une guerre de Russie se jetait en moule, et pouvait commencer précisément à l'époque où elle devait finir.

Voilà cependant un des docteurs de cette jeunesse appelée par sa position à gouverner l'état.

Pendant tout l'hiver de 1811 à 1812, Paris ne retentit que des bruits, des menaces et des préparatifs de la guerre contre la Russie; Paris fut une place d'armes et un lieu de passage pour les troupes, qui, de toutes les parties de l'Empire, accouraient

pour cette expédition. Les Polonais furent mandés du fond de l'Espagne ; la garde impériale s'était éloignée de Paris ; les contingens de la confédération s'ébranlèrent : on n'attendait plus que le retour du soleil sur un horizon plus élevé pour donner le signal des combats.

Ici, qu'on me permette deux observations.

La première résulte du rapprochement de la conduite de Napoléon à l'égard de l'empereur Alexandre, avec celle qu'il a tenue à l'égard du malheureux prince des Asturies.

Il a cherché également à procéder par double surprise à l'égard de l'un et de l'autre ; surprise de la chose, surprise des personnes.

Avant l'expédition d'Espagne, l'Empereur faisait semer mille bruits sur sa destination : c'était le siége de Gibraltar, l'occupation d'une partie de la côte d'Afrique, pour intercepter tout-à-fait le passage du détroit et l'entrée de la Méditerranée. La malheureuse cour d'Espagne ne fut informée qu'à l'extrémité du sort qu'on lui préparait par la course rapide que fit, pour le

lui apprendre, un agent du prince de la Paix, nommé Ezquierdo.

De même, pour tromper la Russie sur la destination des forces françaises, on répandit pendant tout l'hiver des bruits bien ridicules sur des colonisations imaginaires. On ne parlait que de rassemblemens d'artistes, de jardiniers, d'horlogers, attachés à l'expédition ; du transport des plus riches vêtemens, des effets les plus précieux du garde-meuble. Toutes ces annonces étaient autant de diversions tentées sur le public, pour le détourner du but véritable. C'est à ce soin qu'il faut rapporter les protestations, les caresses, les dénégations prodiguées à Paris et à Pétersbourg. Ce ne fut qu'au moment d'agir que le duc de Bassano, partant de Paris sans en donner avis, laissa le prince Kourakin se morfondre à attendre le rendez-vous qu'il lui avait promis et ses tardifs passeports ; car on avait poussé la recherche jusque-là : on n'avait cherché qu'à l'endormir.

C'est dans cette vue que le comte de Narbonne fut envoyé à Wilna.

C'est dans cette vue que le général Lau-

riston fut adressé auprès de la personne même de l'empereur Alexandre, dont on eut le bon esprit de ne pas le laisser approcher.

Le plan de l'Empereur était double : là, comme en Espagne, d'un côté il voulait arriver à l'improviste sur l'armée russe, et l'écraser en la surprenant ; de l'autre, il espérait se saisir de l'empereur Alexandre. Il avait pris goût en Espagne à cette manière d'en finir avec les rois, et ce que cette méthode avait pu lui coûter dans ce pays ne l'en avait pas corrigé. Bien plus, il espérait bien se dédommager en Russie de ce que lui avait coûté l'Espagne. Il me l'a dit dans sa conférence à Dresde ; on le verra plus bas.

L'Empereur travaillait avec tant de soin à donner le change sur ses intentions véritables, qu'il avait tout fait préparer à Varsovie pour sa réception. Sa destination ne devait être connue qu'à *Posen*. Le duc de Bassano le disait tout haut : au déjeûner qu'il fit le jour de mon départ, chez le comte de Senft, il répondit à un des assistans qui demandait s'il était vrai que l'Empereur se

rendît à Varsovie : « Nous le disons beau-
» coup » ; mot du guet pour les Français
et autres gens du parti.

Cette attention à éloigner de lui toute apparence d'agression contre la Russie, formait la partie du plan chimérique qu'il s'était fait, à laquelle il était le plus attaché. Croirait-on que cela fut à ce point, que, deux ou trois jours avant son départ, lorsque quatre cent mille hommes étaient déjà en Pologne, et toute sa maison partie depuis long-tems, plusieurs députations des colléges électoraux étant en retard, entre autres celle de Rome, sur la demande qu'il en fit à son lever, et sur la réponse qui lui fut faite que le ministre de l'intérieur les avait contremandés, sous le prétexte de son prochain départ, il entra dans un accès de fureur, et, proférant ses blasphêmes et ses injures ordinaires : « Eh ! qui ose dire que
» je pars ? s'écria-t-il. A qui appartient-il
» d'en juger ? Je ne pars pas. Je fais de mes
» gens et de mes chevaux ce que je veux. »

Il fit ses adieux au conseil de ses ministres par ces seuls mots : « Je vais faire la re-
» vue de mon armée. » Le *Moniteur* ne donna

pas d'autre motif à son départ de Dresde. On peut le consulter.

L'excès de ces précautions ne prouve-t-il pas que l'idée-mère de cette guerre, le mode, l'heure de son ouverture, appartiennent exclusivement à Napoléon?

La seconde observation porte sur la satisfaction que l'Empereur éprouvait à tromper Paris sur ses intentions, et sur le plaisir qu'il trouve à le *mystifier*. Qu'on me pardonne cette expression : l'Empereur a Paris en horreur. Les salons de Paris font sa désolation ; il sait que là il ne règne pas,

Et que, de quelque nom qu'un esclave le nomme,
Le fils de Jupiter passe là pour un homme...

Cet homme, qui a fait son éducation au café militaire, qui en a conservé les formes, le langage, ne peut qu'être ennemi de tout ce qui est urbanité, et de ce qui conserve une ombre de cette liberté que la bonne compagnie entretient toujours, et sans laquelle il n'y a pas de société possible. Il s'y sent jugé par ceux qui, sous tous les autres rapports, lui sont soumis. Il y a long-tems qu'il cherche le moyen d'affran-

chir la souveraineté du joug de l'opinion ; mais comme il ne l'a pas encore trouvé, il faut bien qu'il le porte, et sa tête ne souffre pas les jougs volontiers. Son bonheur est donc de se moquer des Parisiens, des badauds, des caquets de la grande ville; ce sont ses expressions ordinaires. Les termes les plus bas, les plus insultans sont sans cesse dans sa bouche contre cette ville, et je ne doute pas qu'il n'ait fait mille fois contre les langues de Paris le vœu qu'un empereur faisait contre les têtes du peuple de Rome.

Il se venge ainsi des mépris, des haines dont il sait que tous les cœurs sont remplis contre lui. Or, il trouvait charmant de s'amuser de ce qu'il appelle les badauds, en faisant circuler les bruits les plus absurdes sur la composition des auxiliaires prétendus de son armée.

Cette agréable mystification peut donner une idée de son goût et du sentiment qu'il a de sa dignité propre, ainsi que de ses devoirs à l'égard de son peuple.

C'est le premier souverain qui ait osé mépriser et outrager sa nation.

Terminons cette longue déduction par trois observations.

La première, c'est que l'homme qui s'est fait un rang, un état, une manière d'être tout-à-fait hors de la France, hors de l'Europe, hors de tout rang connu, soit royal, soit impérial; qui a fait de trois ou quatre rois les premiers assistans de son trône; qui a pris l'habitude de mander les rois ses feudataires pour venir relever l'éclat de ses fêtes; que l'homme qui a fait porter la queue du manteau de sa nouvelle épouse par cinq ou six reines; que celui qui a écrit dix fois dans son *Moniteur*, telle famille a cessé, ou cessera de régner; qui n'a jamais signé de paix que dans la capitale de son ennemi, ne reçoit pas de déclaration de guerre : il la conçoit, la prépare, la fait à son heure, en son tems; mais sûrement il ne la reçoit jamais.

La seconde est tirée de l'ennui que fait éprouver à l'Empereur cet état ordinaire de la vie, commun à tous les hommes, qui exclut les grandes agitations de leur mode habituel d'existence, et les borne à des cir-

constances rares et passagères. C'est l'état commun à l'humanité.

Chez Napoléon, au contraire, c'est l'agitation, et l'agitation extrême qui est le fond de l'existence. Il vit dans le sein des ouragans, comme les autres dans le sein de la paix; il engraisse dans les orages, et ne prospère que là où les autres se flétrissent et se dessèchent.

Sûrement il faut se plaindre au ciel d'avoir versé sur la terre, avec le pouvoir d'y dominer, un mortel aussi antipathique au repos de l'univers qu'au sien propre; mais il est ainsi fait, et, tant qu'il existera, sa vie, ses forces et son tems, d'après sa constitution physique et morale, seront employés à tourmenter les autres en se tourmentant lui-même. « Tous vos gens d'esprit sont des » bêtes; toutes vos femmes sont des..... Je » m'ennuie à périr, disait-il dans sa cour, » en 1806; il faut que je fasse la guerre; » et il partit pour celle de Prusse. De pareils propos expliquent tout, et doivent apprendre au monde ce que lui préparait l'ennui de cet homme.

La troisième, c'est que l'Empereur n'est

pas monté sur le trône comme le font les autres souverains; mais, en y montant, il est aussi monté sur un théâtre.

« Je ne parle que par oracles ; je n'a-
» gis que par miracles : la merveille de la
» veille sera toujours effacée par celle du
» jour ; » tel est le superbe langage qu'il tient depuis qu'il est entré sur la scène du monde. Il ne veut pas seulement commander, mais être admiré ; être le premier, mais être l'unique ; établir pour ses honneurs le même *crescendo* que pour sa puissance ; tenir sans cesse tournés vers lui les regards de l'univers ; occuper seul les cent trompettes de la Renommée, en regrettant de ne pouvoir lui en prêter mille autres : voilà certainement ce que signifie tout ce que nous voyons et entendons depuis qu'il domine. Le tems s'écoule en scènes enchaînées avec art pour soutenir l'attention de l'univers : ce sont des voyages somptueux, à travers des nuages d'encens ; des députations de toutes les parties de l'Europe et de la France ; la scène ne reste jamais vide ; et quand elle tend au refroidissement, ou qu'on veut lui donner un plus vif éclat, alors ar-

rivent ces grandes calamités que, par une cruelle contradiction avec leur nature et leurs intérêts, les hommes sont convenus de regarder comme les actes les plus dignes de leur admiration, et leurs funestes acteurs comme ceux qui ont droit à leur plus profond respect; la guerre, qui est la seule chose que Napoléon aime et honore, la seule qu'il fasse avec volupté, la seule dont, pour le malheur du monde, son ennui n'éteindra pas le goût en lui. Or, comment imaginer qu'avec des dispositions si bien constatées, d'une nature orgueilleuse et malfaisante, au centre d'un pouvoir sans bornes, Napoléon n'ait pas fait entrer le drame de la Russie dans la grande scène dont il occupe l'Europe depuis quinze ans, et dont il se promettait bien d'étendre la représentation sur le monde entier?

Tenons donc pour certain, d'après les faits, le caractère et le rôle systématique de l'Empereur, que c'est lui qui a créé la guerre de Russie, comme une partie du plan méthodique de l'envahissement de l'Europe, dans lequel l'attaque de cet empire trouvait une place nécessaire et inévitable;

et, s'il peut rester quelque scrupule à cet égard, ce n'est sûrement pas à défaut d'avoir réuni assez de preuves, mais seulement pour avoir creusé aussi profondément une question aussi claire.

L'Empereur quitta Paris le 9 mai.

Je le suivis le 10, avec une partie de la cour. En arrivant à Metz le lendemain 11, M. de Vaublanc vint nous trouver, et nous dit que l'Empereur, qui était descendu à l'hôtel de la préfecture, avait passé la soirée très-gaîment, et lui avait dit qu'il allait mettre à cheval toute la Pologne; et sur ce que lui, préfet, lui avait témoigné quelqu'étonnement à ce mot: « Toute la Pologne, » oui, toute la Pologne, seize millions de » Polonais. »

Il s'était ensuite livré à toute l'intempérance de son bavardage ordinaire, et parla avec ivresse de ses succès, et de leurs suites à venir.

J'arrivai à Dresde le 17 mai, après un voyage très-pénible, comme tous ceux qui se font à la suite de l'Empereur, dans lesquels les hommes de tous les états, les femmes de toutes les conditions, de tous

les âges, doivent courir jour et nuit, comme des courriers de cabinet.

L'Empereur avait pris la route de la Franconie, pour éviter Weymar, résidence de la sœur de l'empereur de Russie. Les routes étaient arrangées depuis les frontières de la Saxe, à travers les montagnes de ce pays, aux frais du gouvernement saxon.

O vous qui voulez vous faire une juste idée de la prépotence qu'a exercée en Europe l'empereur Napoléon; qui désirez mesurer les degrés de frayeur au fond de laquelle étaient tombés presque tous les souverains; transportez-vous en esprit à Dresde, et venez y contempler ce prince superbe au plus haut période de sa gloire, si voisin de celui de sa dégradation.

L'Empereur occupait les grands appartemens du château. Il y avait mené une partie nombreuse de sa maison; il y tenait table, et, à l'exception du premier dimanche, où le roi de Saxe donna un gala, ce fut toujours chez Napoléon que les souverains et une partie de leur famille se réunirent, d'après des invitations adressées par le grand-maré-

chal de son palais. Quelques particuliers y étaient admis. J'ai joui de cet honneur le jour de ma nomination à l'ambassade de Varsovie.

Les levers de l'Empereur se tenaient comme à l'ordinaire, à neuf heures. C'est là qu'il fallait voir en quel nombre, avec quelle soumission craintive une foule de princes, confondus parmi les courtisans, souvent à peine aperçus par eux, attendaient le moment de comparaître devant le nouvel arbitre de leurs destinées. Ce spectacle renouvelait en moi toutes les douleurs que me faisaient éprouver les audiences diplomatiques.

Il fallait entendre les questions triviales que l'Empereur leur adressait, et les humbles réponses que l'on se permettait.

C'est à un de ces levers que j'ai entendu sortir de la bouche de Napoléon ces paroles dignes de tenir la première place dans les fastes de l'orgueil.

L'Empereur, s'approchant du prince de Neufchâtel, lui dit avec ce sourire sardonique qui lui est familier : « Eh bien ! » Il s'agissait d'une conversation que ce prince

devait avoir eue la veille avec M. le comte de Metternich, au sujet de l'échange projeté de la Gallicie contre l'Illyrie. J'entendis Neufchâtel qui disait : « Eh, il fait des difficultés, il ne veut pas. » Alors l'Empereur, prenant cet air et ce ton qui décèlent chez lui une forte agitation de l'ame, se mit à dire ces propres paroles : « Plaisant homme, » qui prétend faire de la diplomatie avec » moi !... » Et puis, après avoir fait suivre cette sortie de ces termes de dédain qui lui sont familiers, il se retourna vers nous avec un air que personne ne saura jamais rendre, en ajoutant : « C'est bien une preuve de la » faiblesse de l'esprit humain que de croire » pouvoir lutter contre moi. » Non, jamais paroles ne m'ont frappé à l'égal de celles-là ; jamais elles ne s'effaceront de mon esprit. Nabuchodonosor-le-Superbe a dû être un modèle d'humilité auprès d'un homme imprégné d'une pareille dose d'amour-propre.

A mon arrivée à Dresde, l'Empereur s'informa avec intérêt de ma santé ; et, sur ma réponse qu'elle avait résisté aux fatigues du voyage : « Ah! dit-il, voilà les contes que » l'on fait : on assurait hier chez l'Impéra-

» trice qu'on avait été obligé de vous appli-
« quer deux vésicatoires sur la poitrine. »
Je l'assurai positivement qu'il n'en était rien, ce qui eut l'air de le satisfaire beaucoup.

J'ignorais ce qui pouvait me valoir ces tendresses, très-peu à l'usage de Napoléon. Je me doutais bien que ce n'était pas le soin de remplir les observances religieuses qui avaient motivé mon appel dans cette expédition. J'avais quelquefois porté mes idées sur des vues que l'Empereur pouvait avoir à l'égard du clergé polonais : cette supposition me paraissait moins improbable que toute autre..... mais pour le rôle qu'il me destinait, certes, je ne m'en fusse jamais douté. Enfin l'heure étant arrivée, il se déclara, et voici comment.

Le dimanche 24 ou 25 mai, il me fit appeler après la messe, et là, après m'avoir de nouveau parlé de ma santé, il me fit part de ses vues sur moi; mais il ne s'expliqua qu'à demi : car ce ne fut que chez le duc de Bassano que je connus la nature et le titre de ma mission..... Il ne me parla que de m'envoyer en Pologne : « Allez, faites; je vous
» essaie. Vous pensez bien que ce n'est pas

» pour dire la messe que je vous ai fait ve-
» nir..... Il faut tenir un état immense.....
» Soignez les femmes, c'est essentiel dans
» ce pays. Vous devez savoir la Pologne :
» vous avez lu Rhulières... Dans quinze jours
» on a des cuisiniers..... Pour moi, je vais
» battre les Russes : la chandelle se brûle.
» A la fin de septembre il faut avoir fini ;
» peut-être y a-t-il déjà du tems perdu. Je
» m'ennuie ici : je suis depuis huit jours à
» faire le galant, le petit Narbonne auprès
» de l'Impératrice d'Autriche. » Je ne sais quel travers il avait pris contre cette princesse ; mais il s'expliqua sur son compte en termes que le respect m'interdit de rapporter. Sur quelques observations que je lui fis sur la conduite à tenir en Pologne, à l'égard des puissances co-partageantes devenues ses alliées, il répondit assez vaguement, mais de manière à faire très-bien entendre qu'après en avoir fini avec la Russie, il saurait bien en finir avec l'Autriche, la forcer à accepter l'Illyrie, ou à s'en passer ; il articula distinctement qu'il ne savait pas encore à qui il donnerait le royaume de Pologne rendu à son intégrité. Quant à la Prusse, son

sort n'était pas douteux : le dépouillement le plus absolu et complet du royaume de Prusse et de la Silésie. Napoléon s'exprimait toujours sur la Prusse avec le plus profond mépris.

Il me fit part de l'arrivée du pape à Fontainebleau, en disant que l'apparition de quelques vaisseaux anglais sur la rade de Savonne avait servi de prétexte à sa translation. Il ajouta : « Je vais à Moskou, une » ou deux batailles en feront la façon. L'em- » pereur Alexandre se mettra à genoux ; je » brûlerai Thoula : voilà la Russie désar- » mée. On m'y attend. Moskou est le cœur » de l'Empire : d'ailleurs, je ferai la guerre » avec du sang polonais. Je laisserai 50 mille » Français en Pologne ; je fais de Dantzick » un Gibraltar ; je donnerai 50 millions de » subsides par an aux Polonais ; ils n'ont pas » d'argent ; je suis assez riche pour cela. » Sans la Russie le système continental est » une bêtise. L'Espagne me coûte bien cher ; » sans elle je serais le maître de l'Europe. » Quand cela sera fait, mon fils n'aura » qu'à s'y tenir ; il ne faudra pas être bien » fin pour cela. Allez voir Maret. » Voilà

mot pour mot sa conversation, bien importante sans doute par les lumières qu'elle jette sur ses plans. Il emmiella tout cela de quelques louanges à mon profit, de ces éloges qu'il sait donner quand son intérêt l'exige, et qu'il retire avec délices aux jours de sa colère : ces jours-là on n'est plus qu'un sot, qu'un imbécille.

Il ne doutait pas du succès le plus plein, le plus entier. Cette confiance, il faut le dire, était partagée par tout ce qui l'approchait, nationaux et étrangers. Toute la jeunesse militaire de Paris regardait cette expédition de Russie comme une grande partie de chasse de six mois. Toute l'armée se précipitait vers cette entreprise avec l'assurance du succès, l'appétit de l'avancement, et la voracité des dotations. C'était à qui en serait : tout militaire qui n'en faisait pas partie accusait sa mauvaise étoile ou la justice de l'Empereur.

La foudre fût tombée à mes pieds, que je n'eusse pas senti un froid plus mortel courir dans mes veines, que ne fut celui dont je fus saisi par l'annonce de ma nomination.

J'avais toujours eu en horreur l'expédi-

tion de Pologne. J'avais passé l'hiver à démontrer au ministre de la police, le duc de Rovigo, qui avait l'habitude de s'entretenir familièrement avec moi, que cette entreprise, soit comme coup de main rapide sur Moskou, soit comme guerre réglée en Pologne, en se bornant aux rives de la Dwina et du Borysthène, présentait les plus graves inconvéniens. Par je ne sais quel pressentiment, je m'appitoyais sur le sort de ces malheureux soldats, que je voyais en traversant Paris s'acheminer vers cette terre qui devait les dévorer. Lorsque le cardinal Fesch, en me remettant la grande aumônerie, m'annonça que j'étais du voyage de Pologne, je lui demandai de s'employer pour détourner ce coup. Je sollicitai également le ministre des cultes de porter à l'Empereur des représentations tirées de l'état de ma santé, et de l'inconvenance de ma présence au milieu d'un grand mouvement militaire. Ce dernier, par suite de la bienveillance qu'il a portée dans toutes ses relations avec les membres de son administration, chercha à calmer mes craintes. Elles me devinrent de bien cruelles angoisses

quand le fardeau de cet honneur inattendu vint fondre sur ma tête. Tout Dresde me crut aux anges; j'étais au désespoir : si quelque chose apportait un peu de distraction à ma noire affliction, c'était la considération de la fausseté des jugemens des hommes qui s'accordaient sûrement à me féliciter, à m'envier, à me regarder comme arrivé au terme péniblement amené d'une longue ambition, tandis que le sommeil et le repos avaient fui de moi.

Peut-être croira-t-on ce récit arrangé à plaisir. Si ceux qui peuvent penser ainsi entretenaient les personnes attachées à l'ambassade, si elles avaient eu connaissance du mémoire que je remis au duc de Bassano pour lui demander mon rappel, sûrement elles changeraient d'opinion.

Me voilà donc ambassadeur malgré moi, ayant pour soutenir ce haut rang un laquais et 25 louis. Voilà où avait conduit le secret que l'on m'avait gardé. Ce fut le maréchal Duroc qui me prêta 6,000 fr., pour fournir aux premiers frais de ma nouvelle position. D'après l'ordre de l'Empereur, je me rendis chez M. Maret. Je ne pus le join-

dre que dans les corridors du château ; là, il me notifia que j'étais ambassadeur ; qu'il y avait un traitement fixe de 150,000 fr., réduit par des retenues et des frais de change à 140,000 fr. Il m'ajourna au lendemain ; mais ce jour, ainsi que les suivans, tous mes efforts furent vains.

Ce ministre allant sans cesse de chez lui au château et du château chez lui, était obsédé par les ministres des grandes et des petites puissances avec lesquelles il avait à traiter. Le duc de Bassano ne m'a pas paru avoir adopté dans les affaires des méthodes d'abbréviation. Il restait avec chaque ministre des trois et quatre heures. Ses appartemens étaient remplis de pauvres désespérés comme moi, qui attendaient leur délivrance, et l'ouverture de la porte qui devait les conduire à la lumière. J'en fus privé pendant quatre jours, et ce ne fut qu'au bout de ce noviciat diplomatique, qui ne me parut pas m'introduire dans cette carrière par des chemins de fleurs, que je pus enfin arriver à ce ministre si affairé.

Je le trouvai perdu au milieu d'un nombre infini de portefeuilles sans ordre et sans

classement. Il me témoigna un vif empressement de se défaire de moi, pour passer à quelqu'autre causerie. Il m'annonça des instructions. Le seul article sur lequel il fut possible de le fixer concernait les Polonais, sujets mixtes du duché de Varsovie, de l'Autriche et de la Prusse. Il me fut recommandé de les considérer comme Polonais purs. Il ne fit d'exception que pour les Polonais qui n'avaient aucun lien avec le duché de Varsovie; et il me fut donné à entendre que si des ménagemens avec les deux puissances étaient indispensables dans les circonstances, le tems de ces ménagemens passerait, et qu'alors d'autres arrangemens auraient lieu.

Le duc me pressa de préparer mon départ, me congédia, et c'est tout ce que j'en ai eu. J'eus beau me tenir collé à sa porte les jours suivans, elle ne s'ouvrit pas pour moi.

L'Empereur était parti; le duc me pressait d'en faire autant : je pris jour et heure. On m'envoya un livret contenant l'état de l'armée russe, dressé sur les informations, bonnes ou mauvaises, de M. Bignon et des

autres agens répandus depuis Pétersbourg jusqu'à Constantinople. Si le duc de Bassano n'eut pas plus de tems à me donner, il faut l'attribuer, 1°. à l'immensité des affaires qui pèsent sur lui; 2°. à l'exigence continuelle de l'Empereur, pour faire appeler cent fois par jour et attendre très-longuement ses ministres: le tems se consume sur les chemins ou dans les salons, le cabinet restant vide ou muet; 3°. au genre de vie adopté par le duc de Bassano, de faire de la nuit le jour, et du jour la nuit: il se couche très-tard, se lève de même, mange beaucoup et longuement, éternise d'inutiles causeries, sur-tout avec des femmes, auxquelles il prodigue des heures qu'il refuse aux hommes chargés des affaires. C'est une merveille et un supplice tout-à-la-fois, mais un supplice très-poignant, que celui de le voir causer imperturbablement avec la première femme qui se fait annoncer, tandis que, depuis plusieurs jours, se morfondent ceux qui ont à l'entretenir d'affaires, et à une partie desquels il répond à-peu-près comme le cardinal Dubois faisait pour ses lettres. Ce duc n'est pas en état de résister

à la première femme qui demande à lui faire perdre quatre heures ; il a besoin de ces causeries de femmes. Je ne sais ce qu'il y cherche, ce qu'il y porte, ce qu'il y trouve ; mais, après en avoir beaucoup entendu parler à ceux qui ont eu l'usage de son genre de vie, je l'ai vu pendant plusieurs jours, à Varsovie, prolonger bien avant dans la nuit des veilles qu'il usait en véritables commérages, tandis que des gens d'affaires passaient de mortelles journées à l'attendre, et que des malheureux, appelés de loin par lui, attendant depuis six mois un mot d'explication sur ses intentions et sur leur sort, ne pouvaient parvenir jusqu'à cet invisible causeur.

Je ne quitterai pas Dresde avant d'avoir épuisé les observations que j'y fis pendant mon séjour.

On pourrait appliquer, au séjour de l'Empereur à Dresde, ce que Phèdre dit d'Hippolyte :

> Même aux pieds des autels que je faisais fumer,
> J'offrais tout à ce Dieu.

En effet, Napoléon était le dieu de Dresde,

le roi entre tous les rois qui y paraissaient, le roi des rois : c'était sur lui qu'étaient tournés tous les regards ; c'était chez lui et autour de lui que se réunissaient les hôtes augustes que renfermait le palais du roi de Saxe. L'affluence des étrangers, des militaires, des courtisans ; l'arrivée et le départ des courriers se croisant dans toutes les directions ; la foule se précipitant aux portes du palais au moindre mouvement de l'Empereur, se pressant sur ses pas, le contemplant avec cet air que donnent l'admiration et l'étonnement ; l'attente des événemens peinte sur tous les visages ; la confiance d'un côté, l'anxiété de l'autre : tout cet ensemble présentait le tableau le plus vaste, le plus piquant, et le monument le plus éclatant qui ait été élevé à la puissance de Napoléon. C'est, vraisemblablement, son plus haut point de gloire : il pouvait s'y tenir ; mais le dépasser paraissait impossible.

Le roi de Prusse arriva assez tard.

Son entrevue avec l'Empereur, entre des personnes qui se trouvaient dans une situation si menaçante d'un côté, si contrainte de l'autre, piquait vivement la curiosité. Il

circula dans le palais qu'il était sorti content de cette entrevue, et je dois rendre hommage au plaisir que cela parut faire à tout le monde : je n'excepte personne, Allemands et Français.

On attendait avec impatience de voir paraître l'impératrice d'Autriche.

Je me souviens de l'impression que cette princesse fit éprouver, lorsqu'à travers les longs appartemens du château elle parut, précédée par l'empereur François. Comme tout le monde courut au-devant d'elle! comme tous les yeux se fixèrent sur ce nouveau spectacle! Je la vois s'avancer avec la plus gracieuse majesté, parée d'un costume hongrois qui prêtait beaucoup de charmes à son visage, et qui cachait un peu ce qui lui manque d'embonpoint. Il fallait entendre le murmure des applaudissemens respectueux qui se propageaient sur son passage, et le récit que chacun faisait de l'impression qu'avait produite sur lui cette personne vraiment royale!

Le charme augmenta encore lors de l'audience qu'elle donna, comme tous les souverains, aux étrangers réunis à Dresde. La

justesse de ses demandes, la convenance de ses expressions, la grâce de son maintien et de ses paroles toujours pleines de bienveillance, enchantèrent tout le monde ; et si cette princesse avait pu lire au fond des cœurs, elle y aurait vu qu'elle n'en avait manqué aucun. On se sentait soulagé de la longue éclipse qu'avait soufferte la royauté, en la voyant briller d'un éclat si pur dans cette admirable souveraine.

Le jour même que l'ambassade me fut signifiée, arriva de Wilna le comte de Narbonne, aide-de-camp de l'Empereur. Il avait été envoyé précédemment à Berlin, pour porter des narcotiques au cabinet du roi de Prusse. Je le trouvai chez le comte de Senft, où il était descendu. Il sortait de rendre compte de sa mission à l'Empereur. Je le connaissais assez pour ne pas balancer à l'interroger sur Wilna : sa réponse me frappa beaucoup ; elle consistait à dire qu'il avait trouvé les Russes et l'empereur Alexandre dans la meilleure attitude, sans abattement et sans jactance (1) ; que l'Empe-

(1) Ce furent ses propres paroles.

reur lui avait exprimé ses regrets sur la rupture de l'alliance avec l'empereur Napoléon ; qu'il lui avait dit qu'il n'en avait pas pris l'initiative ; que la puisance et les talens de Napoléon étaient connus, et n'étaient pas sans considération parmi les Russes ; mais qu'il n'avait qu'à prendre la carte de Russie, et qu'il verrait qu'il y avait de l'espace ; que, pour lui, ce ne serait qu'au fond de la Sibérie qu'il signerait une paix ignominieuse pour son Empire.

Dès-lors je jugeai que nos affaires étaient perdues : je retrouvai dans cette magnanime réponse tout ce que, pendant l'hiver dernier, j'avais présenté à la considération du ministre de la police.

Le bruit courut que Napoléon avait su mauvais gré au comte de Narbonne du peu de succès de sa mission, et de n'avoir pas réussi à amener l'empereur Alexandre dans ses filets. C'est son usage : quelle que soit la bizarrerie des commissions dont il investit, l'exiguité des moyens qu'il donne, le zèle qu'on apporte, rien n'est passé en compte : réussir est tout pour lui ; réussir

ou ne pas réussir, c'est ce qui fait à ses yeux l'innocent ou le coupable.

Je retrouvai avec délices à Dresde le comte de Senft et son intéressante famille. Notre connaissance datait de Bayonne; nous nous y communiquions nos douleurs sur les scènes dont nous étions témoins. C'est là qu'il me dit que l'état d'ambassadeur auprès de Napoléon était devenu très-facile, parce que ce n'était plus qu'un métier de courtisan.

M. de Senft s'était fait remarquer à Paris par l'excellence de ses opinions, par celle de son ton, par la dignité de sa maison; on l'avait beaucoup regretté à Paris; les Polonais l'aimaient et l'honoraient. Ce fut dans une de ces conversations que j'avais souvent avec lui et sa femme, qu'il me dit: « Il y a à » Dresde et dans la Saxe, jusqu'à trois per- » sonnes qui aiment les Français : le roi, ma » femme, et moi. C'est tout de même en » Prusse et dans toute l'Allemagne. » Je m'en doutais bien.

Enfin, au moment de monter en voiture, arrivèrent mes instructions.

Qui pourrait dire de combien de pieds de rouge couvriraient le front de leur au-

teur ces misérables instructions, si elles étaient publiées aujourd'hui! Qu'y trouvai-je? Un cours complet de clubisme. Il n'était question que des moyens révolutionnaires en usage depuis vingt ans parmi ces perturbateurs du genre humain : adresses, pétitions, publications faites pour tenir les esprits dans une fermentation continuelle. Une des phrases les plus remarquables portait « qu'il fallait pousser les Polonais » jusqu'au transport, en évitant le délire. » M. de Bassano m'a rappelé plusieurs fois dans ses lettres cette agréable antithèse. C'est avec ce bel esprit que ces messieurs font de la diplomatie. Du reste, aucun plan, aucun moyen n'était indiqué; il n'était question que de cette éternelle paperasserie qui me reportait aux jours heureux de l'assemblée constituante. Tous ces révolutionnaires n'ont pu sortir de là : ils y sont encore.

Je remarquai que ces maigres instructions n'indiquaient en aucune manière l'idée de mettre toute la Pologne à cheval, comme l'Empereur l'avait dit au préfet de Metz; et il est vraiment singulier que les cent quatre dépêches que j'ai reçues du duc de

Bassano dans le cours de l'ambassade, n'en disent pas un mot. Elles sont aussi vides sur cet article que sur tous les autres. C'est avec ce lest que je m'embarquai pour la Pologne. Je ne peindrai jamais ce qui se passait en moi, lorsqu'après avoir traversé l'Elbe je commençai à m'élever sur les montagnes qui dominent la rive droite de ce fleuve, en traversant les noires forêts qui, naissant dans le faubourg même de Dresde, couronnent ses hauteurs, et vont de là, étendant le crêpe de leur sombre verdure, jusqu'au fond des contrées septentrionales. Chaque arbre me paraissait un cyprès. Il me sembla, en passant l'Elbe, que j'entrais dans un monde nouveau : je sentis tous les liens de mes affections se rompre à la fois, et mon cœur se partager dans ce cruel déchirement. J'étais également consterné par ce que je laissais derrière moi et par ce qui se présentait devant moi ; par ce que je quittais, et par ce que j'allais chercher.

L'Europe me parut finir au passage de l'Oder. Là commencent un langage étranger à l'Europe, des costumes différens de ceux

de l'Europe. La population juive, qui marque fortement au milieu de celle du pays, conservant le costume asiatique, empreint ces contrées d'une couleur orientale très-prononcée. La Pologne n'est plus l'Asie ; ce n'est pas encore l'Europe. Son sol est maigre ; son agriculture dans l'enfance. Nous étions au mois de juin ; le tems superbe, et la terre était triste. Les animaux me parurent hideux, rabougris ; le cheval petit, laid, mais robuste ; le peuple en guenilles ; les juifs en haillons dégoûtans ; les hommes de sang polonais d'une taille élevée, d'un beau coloris ; l'œil privé de toute expression : toutes les habitations autant d'asiles de la misère, de la saleté et des insectes ; les villages écrasés sous le chaume et perdus dans la fange ; les villes de bois, sans régularité, sans ornemens, sans approvisionnemens au-dessus du plus grossier nécessaire ; les châteaux à-peu-près comme en Espagne ; les alimens aussi choquans pour le goût que pour l'odorat ; les boissons nauséabondes ou malfaisantes : tout cet ensemble ne diminuait pas les noirs pressentimens dont j'étais obsédé ; et je me demandais si une

nation aussi peu avancée était bien susceptible de ce qu'on allait tenter pour elle. Hélas ! une réponse de mort se faisait incessamment entendre au fond de mon cœur. Je m'arrêtai quelques heures à Wolburch, maison de campagne de M. l'évêque de Cujavie, à la porte de la ville de Petiskaw. Elle est très-belle. Je trouvai son secrétaire, chanoine de Cujavie, décoré du cordon et de la croix de son chapitre, qui me montra sa mâchoire fracassée par les larges soufflets que lui avait appliqués la veille M. le général comte Vandamme, pour un refus de vin de Tokai que le général demandait impérieusement, et que le chanoine refusait, en disant que le roi de Westphalie, qui avait logé la veille dans le château, l'avait fait charger en totalité sur ses chariots.

Je trouvai M. l'évêque très-estomaqué du procédé. Il ignorait vraisemblablement quel était M. le général comte Vandamme.

Là ont commencé les cris et les plaintes occasionnés par les déprédations de l'armée et de ses agens (1). Ils ne se sont pas ar-

(1) Cette armée était toute composée d'Allemands,

rêtés un instant. Je me souviens qu'un petit juif qui venait de Varsovie, auquel je demandai ce qu'il y avait de nouveau, répondit en français, avec humeur : « Nouveau, » n'avoir pas de quoi manger. »

J'arrivai à Varsovie dans la matinée du 5 juin : un aide-de-camp du général Bigamki, commandant à Varsovie, m'attendait à la barrière pour me conduire à mon logement.

Si je voulais guérir un ambitieux, je ne lui donnnerais pas un autre gîte. J'y passai quinze jours couchant par terre, parce qu'il n'y avait pas de lit, rongé d'insectes, parce que tout en était plein, privé de tout moyen d'arrangement dans une aussi mauvaise maison, n'ayant pu nous procurer que trois serviettes pour le seul repas que nous hasardions dans ce lieu de délices, mon secrétaire et moi.

---

qui formaient les corps Westphaliens et Saxons. On ne comptait pas de Français : il n'y a eu de Français qu'à l'époque où le général Durutte arriva de Berlin avec sa division forte de 14,000 hommes. On doit rendre à ce corps la justice d'avoir été un modèle de régularité et de discipline ; il n'y eut pas de plainte contre lui.

Les quinze jours que j'ai passés dans cet odieux séjour, sont sûrement au nombre des plus pénibles de ma vie.

J'étais très-incommodé, privé de sommeil, accablé d'inquiétudes de toute espèce.

D'un côté tout manquait : je faisais fouiller toute la ville pour trouver un emplacement convenable au rang que j'occupais, et à la représentation qui en était la suite. Le roi de Saxe avait eu l'attention d'assigner pour mon logement le palais de Brulh; mais le roi de Westphalie s'en était emparé.

Le comte Stanislas Potocki eut l'extrême honnêteté de me céder le rez-de-chaussée de son hôtel. Sans cela, l'ambassade de France eût été faite dans un cabaret.

D'un autre côté, toutes les affaires tombaient à-la-fois. Il fallait voir tout le monde, entendre tout le monde. A onze heures du matin commençaient ces espèces d'audiences, elles finissaient à trois heures. Il fallait s'informer, se tenir en garde, étudier les noms, se familiariser avec les visages, fournir aux affaires, à une correspondance très-étendue, au conseil des ministres dont les séances

étaient journalières, convoquer les diétines, la diète, et arriver à l'ouverture de la confédération.

L'action ne pouvait pas languir un moment : elle devait se coordonner avec les mouvemens militaires qui déjà avaient dû commencer. Tout devait marcher de front. Mes secrétaires n'étaient pas arrivés, tout roulait sur moi. En vérité, je suis encore à concevoir comment j'y ai suffi : je devais succomber mille fois. Cependant rien ne languit, rien ne se fit attendre. J'ouvris le 20 juin une très-grande maison qui ne s'est pas relâchée un seul jour, jusqu'au 27 décembre, époque de mon départ. Je ne manquai pas à une séance du conseil, à une assemblée de société dans la ville, à une visite, soit chez moi, soit chez les autres : toute la machine politique fut montée, et joua à jour nommé. Il faut qu'il y ait des circonstances dans lesquelles le tems prête, et s'alonge pour ainsi dire. Je l'ai éprouvé là... Trois choses ajoutaient encore à ce lourd fardeau.

Le roi de Westphalie.

Les déprédations de l'armée.

La difficulté de tous les moyens d'action à Varsovie.

Le Roi était venu prendre le commandement de l'armée qui se réunissait à Varsovie, composée des Saxons, Westphaliens et Polonais. Elle formait la droite de la Grande-Armée. Le général Vandamme commandait les Saxons.

Ce prince, dont la sollicitude alongeait les journées, m'envoyait chercher à chaque instant. J'étais sa ressource. Semblable en cela à son frère, ses causeries sont éternelles, et presque toujours très-vides. Comme Napoléon, il répète infiniment, il hasarde tout, il dit tout : même génie aventurier, même mépris de la morale, même admiration des coups d'état ; grand enthousiasme pour son frère. J'ai vu dominer chez lui l'attachement pour sa femme et pour sa famille. Le cardinal Maury lui avait été donné pour premier aumônier : il le traitait avec le dernier mépris. Son ambition me parut ardente ; il aspirait au trône de Pologne, et me disait un jour, en parlant du roi de Saxe : « Ce pauvre roi ! il croit » que cela est pour lui. » Il s'exprimait fort

mal sur le compte des Polonais, qu'il traitait de Gascons et de pauvres gens. Il se félicitait d'avoir fait un coup de maître, tant la vanité s'en prend à tout, en évitant de se loger au palais du Roi, dont il aurait eu dès-lors l'air de prendre possession. Ce prince, ainsi que l'Empereur, est très-certainement de l'école de ces philosophes qui donnaient et recevaient leurs leçons en marchant. Tous les deux passent le tems à se promener dans les salons avec action, et à parler avec une volubilité aussi oiseuse que peu séante à leur dignité.

L'élocution de Jérôme n'est pas propre à faire supporter la longueur de ses conversations. La nature n'a pas fait cette race éloquente ni gracieuse; ils visent à la profondeur, et tombent dans les abstractions, dans l'exagération ou dans le niais; jamais rien dans la nature. Pour ce roi, il a l'esprit lourd, sec, la parole filandreuse, et quelque chose de bas dans le visage et dans le geste. Quintilien n'eût reconnu en lui aucune partie de l'orateur.

Ce prince me prenait un tems infini; je n'en sortais jamais sans une extrême fatigue

de tête et de jambes. Un jour je tombais évanoui, lorsque le prince Czartorinski arriva. Je bénis mon libérateur, et je me sauvai à demi mort. Il y avait quatre heures que ce mortel se promenait en parlant, et en me traînant après lui.

Il avait la manie de me prouver que les Russes livreraient des batailles en ouvrant la campagne. Cela lui convenait, parce qu'il ne doutait pas que l'Empereur ne les gagnât toutes. Par cette raison même, je soutenais que les Russes n'en hasarderaient pas; je les trouvais tout-à-fait contraires à leurs intérêts : il m'y paraissait bien plus conforme de nous laisser enfoncer au cœur de la Russie, au milieu d'une dévastation systématique, que de les voir s'offrir aux coups d'une immense armée, dans la plénitude de l'énergie du début d'une campagne. Je remarquais que, de tous les Français et Polonais, seul j'étais de cet avis. La raison m'en paraît être que je ne fais pas mes opinions sur mes convenances, mais sur les degrés de probabilité que les choses présentent. Ces messieurs s'étaient arrangés sur des batailles perdues par les Russes, sur une

marche rapide vers Moskou, et sur la signature d'une paix, suite nécessaire de cette méthode expéditive. Battre les Russes leur paraissait un droit acquis : refuser, éviter de se faire battre, était, de la part des Russes, un manque de procédés, une espèce de violation de tous les droits, qui imposait à leurs ennemis le devoir de se faire battre au jour et à l'heure qui convenaient à leurs affaires. Voilà où étaient arrivés ces enfans gâtés par la fortune, jetés par des succès, souvent immédités, hors de toutes les mesures de la réflexion et de la considération de la marche des affaires humaines.

Le plus acharné de tous ces commodes vainqueurs était, sans contredit, le général Dutaillis, commandant militaire à Varsovie. Je ferai connaître cet homme.

Dès mon arrivée à Varsovie, je n'entendis que des cris sur les excès commis par l'armée de Jérôme. On citait mille traits de férocité et de rapacité à la charge de Vandamme : ce nom est resté en horreur à la Pologne. On craignait des combats entre les troupes et les habitans. Je trouvai la ville entière en émotion, les magistrats à la re-

cherche des effets et des chevaux volés par les Westphaliens. Les exigences des militaires étaient exorbitantes; les plaintes atteignaient le roi même, et l'on publiait que les fournitures qui lui étaient faites ayant tari, il avait dit que s'il n'était pas traité comme roi, il devait être nourri comme général. La haine naturelle des Polonais contre les Allemands était très-envenimée par ces débats, et je ne doute pas qu'en cas d'élection au trône, les Polonais n'eussent fait avec délices à Jérôme l'application du *liberum veto.*

Tout était d'une difficulté extrême à Varsovie. Il fallut un tems infini pour monter une imprimerie, pour assurer la correspondance par des lignes d'estafettes : c'était un choc continuel, un renvoi d'une autorité à l'autre; rien n'était en ordre dans les bureaux; les sous-ordres n'obéissaient pas. Dans ce pays tout neuf pour l'administration, où se trouvent encore si peu d'hommes rompus aux affaires, où de tout tems les lois sont restées sans exécution, tout était et devait être plus difficile que dans

les pays mieux pourvus d'instrumens propres à l'administration.

J'ai ressenti d'une manière cruelle le poids de cet état d'enfance où se trouvait l'administration dans ce pays.

Je dois faire connaître l'état du duché de Varsovie, pour donner une juste idée de l'entreprise de Pologne, et de l'étoffe sur laquelle j'avais à travailler.

Le duché comprenait dix départemens, et à-peu-près cinq millions d'habitans : c'est plus qu'en France à égalité de territoire.

Son gouvernement était calqué sur le modèle français : sénat, conseil d'état, conseil des ministres. Le roi, résidant à Dresde, faisait administrer le duché par un conseil de ministres organisé comme en France : justice, guerre, intérieur, police, finances, secrétaire du conseil. Le ministre secrétaire-d'état résidait à Dresde, auprès du roi. Toutes les résolutions du conseil étaient adressées à ce prince, et revenaient, après un assez long intervalle de tems, presque toujours avec quelque modification. Cela mettait de la lenteur dans les affaires. Les membres du

conseil de Varsovie m'ont paru, pendant sept mois que j'ai siégé au milieu d'eux, réunir toutes les qualités qu'on peut désirer dans des hommes d'état; je ne voudrais pas d'autres hommes pour faire très-bien administrer un pays. Le comte Stanislas Potocki le présidait : c'est un des beaux noms de la Pologne et un véritable grand-seigneur. Sa femme, princesse Lubonirska, était une maîtresse de maison de la plus haute distinction. Le ministre des finances, comte Mathuchwicz, était l'aigle du conseil; il me paraissait l'homme le plus accrédité de son pays; je l'en crois aussi le premier. Le ministre de la guerre, comte Vielkowski, fils de celui auquel J.-J. Rousseau a adressé des *Lettres sur la Pologne*, conservait, au milieu des infirmités qui le privent de l'usage de ses jambes, une force d'application, une fraîcheur de tête, une gaîté vraiment remarquables. On ne pouvait voir ces messieurs sans se sentir porté à les aimer et à les honorer. Nous sommes séparés par trop de distance de lieux et de position, pour que cet hommage puisse paraître suspect.

Je siégeais dans le conseil des ministres,

vis-à-vis le président; mais je n'y avais pas voix. Cependant, dès le premier jour, ces messieurs me soumirent toutes les affaires avec la plus entière confiance, et dans toutes les occasions ils voulurent bien provoquer, écouter, et presque toujours suivre mon opinion, avec une déférence qui ne s'est pas ralentie un seul jour. J'espère qu'ils ont rendu justice aux motifs qui dictaient mes avis, ainsi qu'à la forme dans laquelle ils étaient exprimés.

J'aurais regardé comme une lâcheté d'user des avantages que me donnait la position de mon pays à l'égard du leur. Cet abus de la force et du besoin m'a toujours fait horreur.

L'armée du duché était composée de 17 régimens d'infanterie à 2400 hommes. . .	42800 h.
Seize régimens de cavalerie à 1200 h. . . .	19200
Complément des régimens de la Vistule. .	800
Conscrits pour la formation de 3 bataillons du train.	1200
Pour les chevau-légers de la garde et le 8e régiment de lanciers.	1200
Quatrième bataillon des 5e, 10e et 11e régimens d'infanterie.	2000
	67200 h.

Ci-contre.	67200
Pour les équipages militaires.	2300
Deux régimens d'artillerie à cheval.	1200
Génie, pontonniers, sapeurs, vétérans. .	2000
Recrues envoyées dans le courant de l'été.	5000
Division Kosinski, employée en Volhinie.	8000
TOTAL.	85700 h.

Le duché a effectivement fourni et employé ce nombre d'hommes dans la campagne de 1812, avec plus de 25,000 chevaux; c'était exorbitant pour la population et la richesse de ce pays.

L'Empereur s'est plaint, à son passage à Varsovie, de n'avoir pas vu de Polonais dans son armée. Quand je lui parlai des efforts du duché et du nombre des troupes qu'il avait eues sur pied : « Je n'ai vu personne, » me répondit-il d'un air étonné.

Cet étonnement n'aurait pas eu lieu, s'il avait bien voulu se rappeler qu'il avait comme noyé onze régimens d'infanterie, six de cavalerie, un d'artillerie dans l'océan de l'armée française, de manière à réduire l'armée polonaise, proprement dite, à dix régimens d'infanterie, cinq de cavalerie et un d'artil-

lerie, sur lesquels encore une division de quatre régimens d'infanterie, aux ordres du général Dombrouski, resta sous Mohilow. L'armée polonaise ne parut donc devant l'Empereur qu'avec six régimens d'infanterie, cinq de cavalerie, un d'artillerie, réduits, par les marches forcées, les combats et la misère, à huit mille hommes d'infanterie et à deux mille chevaux.

C'est ainsi que s'explique la réduction de cette armée : elle provenait de la marche que Napoléon a toujours suivie avec ses alliés, celle de les morceler, de leur enlever toute nationalité, et de ne pas leur permettre un ensemble qui eût pu porter ombrage à ses vues ordinaires de suprématie. Il en a agi ainsi avec toutes les troupes de la confédération, dont les princes n'avaient pas assez de pouvoir pour maintenir leur contingent dans leur intégrité, et sous un chef propre; cette manie lui a coûté cher.

La formation, l'entretien d'une aussi grande armée avaient épuisé le duché. Ses revenus montaient à quarante millions de francs : les dépenses excédaient cent millions. Le déficit de l'année 1811, et des

premiers mois de l'année 1812, s'élevait à vingt-un millions.

Une abondance stérile de cinq à six ans avait été remplacée par une disette cruelle. Cette année, toute l'Europe en souffrit. La Pologne n'a de revenus que par la vente de ses bleds : au nord, l'écoulement s'en fait par Dantzick, et les ports de la Baltique ; au midi, par le Niester, le Borysthène et Odessa. Le système continental fermait le premier débouché, la guerre de Turquie le second. Les malheureux Polonais étaient comme Tantale au milieu des eaux, mourant de faim au sein de leurs inutiles richesses. Voilà où avaient mené les systèmes de Napoléon, par-tout où on en avait fait l'application. Le prince Czartorinski m'a dit avoir sur ses greniers une immense quantité de bleds que cet état de choses privait de toute espèce de valeur. Les bleds de Pologne sont gras, et par conséquent très-peu susceptibles d'être gardés. C'est ce qui fit qu'en 1812, année de disette générale, l'armée française, en arrivant en Pologne, trouva la disette au lieu de l'abondance qu'elle y venait chercher, et un pays ruiné

par l'effet des spéculations commerciales de Napoléon. L'avoine manqua dès les premiers jours du passage de l'armée. Le préfet de Posen m'a dit, le 29 décembre 1812, que la première chose que lui avait dite l'Empereur, en arrivant dans la ville, avait été : « Y a-t-il de l'avoine pour mes chevaux ? » Depuis plusieurs semaines, il fournissait huit mille rations par jour pour le quartier-général de ce souverain.

Les finances du duché ne fournissaient qu'à une petite portion des dépenses militaires. La solde a cessé le 1er juillet 1812, et n'a plus reparu ; celle du mois de juin avait été fournie par l'avance d'un million que l'Empereur fit au duché, sur la demande des ministres qui furent le trouver à Posen. Depuis plusieurs années, un emprunt de douze millions avait été ouvert à Paris pour le compte du roi de Saxe, comme grand-duc de Varsovie : les salines de Wiczica lui servaient d'hypothèque ; la France le garantissait. En tems ordinaire, un emprunt de douze millions eût été considéré comme une affaire d'une bien mince importance ; mais Napoléon a si bien réussi à ef-

frayer, à tuer le crédit, que cet emprunt n'avait pu être pris que par lui-même, à titre de prêt, jusqu'à la concurrence de sept millions. On ne comptait pas cinq cent mille francs pris par des particuliers. La verge que Napoléon a l'habitude d'étendre avec la main sur toutes les propriétés effrayait encore plus que sa puissance ne pouvait rassurer. C'est ce qui explique l'étrange contraste que présente tant de puissance, et si peu de crédit, et l'impossibilité où se trouvait le maître de presque toute l'Europe de réaliser des emprunts, que les plus petits princes réalisaient jadis avec la plus grande facilité. Juste punition de la violation de tous les principes de la propriété et de l'administration. C'est ainsi que Philippe II, roi d'Espagne, vivait dans la détresse avec la possession des trésors encore vierges du Mexique et du Pérou.

Les comptes arrêtés entre la France et le duché, pour les fournitures de l'armée, donnaient à celui-ci une balance de sept millions de francs. On lui avait cherché je ne sais quelle querelle, pour retarder ou écarter le paiement.

Je lis dans les dépêches de mon prédécesseur, sous la date du 4 octobre 1811, que l'on parlait, dès-lors, de la nécessité de réduire l'armée à moitié; dans celle sous la date du 7 novembre 1811, qu'une grande revue, fixée au 1er du mois, n'avait pu avoir lieu, parce que les soldats n'avaient pas de souliers.

Aucun fonctionnaire civil ou ecclésiastique n'était payé; ils souffraient cruellement, et je dois dire que c'était sans se plaindre; les fournisseurs avaient fui; on alimentait les services comme on pouvait. Le malheureux ministre des finances succombait sous le fardeau, et rougissait souvent, soit des expédiens auxquels il était réduit à descendre, soit des motifs de confiance qu'il se voyait contraint de présenter à ses victimes; car, quel autre nom donner à ceux qui avaient l'audace de contracter avec lui? On vécut pendant quelque tems de la vente d'une espèce de friperie du duché, composée de vieux effets relégués depuis long-tems au fond des magasins: on demandait tous les jours de nouvelles fournitures à la ville, aux campagnes. On dou-

blait les taxes; rien ne venait : peine perdue que de pressurer un pays desséché. Les troupes parcourant le duché dans toutes les directions, mangeant, ruinant, amenant les paysans, les chevaux, l'impôt s'arrêtait, les douanes orientales avaient disparu, tout tarissait, et les besoins grossissaient tous les jours.

La misère particulière était à l'égal de la misère publique ; l'une suit toujours l'autre. Je fus confondu de la distance que je trouvai entre l'état réel de la Pologne et le tableau qu'on m'en avait fait, entre les espérances que j'avais vu s'en former, et les tristes réalités qui frappaient mes yeux. A peine arrivé, et tout l'enchantement disparut. Je ne vis que des hommes ruinés et gémissant, à la place de ces magnifiques seigneurs polonais, dont le faste m'avait été dépeint sous des couleurs propres à retracer le luxe de l'Orient. Les chaumières touchaient aux palais : ceux-ci en petit nombre, grossièrement bâtis, très-médiocrement meublés, le domestique très-borné, les carrosses rares, et pas l'ombre de ce que l'on peut appeler une maison, excepté chez le comte Stanislas Potocki.

J'ai passé sept mois à Varsovie ; j'y ai tenu table tous les jours ; les ministres et le conseil de la confédération s'y réunissaient journellement ; le clergé tous les dimanches, plusieurs fois par mois, ainsi qu'aux jours de fête : je recevais beaucoup de monde. La misère était si grande, qu'à l'exception du comte Stanislas Potocki, personne n'a osé m'adresser une invitation, tant les facultés servaient mal la bonne volonté, dont je ne pouvais pas douter. J'ai vu plusieurs princesses quitter Varsovie, à défaut de pouvoir envoyer au marché. La princesse Radziwil, femme du plus grand seigneur de Pologne, manquait au point de ne pouvoir renvoyer deux femmes qu'elle avait attirées de France et d'Angleterre. Elle les nourrit quatre mois à défaut d'argent pour payer leurs gages ; j'ai vu de même deux médecins français, attachés à Varsovie par la cruelle nécessité d'attendre des paiemens de la part des plus grands seigneurs, qui ne pouvaient leur donner un écu.

Quand le prince Czartorinski quitta Varsovie, il me déclara que l'état de sa fortune ne lui permettait plus d'y prolonger son séjour.

Les plus grands propriétaires trouvaient à peine à emprunter de fort petites sommes, au taux exorbitant de 72 et même 80 pour 100.

Varsovie, ville de quatre-vingt mille ames, ne comptait que deux banquiers; encore un était-il de Berlin, très-borné dans ses opérations, et toujours prêt à faire ses paquets.

Voilà où l'on en était quand je fus appelé à toucher aux affaires du duché. Je ne tardai pas à m'apercevoir qu'elles étaient perdues, et nous avec elles.

Je ne pouvais assez admirer la confiance avec laquelle Napoléon précipitait sa nation et sa fortune dans une immense entreprise, formée sur la foi d'une coopération très-efficace de la part d'une nation aussi obérée. Cela me conduisit à rechercher ce qui lui avait pu inspirer cette confiance. Je crois pouvoir en assigner plusieurs causes.

Ce sont: 1°. le caractère de ce prince;

2°. Les Polonais, les pamphlétaires et autres politiques de cette force;

3°. Le duc de Bassano.

Nous avons vu plus haut que l'attaque de

la Russie complétait le système de l'Empereur, dans l'ordre de la soumission de l'Europe. Le projet était arrêté ; il ne s'agissait plus que des moyens et de l'époque.

Là revient dans toute son étendue le caractère bizarre de ce prince. Il désire ardemment, conçoit rapidement, écarte les obstacles à force de puissance et d'illusions. L'Empereur est tout système, tout illusion, comme on ne peut manquer d'être quand on est tout imagination. Il *ossianise* en affaires, s'il est permis de parler ainsi. Qui a voulu suivre sa marche, l'a vu se créer une Espagne imaginaire, un catholicisme imaginaire, une Angleterre imaginaire, une financeimaginaire, une noblesse imaginaire, bien plus, une France imaginaire, et, dans ces derniers tems, un congrès imaginaire. Il me démontrait que les évêques du concile lui appartenaient, une heure auparavant qu'ils lui manquassent en totalité. Il erre ainsi très-logiquement et pousse ses aberrations à l'infini, en s'écartant à l'infini d'un premier point de départ qui est faux. Il a attaqué le peuple espagnol en lui prêtant un caractère et des idées de sa façon. Il ne

soupçonnait pas la nature du catholicisme en ouvrant ses débats avec le pape et l'église de France. Il me soutenait que la religion de Voltaire était la religion de la France, tandis que, depuis le dernier fidèle jusqu'au premier métropolitain de ce pays, il n'y avait pas un Français qui se détachât du pape : plus il avait disparu, plus il était présent à tous les yeux. Ainsi, dans son désespoir de voir toujours le crédit fuir devant lui, il avait pendant plusieurs années lancé tous ses anathêmes et tous ses pamphlétaires contre le crédit public, espérant par là éteindre celui de l'Angleterre ; et il ne voyait pas qu'il se consumait en efforts qui n'auraient d'autre effet que de préparer une arme qui rebrousserait contre lui aux jours de ses nécessités. Aux esprits ainsi tournés il ne faut que des appâts ; tout piége leur est bon.

Il ne faut donc pas s'étonner de la précipitation irréfléchie avec laquelle Napoléon s'est jeté dans la guerre de Russie. Il a fait cette entreprise comme une autre ; il a calculé la Russie comme il avait calculé l'Espagne : dans les deux cas, il avait mesuré les ré-

sistances sur ses convenances, sur les flatteries, auxquelles seules il permet d'approcher de lui. L'Empereur désire en concevant; sa pensée devient une passion en naissant; il s'enivre en rêvant : son occupation principale est d'écarter les difficultés qui pouvaient contrarier ces enfans chéris de son cerveau. C'est un naturel rétif que la vérité fait cabrer, et qui toujours se roidit contre le droit chemin de la raison. Chez lui les plus grandes affaires prennent la teinte des fantaisies. Il lui est échappé de dire, en parlant de l'affaire de Pologne : « *C'était un caprice.* » J'abandonne ce mot, vraiment monstrueux, aux réflexions du lecteur.

De plus, l'Empereur ayant mis en tête de l'art de régner l'honneur des conseils, comme l'éloignement de quiconque ne se range pas dans la ligne de l'idolâtrie, l'Empereur n'est abordable qu'aux opinions qui caressent la sienne. C'est le plus vaste appel qui ait pu être fait à la tromperie; c'est aussi le plus perfide abîme qui puisse être ouvert sous les pas de celui qui s'y livre. Les intéressés ont beau jeu à mener vers leur but

un homme ainsi disposé. Le renard de la fable n'avait pas plus beau jeu avec son corbeau, que ne l'avaient avec Napoléon tous ceux qui travaillaient à l'entraîner dans cette entreprise. D'une part c'étaient les Polonais, qui, ne regardant le duché de Varsovie que comme un passage vers la réintégration de la Pologne, cultivaient avec le plus grand soin tous les germes de ce changement qui existaient dans l'esprit de Napoléon. Honneur de l'Empereur, coopération de leur part, complément du système formé par les soins de l'Empereur, mépris de l'ennemi, tout était mis en usage pour déterminer, pour enflammer l'esprit d'un homme déjà trop tourné vers les aventures. Il ne venait pas un Polonais à Paris qui ne chargeât encore la mine. Quelques-uns y séjournaient, et, dans les mêmes vues, ne se séparaient pas des personnages influens. Sur les deux cent quatre dépêches dont se compose la correspondance de mon prédécesseur, plus de cent sont les monumens des espérances et des excitations des Polonais. Il faut y joindre cette foule de pamphlétaires, d'écrivains éclos à la chaleur du

Moniteur, d'esprits malfaisans et faux qui, de toutes les parties de la France et de l'Europe, accourent au moindre signal, et mettent à la disposition de Napoléon leurs pernicieux talens, leurs étroites connaissances et leur vaste appétit : gens sans conscience comme sans lumières véritables, aveugles en parlant toujours de lumières, nuisant par état, sans amour comme sans haine, semant par-tout le désordre en parlant toujours de tout organiser : c'est cette race maudite d'écrivains de l'école de Brissot, de Barrère, du *Moniteur,* dont l'occupation, depuis vingt-cinq ans que le monde a l'infortune d'être dans leurs mains, a été de confondre toutes les notions du juste et de l'injuste, d'élever du sein de la corruption de leurs esprits et de leurs cœurs des vapeurs sur toutes les vérités morales et politiques, et qui, dans leur délire naturel ou payé, ont jeté le monde dans un chaos de cendres et de ruines, dont leur génie et celui de leurs pareils ne les tireront pas. C'est aux inspirations de ces malheureux que Napoléon aime à s'abandonner. Toute autre représentation est importune ou éliminée.

Comme on n'aspire qu'à former des tempêtes, on ne veut que de ceux qui sèment du vent.

Vous vous figurez bien que ces messieurs ne s'épargnèrent pas dans cette occasion ; que pas un ne manqua à l'appel. Voyez aussi la nature des écrits que cette époque fit éclore. Comme la Russie y était représentée! Quel pygmée on en faisait! Comme on insultait à la crédulité qui mesurait cet Empire sur une plus vaste échelle! Lisez le *Moniteur* des années précédentes et de l'année 1812, tout s'y trouve. Je sais comment furent repoussés des hommes qui, plus forts en jugement et en conscience, s'éloignaient avec horreur de ces exagérations dépréciatrices. Ils eurent beau représenter, crier, menacer dans l'avenir, ils ne furent pas écoutés; le charme avait agi, et le héros infatué courait à sa perte sur les ailes de la flatterie, en croyant voler au faîte des honneurs sur celles de la victoire.

Le duc de Bassano s'était déclaré le patron des Polonais; il en était obsédé; il payait en espérances l'encens qu'il en rece-

vait ; tout ce qui était polonais le charmait. L'engouement est une des parties principales de ce faible caractère. Chaque Polonais était pour lui un Malakouski, un Mokranouski ; il parlait des Polonais comme des paladins, fleur de la chevalerie : toute représentation sur la Pologne lui était odieuse, le cabrait ; je l'ai éprouvé. A la tendresse qu'il professait pour la Pologne, on l'eût pris plutôt pour un descendant des Casimir, des Jagellon, que pour la progéniture d'un esculape de Dijon. Cette clientelle d'une nation souriait à son amour-propre. On sent bien quelle était la ligne d'idées qu'il devait favoriser, l'espèce d'écrits qu'il fomentait, la nature des renseignemens qu'il autorisait et confirmait. Il suffisait qu'il vît l'esprit de son maître tourné vers cette latitude, pour qu'il tournât aussi toutes ses voiles dans la même direction, et qu'il ordonnât à tous ses vents de travailler à les enfler.

Mais, dira-t-on, quel est donc ce duc de Bassano que, pour le malheur de la France, on trouve attaché à toutes les époques de sa révolution, depuis la loge de l'assemblée,

dans laquelle il est né à la politique, jusqu'aux plus grands honneurs du ministère; et qui embarrasse le Monde du problème de la valeur intrinsèque d'un gazetier parvenu?

La médiocrité ambitieuse, la complaisance de soi-même jusque dans les plus minces détails, le sybaritisme de la vanité, un Phylinte à cœur de fer, un avare fastueux de sensibilité, un génie sublime dans une coterie, la prétention à tous les talens, à toutes les connaissances, la singerie du maître, le raffinement de la servilité, la morale et l'éloquence du *Moniteur :* tel me paraît être ce duc de Bassano, un des fléaux de notre âge.

Ces imputations sont dures, je le sens; elles ne doivent pas aller sans preuves; la justice l'ordonne. Quand il s'agit de détrôner un homme de l'opinion à laquelle il s'est élevé, de lui ravir le trésor de sa réputation, il faut être armé de toutes pièces pour l'attaquer dans ce fort : mais quand l'influence d'un homme se trouve liée aux malheurs publics de son tems; quand sa fortune, son crédit, s'alimentent des dé-

sastres du genre humain ; quand l'orgueil aveugle un petit Atlas de poche au point de l'engager à se charger d'une partie du fardeau du Monde, et que sa vanité lui persuade qu'il joue avec ce fardeau, encore moins lourd qu'il n'est sacré, puisqu'il s'agit des intérêts de tant d'hommes ; alors peut-on être trop sévère? alors, n'a-t-on pas le droit, le devoir même d'invoquer, de faire retentir avec l'éclat du tonnerre la redoutable, l'impartiale voix de la justice, de la morale et de l'histoire, ces trois sœurs qu'on ne doit jamais séparer, pour faire tomber le masque derrière lequel un jongleur, semant avec sérénité des infortunes sans nombre, a surpris des hommages souvent même à ses propres victimes? On a trop épargné ces Tartufes de sensibilité, ces ambitieux intéressés, ces esclaves de toute faveur, qui, contens de revêtir d'honorables apparences, ne voient, dans les affaires du genre humain, qu'un but de fortune ou de plaisir ; dans leurs semblables, qu'un marchepied ; et dans leurs maîtres, que des idoles à encenser et à exploiter. Rendons à chacun ce qui lui appartient ; et que le duc de Bas-

sano, qui a tant recherché la flatterie pour se tromper et pour tromper les autres, apprenne enfin qu'il n'a pas trompé tout le monde.

Le duc de Bassano a débuté dans une loge de journaliste, en 1790, à l'Assemblée constituante. Lisez les Mémoires, aujourd'hui si oubliés, de Dumouriez, et vous le trouverez dans l'ambassade de Chauvelin à Londres, au moment de la mort de Louis XVI, à la veille de le supplanter, quand toute cette séquelle fut chassée d'Angleterre. La diplomatie de la Convention paraît n'avoir eu rien qui l'effrayât ou qui ébranlât les fibres robustes dont doit être tissu son cœur. On le voit chargé par elle de cette mission que troublèrent les Autrichiens, en s'emparant, au débouché de la Valteline, de lui, de Sémonville, et de je ne sais quel autre boutefeu. Rendu à la France par l'échange de la fille de Louis XVI, dès que le consulat fut établi, il remplaça M. de Lagarde dans la place de secrétaire du conseil du gouvernement. Il s'est maintenu dans ce poste jusqu'au moment où il a succédé à M. de Champagny dans le ministère des relations.

C'était, depuis long-tems, l'objet de son ambition. Une place bornée à des travaux de cabinet, toujours un peu obscurs par leur nature, paraissait un horizon bien borné, un théâtre bien étroit pour ses talens ; il fallait être le ministre de la France et de l'Europe ; car, dans l'état où étaient les choses, le ministre des relations extérieures de France n'était pas moins que cela.

Le duc de Bassano a cru que des formes brillantes, qu'une politesse trop banale pour être flatteuse pour qui que ce soit, trop de la place pour être attribuée à sa personne, faisaient la pièce essentielle de son ministère, et couvraient tous les déficits d'un ministre.

Sa discussion est lourde, embarrassée, jamais précise ni lumineuse ; son élocution filandreuse. Ses principes sont les convenances, la force, et tout cet attirail de sophismes dont la diplomatie française se compose depuis vingt-cinq ans. Les journées s'écoulent en courses, en attentes au palais, en repas très-prolongés, en promenades de toute espèce : enfin, l'heure du travail arrive, et cette heure est presque toujours

celle à laquelle toute la nature repose. Minuit sonne : on se rappelle qu'on a des affaires, on s'enferme dans son cabinet, on appelle des commis, on les presse de travail ; malheur à celui que le sommeil atteindrait ! et c'est vers les cinq heures du matin que ce ministre si expéditif va se reposer de ses œuvres ténébreuses, en laissant à ces malheureux le soin de rédiger les hautes conceptions dont il les a laissés dépositaires. Démosthènes disait que son travail sentait l'huile : celui du duc de Bassano n'est pas en meilleure odeur ; et, pour ma part, je puis affirmer que je n'ai pas reçu une dépêche de la façon de ce duc, qui pût ressentir davantage que soutenir le jour.

La flatterie est une sûre voie pour arriver au duc de Bassano : chez lui il faut tout flatter, tout admirer, jusqu'au petit chien de la duchesse. Un homme d'esprit a dit que ce chien a fait bon nombre d'auditeurs et de préfets. Il a un amour de la propriété qui tient certainement à son amour-propre personnel. C'est un charme de l'entendre raconter des niaiseries, s'appesantir sur des infiniment petits, de le voir effeuiller des

roses : il en a la tête tapissée. Le duc de Bassano est renommé pour le culte qu'il rend à l'amitié : on dit que, chez lui, c'est une religion ; eh bien, je l'ai pris en flagrant délit d'impiété envers cette divinité. Qu'on en juge. Dans les derniers jours du mois de juin, arrive à Varsovie M. d'André, ancien président très-connu de l'Assemblée constituante : il était appelé de Vienne, où il réside, par le duc de Bassano. Il n'a jamais su pourquoi, ni moi non plus.... Le duc lui disait de s'arrêter auprès de moi, en attendant de nouveaux ordres. M. d'André est peut-être l'auteur de la fortune du duc, pour avoir fait pratiquer, pour son journal et pour lui, une loge dans le sein de l'Assemblée.

Il me montra la lettre de créance du duc auprès de moi ; c'étaient des tendresses, un empressement de le voir, qui me persuadèrent qu'il était un ami intime du duc, un besoin de première nécessité pour son cœur. Je ne connaissais M. d'André que pour l'avoir vu dans l'Assemblée sous une autre bannière que celle que je suivais. J'ai regretté depuis cette connaissance tardive ;

car j'ai trouvé en lui un des hommes le plus précieux, sous tous les rapports, que j'aie jamais rencontré. Quelques semaines se passent sans nouvelles du duc. Les lettres restent sans réponse. Je calmai le patient, qui voulait partir, tantôt pour Wilna, tantôt pour Vienne. Enfin la campagne entière s'écoule, sans que le duc écrive une ligne ou donne un signe de vie... Le duc arrive à Varsovie, mange chez moi pendant quatre jours en présence de M. d'André, ne lui adresse pas la parole, ne répond pas à ses demandes d'audience; et quand, indigné de cet oubli de tous les devoirs de l'amitié, de la politesse, de sa place même, je lui eus fait sentir la nécessité de ne pas s'éloigner sans avoir donné au moins un signe de connaissance à cet ami si cher, il s'y décide enfin, et lui adresse transitoirement la parole dans une embrasure de fenêtre, pour lui proposer sèchement ses frais de poste, qui furent rigoureusement calculés avec un homme qu'il avait appelé de plus de deux cents lieues; qui avait tout quitté à son appel, et qui se mettait en route avec vingt-cinq degrés de glace..... Ainsi finit le drame

de sa tendresse pour M. d'André. Il me semble que le théâtre pourrait en faire son profit. Tous les assistans restèrent dans cette espèce de confusion qui se compose de l'étonnement et de l'indignation.

J'accorde tant qu'on voudra, au duc de Bassano, cette sensibilité dont ses amis font son plus bel apanage; mais qu'on m'explique donc cette sensibilité, qui n'interdit pas à un homme de m'écrire pour me reprocher d'avoir témoigné quelque sensibilité sur l'incendie de Moskou; qui m'inculque le principe vraiment hideux que mon devoir exigeait que je fisse de cet événement un mobile d'enthousiasme : l'enthousiasme pour une calamité, la plus grande que les hommes aient éprouvée depuis l'incendie de Troie! qui, lorsqu'on lui parle de trente lieues de pays dévastés, réduits en cendres, lors de l'entrée de l'armée française en Lithuanie (la dévastation s'étendait du Niemen jusqu'à Wilna, en attendant qu'elle gagnât Moskou), répondait qu'elle ne pénétrait pas dans les profondeurs; qui, pendant que Français et Russes, amis et ennemis, s'égorgeaient, périssaient par milliers, de mille

genres de mort, jouait imperturbablement la comédie à Wilna! car, pendant tout l'été, il n'y a pas eu relâche sur son théâtre; qui, lorsqu'il s'agit d'un ordre du maître, d'une combinaison soi-disant politique, court la tête baissée, à travers tous les malheurs, vers un but indiqué souvent par un insensé. Dévorer, engloutir les nations n'est rien; servir à tout prix est tout.

L'art unique du duc de Bassano consiste à traduire la pensée de l'Empereur. Il faut voir de quel air il le contemple et l'écoute! on le dirait en face de la Divinité. Chez lui il admire et divinise tout : je n'ai jamais vu un plus parfait béat... L'absence, l'abnégation de la réflexion sont arrivées à un point vraiment visible : il a aliéné sa pensée en faveur de celle de l'Empereur. Il m'écrivait, le 6 juillet : « Le discours que » vous m'avez adressé m'avait séduit; mais » l'Empereur m'a dit qu'il était mauvais, et » il a raison. »

Quant à ses talens, on peut en juger non-seulement par le *Moniteur*, dont il passe pour être un des principaux rédacteurs, mais par les actes émanés de lui dans

son ministère. Entr'autres articles, j'invite à lire le rapport sur la déclaration de guerre avec la Prusse en 1813.

On y verra que, parce que l'Empereur allait faire la guerre à la Russie, il fallait effacer la Prusse. Voilà la logique de M. le duc de Bassano.

On y verra que le doigt de la Providence est empreint dans les événemens de l'hiver, de cet hiver qui venait de coûter la vie à trois cent mille Français, pour faire connaître à l'Empereur ses amis et ses ennemis : voilà une connaissance bien chère ; que Dieu lui a donné assez de puissance pour châtier les uns, et récompenser les autres : c'est avec ce langage qu'il apaisait les uns, et attachait les autres.

Le duc de Bassano a perfectionné ce système de jongleries et de déceptions, par lequel les charlatans politiques, qui ont gouverné pendant tant d'années, ont constamment cherché à dénaturer les faits, à les tronquer, à les tordre, pour en exprimer du venin ; système fait dans un siècle de liberté et de lumières, pour aider un seul homme à pousser des millions d'hommes à

la ruine et à la mort, par les routes de l'ignorance et des ténèbres. « Je règne avec « des gazettes, a dit l'Empereur. » Ces jongleries désastreuses sont montées au point qu'à Wilna, lorsque l'armée accourait pour se réchauffer, pour se refaire de ses immenses besoins, le duc de Bassano donnait des fêtes, proclamait des victoires, endormait ainsi le corps diplomatique, auquel le lendemain il donna six heures pour se préparer au départ; qui voyagea par vingt-cinq degrés de glace, ce qui coûta la vie au ministre américain Barlou, qui mourut huit jours après d'une fluxion de poitrine. Le duc se vantait à moi, à Varsovie, de cette tenue politique, comme d'un vrai tour de force. Il fallait entendre les imprécations de ce corps diplomatique, contre le duc, qu'il ne traitait que de saltimbanque, et d'autres dénominations flétrissantes.

Le duc de Bassano s'est fait le singe de l'Empereur.

Parce que l'Empereur est homme de guerre, le duc de Bassano se croit général. L'Empereur l'ayant chargé de la correspondance avec les corps d'armée qui étaient

restés en Pologne, pendant que lui-même était à Moskou, le duc se mit à régenter les généraux, à diriger les opérations; j'ai entendu dire aux gens du métier que ses audiences et ses conceptions militaires étaient d'un ridicule achevé : il avait tout brouillé. Ce qu'il m'écrivait sur la guerre était absurde.

Parce que l'Empereur tranche sur tout, le duc de Bassano croit pouvoir ne douter de rien. J'en donnerai un exemple. En passant à Varsovie, il me parla d'une remonte qu'il venait de commander en Moldavie. Sur mon observation que ces chevaux venant de loin, étant sauvages, on ne pouvait en jouir avant le mois de mai, il me répondit avec vivacité : « Monsieur, on prend » un cheval, on met un homme dessus, et » voilà de la cavalerie. »

Parce que Napoléon fait toujours passer ses besoins avant ceux des autres, le duc de Bassano croit que chacun doit lui immoler les siens propres.

On tentait une levée de dix mille chevaux dans le duché; je dis, on tentait; car ce nombre de chevaux propres à la cava-

lerie n'y existait pas. Je le dis au duc. « Mais il en faut aussi pour l'Empereur, me dit-il. — Mais le duché doit être servi le premier chez lui, répliquai-je. —Fournissez d'abord l'Empereur : le duché n'a ensuite qu'à s'adresser aux Russes; pour de l'argent ils vendent tout. »

La voix publique a mis à la charge du duc de Bassano l'inclination la plus prononcée pour les procédés attentatoires à la sûreté des autres Etats, qui ont amené les malheurs de la France. Elle lui reproche de s'être déclaré contre la paix à Dresde, à une époque où elle laissait la France encore si florissante, même après les grands revers de Russie. Elle lui reproche la même opiniâtreté dans ses inclinations guerroyantes, après la bataille de Leipsick, pendant le congrès de Châtillon; et, pour mettre le sceau à ces graves accusations, elle lui impute une part considérable dans le retour de Napoléon, et une ardeur prononcée à maintenir à la tête des affaires de la France un homme qui ne pouvait qu'être aussi funeste pour elle, qu'utile pour lui seul. Dans le peu de jours qu'a duré la pairie, il s'est

fait remarquer par sa chaleur pour Napoléon Ier, et pour Napoléon II, comme s'il n'y en avait pas eu assez avec un seul.

Maintenant, c'est au lecteur à juger si j'ai rempli ma tâche, et si je suis sorti des bornes de la justice et de la modération, par les imputations que j'avais élevées à la charge de M. le duc de Bassano.

Je reprends mon récit : cette déduction a été longue ; mais, sans elle, nous ne nous serions pas bien entendus.

A la veille des événemens qui allaient avoir lieu en Pologne, le roi de Saxe, sur la demande de l'Empereur, avait donné au conseil des ministres une grande ampliation de pouvoirs. Ce fut en vertu de ces pouvoirs que le conseil convoqua les diétines pour la nomination des députés à la grande diète qui allait se rassembler. On voulait faire nommer le prince Czartorinski nonce de la ville de Varsovie. Le bâton de maréchal de la diète lui était destiné ; pour cela on fit vaquer une place par la démission du comte Lubienski, fils du ministre de la justice.

Enfin le grand jour arriva, et la diète fut

ouverte ; le conseil en dirigeait tous les mouvemens.

Il avait été réglé que cet acte serait divisé en deux parties : la première, dans une séance consacrée aux cérémonies religieuses et civiles, ainsi qu'à la formation d'une commission pour faire un rapport sur l'état des affaires et sur les mesures qu'elles exigeaient ; tout fut fait comme il avait été réglé. La commission, à le bien prendre, n'était composée que du seul rapporteur : c'était le comte Mathuchewitz, ministre des finances. Les assistans n'étaient là que pour la forme. La réputation de talent dont jouissait le comte lui avait fait déférer cet emploi à l'unanimité des voix du conseil. Cependant il y trouva un écueil. Comme je vais avoir à parler de moi, je demande qu'il me soit permis d'entrer dans quelques détails.

Plusieurs ministres avaient été saluer l'Empereur à son passage à Posen ; là, dans l'audience qu'il leur donna, où, suivant son usage, il avança mille choses bizarres, il leur parla de la diète, du mode qui devait être observé à son ouverture. Puis, tombant sur le discours qui devait y être pro-

noncé, il ajoute, dans ce langage vague et ignoble qui lui est familier : « Je ne vous » gêne pas, dites ce que vous voudrez : faites » cinquante pages. » L'habitude de la servilité avait tellement gagné tous les esprits, interdit toute réflexion, effrayé sur les conséquences de s'écarter de ce que l'on regardait comme un ordre, même dans les choses les plus indifférentes, que le pauvre comte Mathuchewitz aurait cru commettre un crime de lèze-majesté au premier chef, faire avorter à jamais le rétablissement de la Pologne, s'il avait eu la témérité de faire quarante-neuf ou cinquante-une pages, au lieu des cinquante qu'il croyait prescrites par les paroles de l'Empereur. Un pareil attentat ne pouvait pas être moins puni. En conséquence, il avait composé cinquante mortelles pages, qui, pour plus de respect, étaient de la longueur des rôles des procureurs.

Tant de prolixité s'accorde rarement avec l'éloquence, et je ne conçois pas par quel moyen ni sur quel sujet on peut se flatter d'émouvoir et de fixer très-long-tems l'attention d'un auditoire ; cette faculté si por-

tée vers la fatigue, ce ressort qui tend sans cesse à se relâcher. Le comte éprouva dans toute leur étendue les inconvéniens de cette prolixité. L'étonnement, le sommeil gagnèrent une partie du conseil, lorsqu'il fit la lecture de cette pièce; il avait fait de son mieux : parfois même il avait bien fait; mais l'ensemble n'était pas bon. On proposa des observations, des corrections; l'ouvrage résista à tous les amendemens. Enfin, fatigué de ces tentatives inutiles, prévoyant les suites d'un début malheureux, je me hasardai de mettre à la disposition du conseil ma bonne volonté et mes efforts. On juge bien qu'une proposition de cette nature n'était pas sans épines : je les sentais. Il pouvait paraître présomptueux, et peut-être choquant, de se substituer à l'homme le plus accrédité de l'assemblée. La satisfaction d'un amour-propre touchait de près à l'humiliation de plusieurs autres amours-propres. Echouer était se discréditer. Cependant il n'y avait pas moyen de se servir de la pièce du comte; en s'en servant, il fallait se résoudre à faire rire de soi toute l'Europe. Déjà deux actes antérieurs, sortis de la même

source, avaient paru sans être remarqués. Le roi de Westphalie, après les avoir lus, m'avait dit : « Monsieur l'ambassadeur, il n'y a plus moyen d'y tenir ; mettez-y donc la main. » Pressé ainsi entre deux écueils, je me décidai pour le plus honorable, ce qui, en affaires, est toujours le plus sûr. J'exprimai un si vif désir de voir la Pologne reparaître avec honneur aux yeux de l'Europe attentive, je m'effaçai avec tant de soin, que ma proposition fut accueillie avec bienveillance ; je ne remarquai même pas, et j'aime à le dire, cette espèce de curiosité et de malignité qui s'attachent presque toujours à des propositions de cette nature. Le lendemain je portai ce discours au conseil.

J'éprouve de la gêne pour exprimer la sensation qu'il y produisit. On demanda une seconde lecture. Je n'ai jamais vu une pareille surprise, une pareille attention : les expressions de la reconnaissance furent sans bornes, et l'orateur supplanté y joignit les siennes avec un empressement encore plus honorable pour lui que flatteur pour celui qui en était l'objet. Long-tems après il me disait encore : « Vous me valez

» souvent des complimens qui m'embarras-
» sent, et que je n'ai guère mérités. »

Le rapport du comité fut lu dans la séance de la diète du 26 juin. Quel jour! quelles joies! quel empressement! qui pourrait jamais les peindre?

Je vois le comte Mathuchewitz s'avancer, son papier à la main. Tous les regards se fixent sur lui. Il parle. La foule, jusque-là très-agitée, l'écoute dans un silence qui ne laisse entendre que sa voix. Enfin le nom de la Pologne est prononcé : toutes les mains battent à-la-fois ; toutes les voix éclatent en applaudissemens prolongés; ils se propagent au-dehors de la salle ; les cours du palais, les rues adjacentes retentissent des mêmes cris ; l'ivresse était générale ; jamais je ne vis rien de pareil. Quand l'orateur s'adressa au prince Czartorinski, grand-maréchal de la diète, pour lequel on avait ménagé une apostrophe qui rappelait ses services passés, suivis de tant d'agitations, les mêmes transports se renouvelèrent : ce jour a dû être le plus beau de sa longue et honorable carrière. Enfin, rien ne manqua à l'effet ; et cette journée, ainsi que les suivantes, pré-

sentèrent dans tout Varsovie l'image du bonheur le plus vif et le mieux senti. Peu-à-peu on rentra dans le calme, et quelques jours après il n'y paraissait plus.

Je commençai dès-lors à m'apercevoir qu'à mesure que nous marchions il soufflait derrière nous un vent qui effaçait les traces de nos pas, aussitôt que nous les imprimions dans ce sable mouvant; je dirai bientôt quel était ce vent.

Pendant que la diète s'ouvrait à Varsovie, la campagne s'ouvrait aussi sur le Niemen: il fut passé le 22 juin: on arriva à Wilna le 24 juin; l'Empereur y entra le 26 de ce mois. Les mouvemens militaires avaient été précédés d'une proclamation devenue bien fameuse: elle arriva à Varsovie pendant la séance même d'ouverture de la diète. Les béats regardaient cette coïncidence comme une suite de l'influence de la fameuse étoile de Napoléon, cette étoile qui depuis a tant pâli. Il serait curieux de lire aujourd'hui ces proclamations écrites en style d'inspiré, dans lequel une espèce de Mahomet se promettait et se permettait tout. Elle peut servir de pendant à une autre prédiction cou-

ronnée d'un succès tout-à-fait semblable, celle par laquelle l'Empereur annonça à son Corps-législatif que la guerre de la Péninsule finirait par un coup de tonnerre.

On a pu remarquer, dans le discours d'ouverture de la diète, que les noms du royaume de Pologne et du corps de la nation polonaise y étaient distinctement articulés. Cette spécification précise résultait d'une injonction formelle portée par mes instructions. Cela était clair, et disait assez que l'intention était de rétablir la totalité du royaume de Pologne.

Il fallait être aveugle pour s'y méprendre.

La diète se sépara au bout de quelques jours. Son rôle était joué : elle ne devait plus se réunir qu'à la fin du drame, pour le clorre par l'établissement du nouvel ordre.

Cette diète s'était confédérée, suivant l'ancien usage. Elle laissa, en se séparant, un conseil de confédération composé de douze membres. La difficulté qu'on trouva à le compléter en hommes de quelqu'aptitude pour les affaires, donne une assez médiocre idée des ressources du pays en bons instru-

mens d'administration. Dans le fait, il n'était pas très-avancé ; ce conseil lui-même ne fut jamais très-fort. Il s'assemblait tous les jours, recevait les adresses, les pétitions, les sermens relatifs à la confédération. Il aurait bien voulu aller plus loin ; mais il était arrêté par un obstacle dont je parlerai.

Le Roi s'était confédéré. On avait pensé que son accession ajouterait à la force du lien fédéral : je n'ai jamais trop vu à quoi cela était bon.

On découvre maintenant avec quels instrumens et quels appuis j'avais à agir et à marcher.

La campagne avait été ouverte sans aucun approvisionnement : c'est la méthode de Napoléon. Quelques-uns de ses imbécilles admirateurs prétendent qu'il lui a dû ses succès. Aujourd'hui il est bien plus certain qu'il lui doit ses revers.

C'était sur-tout la nourriture des chevaux qui manquait. On précipita quatre cent mille hommes et plus de cent mille chevaux sur la Lithuanie. Aussitôt les feux

s'allument, une ligne d'incendie et de dévastation marque la route de l'armée depuis le Niemen jusqu'à Wilna. Le royaume de Prusse, quoiqu'ami, avait aussi été très-maltraité.

C'est à cette occasion que le débonnaire duc de Bassano disait qu'à la vérité le mal était grand, mais qu'il ne pénétrait pas dans les profondeurs ; ce qui était faux ; car les troupes s'avançant avec le même désordre dans toutes les directions, dans peu de tems tout fut dévasté, et l'excuse des profondeurs réduite à une froide, mais atroce absurdité, comme l'est toute subtilité mise au service de la cruauté.

Pour suppléer au défaut des fourrages, on avait fauché les bleds, et mis les chevaux au vert. On ne leur en fit pas faire un pas de moins : un orage affreux survint, et voilà dix mille de ces malheureux animaux morts : leurs cadavres ont pendant six mois empesté la route de Kowno à Wilna, d'où ils détournaient les voyageurs. Pendant ce tems, le roi de Westphalie et son armée s'étaient éloignés de Varsovie, et marchaient contre le prince Bagration.

Je ressentais vivement les désagrémens de ma position et le peu de ressources que je trouvais à Varsovie. Je cherchais à imprimer plus d'action au gouvernement, et je faisais part au duc de mes chagrins, de mes appréhensions et de mes idées. Comme elles ne cadraient pas du tout avec celles qu'il lui avait plu de se forger sur la Pologne, pour laquelle son engouement était extrême, il me témoigna du mécontentement, et finit par me prescrire de me tenir en dehors de la politique, et de me borner à pourvoir aux besoins de l'armée. Ce sont ses propres expressions. C'est sûrement la première fois qu'un ambassadeur ait été mis hors de politique. Me voilà donc devenu commissaire des guerres, d'ambassadeur que j'étais. Je l'ai reproché au duc à son passage à Varsovie; il n'en a pas disconvenu; mais voilà comme les choses vont en France: on prend un homme pour un emploi, on lui en fait faire un autre; on le fait passer du plus haut au plus bas. C'est ainsi qu'on a vu en 1806 un grand personnage chargé à Varsovie de la surveillance des farines.

Dans le même tems, je reçus une dépêche qui acheva de me désespérer, et qui déchira le rideau qui couvrait tous nos maux présens et à venir.

Je m'explique :

Le duc de Bassano, en recevant le discours d'ouverture de la diète, m'avait prodigué les éloges les plus flatteurs. A l'entendre c'était le plus beau morceau du siècle. Je croyais donc mon pauvre discours en sûreté ; mais que devins-je quand, en ouvrant la dépêche du duc, sous la date du 6 juillet, j'y lus ces mots :

« Votre discours m'avait séduit ; mais » l'Empereur l'a trouvé mauvais, et je dois » convenir qu'il a raison. S. M. *croit qu'une* » *adresse faite à Posen, par un vieux Polonais, écrit en mauvais style, mais en* » *style évidemment polonais, aurait été* » *meilleure. C'est par l'ordre de S. M., et* » *presque sous sa dictée, que je vous écris.* » Suivaient quatre pages dont la publication, aujourd'hui qu'on est de sang-froid, couvriraient de honte leur auteur.

J'avoue que les bras me tombèrent à la lecture de cette étrange lettre ; et l'impression

que j'en reçus fut si forte, que depuis je n'ai jamais porté la main sans crainte sur les cachets qui scellaient les précieuses dépêches du duc. Elles m'étaient odieuses; et quand un jour s'écoulait sans arrivée de courrier, j'étais enchanté. Ceci serait vraiment inexplicable sans quelques observations. L'Empereur est tout ruse, mais ruse doublée de force. On croit le contraire, et l'on se trompe. Il attache beaucoup plus de prix à sa finesse qu'à sa force. Pour lui triompher n'est rien, c'est attraper qui est tout. Cela provient de l'amour-propre, qui lui fait sentir que sa finesse lui est plus personnelle que sa force. « Je suis fin, m'a-t-il dit » cent fois dans ses débats avec Rome. Ils » sont Italiens, et moi aussi. » (1) Tous ses plans sont calculés sur un imbroglio; il jouit d'y égarer ses adversaires, d'en tenir

---

(7) Cette prétention à la finesse est au point que, dans le cours de la bataille de Mont-de-Saint-Jean, l'Empereur soutenant que le corps prussien était le corps de Grouchi, disait : « Je suis un vieux renard. »

seul le fil et le secret. C'est sur ce patron qu'il avait arrangé son affaire de Pologne. Nous avons vu qu'il avait tout mis en œuvre pour tromper la Russie ; qu'il tendait aussi à tromper l'Autriche, la Prusse, le roi de Saxe, tout en se servant d'eux ; ils ne devaient être avertis que par le dénouement de l'usage qu'on destinait à leurs services ; il aspirait à couronner cet édifice de mensonges, en trompant de même l'Europe entière ; et voici comment. Il voulait arriver à persuader qu'il n'était de rien dans les mouvemens de la Pologne, que tout venait d'elle ; qu'il se bornait à accepter sa coopération, en poursuivant la réparation des torts qu'il imputait à la Russie.

Ainsi, cet homme vraiment inconcevable aspirait à mystifier le monde entier, qu'on me pardonne cette expression, en essayant de lui persuader que lorsqu'il marchait contre la Russie à la tête de 400,000 hommes, dont une partie étaient des Polonais; lorsque son ambassadeur siégeait dans le conseil de Varsovie, il aspirait, dis-je, à persuader que lui et son ambassadeur n'étaient que les spectateurs de tout ce qui se passait en Po-

logne. En vérité, n'est-ce pas trop attendre de la crédulité humaine?

Quoi! depuis vingt ans l'Europe voit, suit, sent, indique l'action de la France, la montre dans tout ce qu'elle fait, quelquefois dans ce qu'elle ne fait pas; et lorsqu'elle agit avec ce fracas, avec ce développement de forces, Napoléon prétend la déguiser à tous les yeux, et s'imagine que toute l'Europe s'accordera à être dupe de ses tours *de passe-passe!* Les piéges les plus grossiers ne sont pas ceux qui frappent toujours le plus; il n'y a guère que les esprits faux qui devinent au premier coup les esprits faux, et qui se rencontrent à point nommé avec eux. J'avoue que l'obliquité du plan de Napoléon m'avait échappé. J'avais eu la bonhomie de penser que la nouvelle apparition de la Pologne dans le monde politique devait se faire avec noblesse et dignité; je n'apercevais pas l'ombre du mystère dans une scène jouée par tant d'acteurs à la face du monde entier; je ne soupçonnais pas davantage de quel prix cette finesse pouvait être pour lui à la tête de son armée, et pour moi dans le conseil de Varsovie: la fran-

chise de son rôle me paraissait lui mieux convenir sous tous les rapports : aussi mon étonnement fut-il extrême ; et, quand la réflexion m'eut expliqué le sens véritable des paroles de Napoléon, je ne balançai pas à dire aux jeunes auditeurs attachés à l'ambassade, qu'un homme capable de bâtir des plans aussi insensés ne pouvait manquer de perdre tout ; je le leur ai répété cent fois, et j'ai daté de ce jour l'époque de la chute d'un homme capable de forcer à la fois toutes les probabilités de l'esprit et du cœur humain.

L'Empereur s'arrêta à Wilna depuis le 28 juin jusqu'au 14 juillet ; il marcha ensuite sur Witepsk, d'où il se rendit à Smolensk. Ces pauses étaient nécessaires pour remettre de l'ordre dans l'armée, qui était dans la désorganisation la plus complète ; elle était arrivée au point, qu'un de ses aides-de-camp, véritable homme de guerre, jugea dès-lors que l'on marchait vers une catastrophe.

L'Empereur, en entrant dans Wilna, avait établi un gouvernement provisoire, séparé de celui du duché de Varsovie. Le duc avait

fait comprendre au nombre des membres de ce gouvernement un de ses amis, le prince Alexandre Sapiéha, dont la nomination affecta désagréablement les Polonais. Je ne juge pas les motifs ; je rapporte les faits. J'ai souvent entendu reprocher cette nomination comme une grande faute. Une autre faute, qui également affecta beaucoup les Polonais, fut la séparation de la Lithuanie d'avec le duché. Peut-être avaient-ils tort : dans l'état du duché devenu souveraineté du roi de Saxe, peut-être devaient-ils voir que cette séparation était passagère et était destinée à se perdre dans la réunion de toutes les parties de la Pologne en un même ensemble. Je le leur ai souvent représenté ; mais je n'ai pu réussir à guérir leurs mécontentemens et leurs ombrages.

Il avait été réglé qu'une députation de la confédération se rendrait auprès de l'Empereur à Wilna. Le discours que le comte Stanislas Potocki avait préparé fut jugé insuffisant : je le remplaçai. Le même jugement qui avait été porté sur celui de la diète, le fut encore par l'Empereur sur celui-ci. Il le fit remplacer par un discours de fabrique

dure et grossière, dans lequel on disait à l'Empereur : « Parlez, et seize millions de Polonais vont se lever. » Notez ces mots : seize millions de Polonais. Le reste était de la même force.

La réponse entortillée, évasive de Napoléon gâta tout; elle consterna les Polonais. Ces bonnes gens, aussi peu subtils que moi, ne se doutaient pas de la finesse de Napoléon, ni de l'imbroglio qu'il avait imaginé. Ils étaient partis de feu; ils revinrent de glace. Leur froid se communiqua à la Pologne, et depuis ce tems on n'a pu parvenir à la réchauffer. Le duc m'écrivit des *mirabilia* sur la profondeur de cette réponse. Il me prescrivait le plus grand secret sur la permutation des discours, dont je ne me souciais guère. Le roi de Westphalie, à son retour à Varsovie, s'extasiait sur la prodigieuse habileté de ce discours, et trouvait que l'Empereur s'était surpassé en descendant ainsi par prudhomie à des raffinemens qui contrastaient si fort avec l'ardeur naturelle de son génie. Pour moi, je restai dans mon endurcissement, et je persistai à penser, avec toute la Pologne, que ce trait

de génie n'était qu'un trait d'insigne maladresse, et qu'il produirait un effet directement contraire à celui que l'on aspirait à produire. Cela n'a pas manqué. On éprouvait à Varsovie ce qui se fait sentir dans toutes les affaires, l'effet des antécédens, ainsi que celui de la conduite, bonne ou mauvaise, des agens qu'on y appelle.

Le public borne presque toujours sa vue aux appparences, et juge de la marche et de l'issue des affaires par quelques aperçus ou par quelques principes généraux, tandis que des ressorts cachés affaiblissent et souvent détruisent le jeu qui se fait à découvert. C'est ce qui nous arrivait à Varsovie, et c'est par là qu'il faut expliquer l'espèce de torpeur dans laquelle la nation est restée au milieu des élans patriotiques et des cris civiques qui retentissaient de toutes parts. Voilà pourquoi toute la Pologne n'est pas montée à cheval, comme Napoléon annonçait à son préfet de Metz qu'elle allait le faire.

On a déjà vu que la misère publique et particulière étaient à leur comble dans le duché ; que ce pays entretenait une armée très-supérieure à ses facultés ; que les im-

pôts étaient énormes, quoique très-inférieurs aux besoins; que l'armée manquait de tout depuis long-tems, quoiqu'on lui donnât tout et qu'elle absorbât tout; que les fonctionnaires restaient sans appointemens; que depuis six ans le système continental arrêtait tout commerce, desséchait toute richesse, et que, pour comble d'infortune, des nuées de soldats, ivres de désordres, affamés de besoins, venaient fondre sur ce qui avait échappé à l'intempérie des saisons. Tout cela n'était pas propre à réchauffer le zèle de la nation. Les grands, quelques parties de la noblesse et des professions dites libérales, s'agitaient, sacrifiaient au changement, comme il arrive toujours; mais la masse de la nation était étrangère au mouvement. Sans doute elle aurait vu avec plaisir le rétablissement de la Pologne, s'il avait pu s'opérer comme par un coup de baguette de fée; mais s'il fallait payer ce changement des restes de fortune échappés à six grandes années d'efforts et de privations, très-certainement elle n'en voulait pas à ce prix. Laissons dire des brouillons, qui profitent des troubles publics, qu'en tout pays tout

doit être sacrifié au mode d'existence politique : rien de plus faux que cette doctrine. C'est à l'existence que tout se rapporte d'abord ; le mode ne vient qu'après. Ainsi, quand, à son passage à Varsovie, l'Empereur entreprit de me démontrer que, parce que le duché lui avait donné trente mille hommes en 1806, il devait lui en donner cent mille en 1812, il commettait une grave erreur en comparant des époques qui n'ont rien de semblable, et prouvait, sans s'en apercevoir, que l'art de vérifier les dates lui était étranger. Il mettait en oubli et les efforts et les privations des Polonais depuis six ans, et concluait faussement que, parce qu'on avait fait, on devait encore faire : tandis que la saine logique exigeait que l'on concluât, au contraire que, parce qu'on avait fait, on ne pouvait plus faire.

Je trouvai les Polonais excédés, épuisés, supportant avec la plus chagrine impatience le joug du système continental, ce fléau qui, semblable à ces vents que vomissent quelquefois des zones brûlantes, a desséché tout ce qu'a pu atteindre l'haleine mortelle de son auteur.

Par une disposition contraire, en quelque manière, mais qui a très-certainement existé; les Polonais regardaient de grands efforts de leur part comme superflus: l'opinion de la puissance de l'Empereur était établie à tel point parmi eux, qu'ils croyaient fermement qu'il lui suffisait de dire à la Pologne, comme Dieu à la lumière, que la Pologne se fasse, pour que la Pologne fût faite. Les preuves de cette confiance illimitée remplissent les dépêches de mon prédécesseur à Varsovie. Il n'y avait jamais eu qu'un doute parmi les Polonais, c'était de savoir qui déclarerait la guerre de la France ou de la Russie; d'ailleurs, ils s'accordaient à la regarder comme aussi certaine qu'infaillible dans ses effets. Après avoir fourni un corps de troupes de plus de quatre-vingt mille hommes, à l'entretien de plus de quatre cent mille, ils pensaient, et avec raison, avoir bien acquitté leur contingent. Les Polonais voulaient bien arriver à la restauration de leur patrie, mais ils ne voulaient point passer par le chemin de la dévastation et d'une ruine absolue. Chaque chose a son prix; il ne s'agit que de le fixer. Mais aussi, comment

se figurer qu'une grande masse d'hommes va se dépouiller joyeusement de tout ce qu'elle possède, pour procurer un changement dans un gouvernement sous lequel, d'ailleurs, elle prospère : car rien n'est plus loin de la vérité que tout ce qu'on a répandu et accrédité sur l'état de la Pologne sous les gouvernemens russe et prussien. A entendre les politiques du gouvernement de Paris, on eût pris les Polonais pour des ilotes, tandis que leur condition s'était infiniment améliorée sous la main de ces deux gouvernemens, et qu'ils avaient retrouvé, en sécurité et en richesses, ce qu'ils avaient perdu en nationalité. Je puis attester que je n'ai entendu que des bénédictions données au gouvernement prussien, et qu'il n'est venu à ma connaissance aucune plainte contre celui de la Russie de la part des Lithuaniens et des Volhiniens, hors ceux de n'être plus Polonais ; car pour tout le reste ils s'en louaient beaucoup.

Quand donc les Polonais vinrent à retrouver, dans leurs libérateurs prétendus, les dévastateurs de la malheureuse Espagne, ils reculèrent d'effroi à la vue d'un bienfait

qu'on leur vendait si cher, et demandèrent au ciel de le détourner sur leurs ennemis.

Abandonnons à l'histoire le soin de retracer ce triste tableau : assez d'autres s'en chargeront ; trop de monumens l'attesteront. Pour nous, comme Français, détournons-en nos regards, en regrettant également de ne pouvoir en détourner ceux du monde entier. La seule chose que j'ose me permettre de dire, c'est que, pendant sept mois que j'ai siégé au conseil de Varsovie, il s'est écoulé bien peu de jours dans lesquels les récits les plus affligeans ne soient venus jeter la consternation parmi nous. Je me souviens que le ministre des finances m'annonça un jour deux de ses proches parens, échappés de la dévastation de leurs biens situés en Lithuanie, à quelque chose de pire que le massacre de leurs familles ; qui, dépouillés et laissés nus sur un tronc d'arbre, devant leur habitation en cendres, étaient devenus le but des coups de soldats enivrés de désordres et de boissons fortes ; et qu'en définitif l'ébranlement que tant de secousses avaient donné à leur raison, mit dans un état qui leur interdisait de se mon-

trer. Un autre jour, c'étaient des enfans brûlés..... Que dirai-je? il vaut mieux s'arrêter; il vaudrait mieux n'avoir pas commencé. Toutes ces horreurs provenaient du système aussi absurde qu'inhumain de faire la guerre sans magasins. On a créé ce genre, qui est devenu le fléau des armées comme celui des peuples, qui a tué l'art de la guerre, et qui a relégué presque tous ceux qui suivent cette profession jadis si noble dans le nombre des animaux féroces. Celui qui a ainsi dépravé le cœur si généreux des guerriers, qui par-là a centuplé les calamités inséparables de la guerre, a mérité les malédictions du genre humain. Or, voilà les souffrances auxquelles ont été réduits pendant sept mois les malheureux Polonais. Le cœur me saigne, en me rappelant toutes ces horreurs : comment ne me saignerait-il pas, en songeant que la comtesse Alexandre Potocka, belle-fille du comte Stanislas Potocki, femme d'infiniment d'esprit, mère de plusieurs enfans charmans, me disait un jour : « De six cent » mille livres de rentes que j'avais en Li- » thuanie, il ne me reste que le ciel et la » terre : tout le reste a péri; d'ici à vingt

» ans, je n'ai rien à attendre de ma fortune » passée. » Qu'on me permette de m'arrêter, et de demander qui a pu inspirer aux militaires français cet esprit de rapacité inconnu à leurs devanciers ; cette soif du butin, ce mépris de toutes les lois de la société, qui fait que, du jour qu'un homme revêt l'habit militaire, il a trop souvent le malheur d'abjurer tous les sentimens d'humanité, de justice, dont il se montrait pénétré un instant auparavant, ce qui rend le choix fort embarrassant entre celui qui se dit le défenseur et celui qui se déclare ennemi ? Le besoin, l'exemple, et l'impunité de ces horribles mœurs, créées par la révolution et perfectionnées par la méthode de guerre de Napoléon.

Du jour que des milliers d'hommes sont aux prises avec le besoin, qu'on les pousse sur un pays qu'on leur montre comme leur magasin, qu'ils ont les moyens de la force, ils appellent de tout à la force, ils deviennent des brigands féroces, parce qu'ils ont été des soldats négligés dans leur administration : or, qu'on mesure la masse de maux et de corruption qui doit suivre de l'appli-

cation de cette pratique à un peuple de soldats. C'est bien évidemment à ceux qui ont créé le besoin de ce désordre qu'il faut demander compte des excès qu'il entraîne à sa suite. Cette méthode est aussi insensée qu'elle est barbare. Parce qu'elle a réussi en Lombardie, dans la grasse Autriche, on la porte en Russie, en Pologne, à Dresde; on l'applique à 400,000 hommes comme à 50,000 hommes; on la maintient sur son propre terrain; on ruine ceux qu'il faudrait protéger: qu'arrive-t-il? deux superbes armées périssent; la troisième expire de besoin au milieu des provinces les plus fertiles de France. Avec ces armées croulent la gloire, la puissance; l'existence même tient à un fil; et, tandis qu'on aspirait aux hommages de l'univers, on reçoit, sur des monceaux de cadavres et de ruines, la plus effrayante punition de la plus détestable dépravation d'esprit et de cœur qui fut jamais.....

Ce défaut d'administration a coûté, à l'armée française de Russie et de Dresde, trois fois plus de monde que les combats. Dès le début de la campagne, l'armée entière fut

attaquée de la dysenterie : elle manquait de pain ; le soldat, croyant y suppléer par l'abondance des viandes, périssait par milliers. Il n'y avait aucun approvisionnement de riz ; ce n'est qu'à la fin de la campagne qu'il en est arrivé par Trieste. Le corps d'armée bavarois, fort de vingt-cinq mille grands et beaux hommes à l'ouverture de la campagne, était réduit, à la fin d'octobre, à deux mille hommes présens sous les armes; le reste avait péri, ou encombrait les plus misérables hôpitaux qui furent jamais....

A Dieu ne plaise que je cherche à blesser personne! à ravir à qui que ce soit le trésor de sa réputation, le plus précieux de tous les trésors! Je n'écris pas un libelle diffamatoire : je suis un historien, et l'historien d'une des plus affreuses catastrophes que le soleil ait éclairée. L'histoire, la postérité sont déjà sur leur tribunal, et attendent les victimes que la justice doit leur dénoncer. Elles ont joui du lucre de leurs faits et gestes : elles espéraient échapper dans la foule des coupables, et jouir de l'impunité à l'ombre d'une commode obscurité. La justice, qui jamais ne s'arrête, ne leur per-

mettra pas toujours de jouir de cette sauvegarde; elle veut que le châtiment soit partagé entre eux et ceux qui ont été assez aveugles ou assez dépravés pour employer de pareils instrumens, pour prostituer l'honneur de la nation qu'ils faisaient représenter, et les intérêts de celles qui s'étaient liées à eux; à des hommes indignes, sous tous les rapports, de fonctions qui deviennent augustes, par cela même qu'elles intéressent des nations entières.

Or, de quels agens s'était-on servi en Pologne? Quels hommes avait-on montrés à ce pays?

Le maréchal Davoust avait rempli d'effroi la Pologne.... J'en ai entendu raconter des scènes détestables, qui avaient établi de grands préjugés contre lui et les Français. Il est à regretter qu'un homme ennobli par de hautes dignités militaires, fruit des plus beaux faits d'armes; recommandable par un désintéressement qui ne laisse pas la moindre tache sur sa fortune, ait revêtu habituellement les formes les plus effrayantes, et soit descendu à employer trop souvent un langage indigne du rang où il s'est

élevé. Il est malheureusement trop certain que tout ce que le maréchal Davoust a attenté contre le roi, et sur-tout contre la reine de Prusse, entre pour plus de moitié dans la haine des Prussiens contre la France, et dans le mal qu'ils lui ont fait. Voilà comme un seul homme peut coûter cher à tout un peuple.

J'avais, pour prédécesseur à Varsovie, M. Bignon. Le duc me l'annonça à Dresde comme une merveille. Quel fut mon étonnement, quand, au lieu de la gravité, de la décence, du soin de l'honneur national, de celui de l'entretien de la bienveillance mutuelle entre les deux nations, qui me paraissaient devoir composer l'ensemble de la manière d'être et des occupations d'un ministre de France, je trouvai un petit monsieur, uniquement occupé de petits vers, de petites femmes, de petits caquets, et qui, dans les petits *rebus* dont se composaient ses petites dépêches, disait familièrement au duc, en parlant de la certitude d'un éclat entre la France et la Russie : « La Russie » amorcera si souvent, couchera en joue la » France si souvent, que la France sera

» forcée de faire feu... » Brunet n'aurait pas mieux dit; qui, en parlant de la liberté que le roi de Saxe avait la bonté de permettre dans la société qu'il admettait auprès de lui, disait qu'il y régnait un *sans-gêne* bruyant. Toute sa correspondance est sur ce ton, et présente un mélange fatiguant d'affaires traitées avec la prétention au bel-esprit du plus bas étage. C'est un recueil des plus basses adulations pour l'Empereur, des imputations les plus odieuses contre les Russes, des exposés les plus faux de leurs forces; la confiance, les jactances, les excitations qui en forment la plus grande partie, ne permettent pas de douter que M. Bignon ne doive être considéré comme un des fomentateurs de la guerre de Russie. Cette correspondance paraît évidemment dressée en vue de ce résultat.

M. Bignon avait, par des manœuvres longtems soutenues, forcé le divorce de la femme du chef de l'état-major du prince Poniatouski : cela faisait un scandale horrible; les circonstances en étaient affreuses. Quand j'arrivai, M. Bignon fut nommé commissaire près l'administration centrale de Li-

thuanie. Il y appelle cette femme ; elle fait les honneurs de sa maison, de celle du duc. A son départ, je crois de mon devoir de donner au duc tous les détails de cette affaire, en observant rigoureusement de m'abstenir de toute espèce de réflexion. Le duc m'en a su mauvais gré, a continué d'honorer le ravisseur et sa proie, de faire jouir cet indigne représentant de la nation d'un traitement énorme de 80,000 francs, jusqu'à la catastrophe de Dresde, où M. Bignon a été fait prisonnier. La femme, abandonnée à son malheureux sort, est restée en Pologne.

Le général Dutaillis était commandant militaire à Varsovie. Cet officier, attaché à l'état-major du prince de Neuchâtel, fort employé par lui, se distinguait par des fureurs ou des absurdités proférées dans un langage dégoûtant. Ayant à pourvoir, dans un pays ami, aux besoins des troupes, il ne parlait que des plus brutales violences ; il était le fléau du conseil, toujours en guerre avec le ministre de la guerre polonais. Un jour, il écrivait qu'il ferait enlever les matelas dans les lits même des habitans de Varsovie ; le lendemain, qu'il ferait enlever le

bétail qui paissait sous les murs de la ville : une autre fois, il faisait brûler de son autorité privée une quantité de fourrages *non vendus*, correspondant à cinq mille rations ; et cela, dans la maison du propriétaire, sous prétexte de prévenir qu'on ne fît une mauvaise fourniture aux troupes. Il était tellement entiché de son pouvoir, qu'il menaça le baron de Baum, commissaire d'Autriche à Varsovie, de faire placer une sentinelle à sa porte pour le retenir dans sa maison. Un jour, je le trouvai désolé de n'avoir pas fait arrêter un officier autrichien envoyé en courrier, qui, en traversant Varsovie, avait parlé de quelques avantages remportés par les Russes.

J'ai déjà parlé du général Vandamme ; que peut-on ajouter à ce nom ?

Un général, logé dans la maison de campagne de la comtesse Potocka, envoyait prendre la viande de boucherie dans la plus belle calèche de cette dame.

Quand on lui représentait ce que des meubles très-recherchés avaient à souffrir de l'habitude qu'il avait contractée de s'y rouler en bottes et en éperons, il répon-

dait avec cette grossièreté insolente qui naît de l'alliance de la mauvaise éducation et de la force réunies ensemble, la pire de toutes les alliances.

J'ai vu, entre les mains de cette même comtesse Potocka, des lettres vraiment impudentes d'un commissaire des guerres qui, arrêté chez elle depuis six semaines par la maladie dont il mourut, n'avait pas honte de lui écrire, de la chambre qu'il occupait chez elle : « Envoyez-moi des couvre-pieds » d'édredon, et autres recherches de ce » genre. »

L'ordonnateur des guerres à Varsovie était un des hommes le plus dur et le plus tracassier que j'aie rencontré. J'ai eu à lui imposer silence dans une contestation qu'il éleva chez moi avec le ministre de la guerre, à l'égard duquel il s'était étrangement oublié. Nous avons passé sept mois à ne voir et à n'entendre que ces turpitudes, qui, dans notre position, étaient de véritables contre-sens, puisqu'elles refroidissaient les sentimens que l'intérêt de la cause exigeait de réchauffer.

En arrivant en Pologne, je m'étais bien

promis de me tenir en garde contre les hommes à spéculations, à projets, à promesses magnifiques; gens qui sont toujours prêts à disposer de ce qu'ils n'ont pas, à promettre ce qu'ils n'ont aucun moyen de tenir, et qui bâtissent leur importance, et presque toujours leur cuisine, sur la crédulité qu'ils cherchent à inspirer par toutes sortes de moyens.

J'avais éliminé avec politesse quelques-uns de ces prometteurs. Le duc de Bassano avait été moins avisé. Je lui ai connu trois inclinations en Pologne; elles tombaient sur les trois plus mauvais sujets du pays : la discrétion seule m'interdit de les nommer.

Un jour, je vois arriver de Wilna un petit homme décoré, comme le sont beaucoup de Polonais. Il me présenta ses lettres de créance de la part du duc. Elles portaient que ce Monsieur avait fait preuve, auprès de S. M., de beaucoup de zèle et de lumières. La lettre est à la date du 20 juillet. Il m'était recommandé d'appuyer de tout mes moyens les opérations de cet homme; le conseil des ministres, le conseil de la confédération étaient mis en réquisition

pour l'aider ; c'était une mission en forme : il était commissaire de l'empereur en Volhinie ; tout devait lui obéir ; des courriers étaient attachés à sa légation ; je devais le recommander à notre ambassadeur à Vienne. Tout cela, comme on voit, avait grand air. A cette apparition, grande rumeur à Varsovie. De quoi s'agissait-il ? de l'homme le plus ridicule de la Pologne, d'une espèce d'aventurier sans fortune aucune, de la mine la plus basse, manquant même de ce genre d'esprit qui appartient en général aux gens de cette espèce : c'était M. le comte Morski. Jamais je ne vis de scandale pareil à celui que cette promotion fit éclater dans Varsovie : dans un instant, je reçus mille représentations. A un grand dîner où je l'invitai, quelques jours après sa joyeuse entrée à Varsovie, j'entendis distinctement des voix qui, dans mon salon même, l'appelaient *Polichinelle*. J'eus communication de ses plans ; je ne conçois pas que les dix premières lignes ne lui eussent pas fait fermer la porte du duc. Ce pauvre diable ne pouvait soutenir aucune discussion. Des militaires très-distingués donnèrent leur dé-

mission pour n'avoir pas à servir avec lui. C'était l'homme le plus décrié de la Pologne. Il nous assommait au conseil des ministres; il ruinait le duché en frais de poste et de courriers. Un jour, je fis mettre ordre à cette dépense extravagante. Enfin, cette mission mourut de sa belle mort; et M. l'ambassadeur s'éclipsa prudemment, au milieu des huées qu'il partageait avec l'auteur de ce choix judicieux. Or, qui avait fait cela? M. Bignon et M. de Bassano: l'un l'avait donné à l'autre. M. Morski était à Varsovie le bouffon de M. Bignon; à Wilna, il se fit le flatteur du duc, auquel M. Bignon l'avait fort prôné, comme tous ces gens-là font entr'eux: il n'en fallut pas davantage; et le duc, pris à la glu des flatteries bien grossières d'un homme sans esprit, ne balança pas à le juger capable et à le charger de la direction des plus importantes affaires. Tant il est vrai qu'un homme d'esprit, mais qui a un faible, peut devenir un imbécille, un véritable niais, quand il se laisse attaquer par ce faible!

Je rendais régulièrement compte du produit net de la mission de M. Morski: le duc

m'en sut mauvais gré. Quand il passa à Varsovie, il ne voulut pas en avoir le démenti, et m'assura, d'un ton très-prononcé, que M. le comte Morski avait rendu de très-grands services. Enfin, l'apparition de l'armée russe, commandée par le général Tormassow, qui envahit le duché dès le milieu du mois de juillet, acheva ce qui restait de dispositions favorables à la France. Dès ce moment, les Polonais se virent en proie à ceux qu'ils regardaient comme abattus quinze jours auparavant; ils commencèrent à craindre le retour et les châtimens qui marcheraient à sa suite. Tout leur zèle finit là.

La vérité m'oblige de dire, 1° que la Lithuanie, sous les yeux de l'Empereur, sous les heureuses mains du duc de Bassano qui l'administrait immédiatement, n'a fourni que deux mille hommes à l'armée active de l'Empereur, et que le reste des levées, très-peu nombreuses pour un pays peuplé de quatre millions d'habitans, n'était pas complètement armé et équipé lors de la retraite de l'armée. 2° Que la Volhinie, que l'on n'avait cessé de me représenter comme susceptible de fournir cinquante

mille hommes et trente mille chevaux, comme offrant des ressources immenses, comme toute prête à se mettre en mouvement, comme n'attendant que le signal ; la Volhinie, sur laquelle tout Varsovie avait les yeux tournés, eh bien, cette vaste et opulente contrée n'a, à ma connaissance, fourni que deux hommes. Les choses y étaient au point que lorsque M. le prince de Schwartzenberg entra en Volhinie, il ne put jamais réussir à s'y procurer des espions sûrs, et qu'on ne trouvait pas d'habitans dans tous les lieux où l'armée pénétrait.

J'atteste, pour mon compte, que je n'ai jamais pu parvenir à lier une correspondance en Volhinie, et cependant je n'y épargnais pas l'argent. M. le comte Morski, qui avait répondu de cette province, n'en a pas extrait une ligne.

On peut juger, par cette masse de faits, de la disposition des esprits en Pologne ; c'est par leur considération que l'on peut se guider avec quelque certitude dans l'évaluation des influences qui les ont dirigés.

Je reprends mon récit : il va se trouver lié avec celui des événemens militaires ; on

ne peut les séparer. Ceci me conduit nécessairement à examiner le plan que Napoléon avait formé contre la Russie. Il pouvait y en avoir deux.

1°. Marcher à Moskou dans l'espérance que ce coup de main enleverait les ressources principales de l'ennemi ; brûler Toula, première manufacture d'armes de Russie ; rechercher et fomenter les mécontens et les mécontentemens que l'on croyait en grand nombre à Moskou, considérée sur-tout comme rivale de Pétersbourg ; forcer, par tous ces moyens, l'empereur de Russie à signer la paix, dont la base serait la cession de toutes les provinces polonaises, et la reprise du joug du système continental, que la Russie avait pris la liberté de secouer, en donnant Riga et Archangel comme places de sûreté.

2°. Enlever la totalité des provinces polonaises depuis la Baltique jusqu'à la Mer-Noire, s'arrêter sur la Dwina et le Borysthène, organiser la Pologne derrière ce rempart, et faire la guerre avec du sang polonais, c'était l'expression de l'Empereur, en laissant en Pologne une force française

considérable, et en donnant aux Polonais un grand subside.

Ces deux idées se sont pendant long-tems combattues et succédées dans la tête de Napoléon. Pendant l'hiver qui précéda l'expédition, le ministre de la police n'avait cessé de m'en entretenir. De mon côté, je n'avais pas cessé de lui en faire apercevoir les inconvéniens; ils me paraissaient palpables.

Toute entreprise d'une très-haute importance dont on ne peut pas maîtriser toutes les chances, est une mauvaise entreprise; toute entreprise dont le défaut de succès entraîne avec elle un changement complet dans la position de celui qui s'y livre, est certainement de la nature la plus téméraire, et par conséquent la plus dangereuse. On ne conçoit pas que l'on mette d'aussi grands intérêts sur des peut-être.

Marcher à Moskou, brûler Toula, rencontrer des mécontens, tout cela était fort beau d'après l'habitude qu'on avait contractée d'aller dicter la paix dans la capitale de ses ennemis, de faire tout avec fracas, de rechercher par-tout les ennemis de l'autorité; mais qui garantissait à l'Empereur que tout

cela finirait la guerre de Russie ? Cet empire ne ressemble pas à un autre, ni à ceux qu'il avait l'habitude de régenter. Chez eux quand le souverain, sorti de la capitale, est acculé aux limites de ses Etats, comment échapperait-il à la cruelle nécessité de signer la paix la plus cruelle ? Mais en Russie, où est cette nécessité ? Celui qui a dit que cet empire avait pour lui l'espace et le tems, connaissait bien ce pays : il avait mesuré, et il lui a assigné une force qui est une propriété exclusive pour lui. Napoléon traitait tout cela de chimères, d'idéologie ; et tandis que d'un bout de l'Europe à l'autre tout le monde, jusqu'au simple peuple, traçait cette marche aux Russes, Napoléon prétendait qu'ils ne soutiendraient pas l'idée de la prise de leur capitale, et que la soumission la plus complète viendrait prévenir ce malheur. Lisez tout ce que le *Moniteur* a dit de Moskou-la-Sainte, Moskou-la-Grande ; du respect des Russes pour cette cité : tous les flatteurs ne disaient pas autre chose (1).

---

(1) Le gouverneur français d'une ville fort importante ayant, dans le courant de l'hiver qui pré-

Le second plan ne valait pas mieux que le premier. Napoléon comptait sur cent cinquante mille Polonais ; il se proposait d'y ajouter cinquante mille Français, avec un gros subside. Mais ce n'étaient pas deux cent mille hommes qui pouvaient forcer la Russie à se dessaisir de propriétés aussi précieuses que celles des provinces polonaises. Cet Empire pouvait, pendant longtems, opposer des forces très-supérieures au nombre supposé de deux cent mille ennemis. D'ailleurs la Dwina et le Borysthène ne sont pas des barrières, pendant les six mois de gelée ordinaire à ces contrées. Alors, qui aurait empêché les nuées de co-

---

céda l'expédition, fait parvenir à Napoléon des renseignemens détaillés sur les dispositions qui se manifestaient parmi les peuples d'Allemagne, n'en reçut que cette réponse : « Je vous ai demandé des rapports » véritables, et non pas des pamphlets allemands. » C'est ainsi qu'à Dresde, en 1813, pendant l'armistice, le roi de Westphalie lui ayant fait part des informations de ses ministres dans les diverses cours d'Allemagne, l'Empereur lui renvoya sa lettre avec ce mot écrit à la marge : « Impertinences. »

saques que la Russie a toujours à sa disposition de percer en cent endroits un cordon de plus de quatre cents lieues? Dans cette supposition, qui est celle de la continuation de la guerre, l'Empereur aurait eu, pendant un long cours d'années, à venir chaque printems se fixer en Pologne, et diriger en personne les opérations; car la plus cruelle expérience avait assez appris ce qu'il avait à attendre de ses lieutenans. Il fallait, chaque année, envoyer en Pologne des corps de troupes fraîches; chaque année une partie du numéraire de la France prenait le même chemin, car c'est toujours par là qu'il faut finir. Il serait curieux de savoir à quelle somme s'élève le numéraire porté en Pologne et en Saxe dans les deux dernières campagnes.

Le second plan, pour être moins hasardeux que le premier, n'était pas plus efficace: le premier tranchait trop, le second pas assez. Napoléon n'avait pas calculé qu'avec la Russie vaincre n'était rien, mais signer la paix était tout; qu'il n'y avait aucun moyen de l'y forcer, et que, tant que cette signature manquerait, quelles que fus-

sent les victoires, il n'y aurait rien de fait.

L'Empereur s'était décidé pour le premier plan. Il est hors de son caractère, de ce caractère qu'il applique indistinctement à tout, avec lequel il fait tout, de s'attacher à un plan sans éclat, sans fracas, dans lequel le tems, ce mobile de tout, qui lui est si inconnu, entre pour quelque chose. Une fois lancé en Lithuanie, voyant l'armée russe s'éloigner devant lui, il ne songea qu'à la suivre, interprétant le système qui préparait sa perte comme un signe de la terreur de son ennemi. On était tellement gâté par le succès, qu'on ne se permettait pas de l'interpréter autrement. L'Empereur était entré, par la Lithuanie, au nord de la Pologne; le roi de Westphalie, par le duché de Varsovie, au midi de ce pays.

On peut considérer toutes ces forces comme une armée dont la gauche était formée par les deux corps sous les ducs de Tarente et de Reggio, devant Riga et Polotsk (1); le centre par l'armée de l'Empe-

(1) Ces deux corps ont opéré pendant toute la campagne sous Polotsk et devant Riga. Ils bordaient

reur, la droite par le roi de Westphalie, l'arrière-garde par les Autrichiens et les Saxons.

L'ordonnance de l'armée russe répondait à-peu-près à celle des Français. A l'ou-

---

la Dwina, et s'opposaient aux sorties qui pouvaient être faites par ces deux points.

Le maréchal Macdonald contint avec la plus grande vigueur l'armée russe, qui tenta plusieurs fois de déboucher par Riga. Il ne fut entamé dans aucun combat, et se maintint glorieusement dans sa position, jusqu'au moment où il fut contraint de se mettre en retraite pour suivre le mouvement de retraite de la Grande-Armée. Les ménagemens que les Prussiens gardèrent avec le corps d'armée française sous ses ordres, en se séparant d'elle, furent un hommage rendu à son caractère personnel. Le maréchal duc de Reggio et M. le maréchal Saint-Cyr soutinrent jusqu'au 18 octobre la position de Polotsk contre les forces très-supérieures du comte de Wittgenstein; ces deux généraux y virent ajouter à la fois à leurs lauriers et aux glorieuses cicatrices dont ils sont couverts. Ce furent les corps du duc de Reggio et du duc de Bellune qui, en repoussant les premiers corps de l'armée russe de Moldavie, préparèrent le passage de la Bérézina qui, sans le secours de ce

verture de la campagne, la gauche de cette armée, commandée par le prince Bagration, s'était formée sur le Bug, en face du duché, dans la direction immédiate de Varsovie.

L'armée du roi de Westphalie lui faisait face.

Le mouvement rétrograde de la grande armée russe avait fait attirer à elle l'armée du prince Bragration. L'Empereur avait fait manœuvrer, pour empêcher cette réunion, le maréchal Davoust, qui se porta de Wilna sur Minsk et Bobruisk. Le roi de Westphalie suivait en queue. Quand les premiers corps polonais aperçurent les Russes, ils ne purent y tenir : ils se jetèrent dessus avec inconsidération, et furent sé-

---

succès, n'aurait pu avoir lieu. L'armée française était perdue sans ressource, si ces deux généraux n'avaient pas rejeté sur Borizow les divisions ennemies qui marchaient à sa rencontre. Ce fut d'ailleurs une très-grande et heureuse faute de la part de l'amiral Thisakok d'avoir ainsi engagé une partie de son armée, au lieu de se borner à border la Bérézina, qui, ainsi défendue, ne pouvait plus être franchie.

vèrement battus aux combats de Romanow et de Mirh. Le prince Bagration échappa habilement à Davoust, et fit sa jonction après le combat de Mohilow. Davoust, furieux d'avoir vu sa proie lui échapper, rejeta le blâme sur le roi de Westphalie. L'Empereur, déjà échauffé par les plaintes qu'avaient excitées les déprédations de son armée, voulut la réunir au corps du maréchal Davoust, en le subordonnant à ce maréchal. Ce prince y vit un outrage pour sa dignité : il voulut rappeler toutes les troupes qu'il avait à l'armée ; la brouillerie éclata entre les deux frères : le roi reprit le chemin de ses états avec sa garde ; il passa à Varsovie, où il me fit encore perdre du tems avec ses éternelles causeries. Il était attaqué de la dysenterie qui désolait l'armée. On n'en a plus entendu parler que par sa fuite de Cassel, et par la fin d'un règne qui n'a pas fait plus de bien à la Westphalie qu'à la France.

Par le mouvement du maréchal Davoust, l'Empereur avait attiré à lui toute l'armée polonaise. Cela était contre le vœu formel des Polonais. Ils désiraient, et cela parais-

sait fondé en raison, que toutes les troupes nationales, réunies sous le drapeau national, marchassent en Volhinie, parallèlement avec l'armée qui s'avançait en Lithuanie. Leur attente était frustrée par l'appel de leurs troupes à la Grande-Armée, et par leur dispersion dans tous les corps de cette armée, sur tous les points de la ligne.

Cette dispersion en rendait l'administration impraticable. On ne savait jamais où les trouver.

Le corps saxon, qui formait l'extrême arrière-garde, avait passé sous le commandement du général Reynier, que la réprobation du général Vandamme lui avait fait substituer dans ce commandement.

Ce corps se trouvait dans les environs de Slonim.

L'armée autrichienne marchait sur Mohilow.

On voit par cette disposition que Napoléon, fidèle à ses deux grands principes, qui sont d'attirer tout à lui, et de ne regarder jamais derrière ni à côté de lui, avait attiré toutes les troupes dans son centre d'action, sans calculer le danger de laisser son flanc

droit et ses derrières entièrement à découvert. Par là, il arrivait que, pendant qu'il marchait à Smolensk et sur Moskou, on pouvait marcher sur Varsovie, sur Posen, et s'interposer entre la France et lui. Qu'on prenne la carte et qu'on juge. Or, voilà précisément ce qui se préparait, et ce qui arriva comme je vais le raconter.

Pendant que l'Empereur courait devant lui, un gros orage se formait en Volhinie, sur les frontières du duché.

Le général russe Tormassow rassemblait une armée dans cette province; elle pouvait faire trois choses:

1°. Marcher par l'intérieur de la Volhinie, pour se rendre en Russie, à la grande armée;

2°. Se porter sur les derrières de l'Empereur, en remontant le Bug, et se plaçant sur le Niemen;

3°. Se jeter dans le duché de Varsovie.

Elle s'attacha au second plan, en se bornant à effleurer le duché.

Ici commença pour moi un nouvel ordre de choses que j'étais bien loin de soupçonner, et dont la tardive connaissance me fit pren-

dre la ferme résolution de n'être jamais de rien avec les gens auxquels, pour mon malheur, je me trouvais associé. Je découvris donc qu'il n'y avait aucun moyen possible de servir ceux qui m'employaient; que le plus sûr moyen de leur déplaire était de les éclairer, et que l'unique moyen d'être entendu d'eux était de leur dire, non pas ce qui existait, mais ce que, d'après leurs illusions et leurs convenances, ils voulaient trouver existant. Ce caractère, particulier à ces enfans gâtés de la fortune, ne s'est pas démenti un seul jour dans tout le tems que j'ai eu à traiter avec eux. C'est Napoléon qui, au faîte du pouvoir, au centre de toutes les jouissances de la vanité, a créé ce genre répulsif de toute vérité, qui lui est devenu si fatal. Tous les mauvais singes qui l'entourent n'ont pas manqué de l'imiter; et, un beau jour, il s'est trouvé que toute l'administration était gâtée, parce que le maître l'était; déplorable effet du despotisme de l'un et de l'abjection des autres. Or, comment voulez-vous qu'un homme qui n'écoute que sa conscience, qui ne voit que par ses yeux, qui n'agit que d'après

le sentiment de ses devoirs, puisse s'entendre avec des gens qui ont tout interverti? C'est ce qui m'est arrivé avec eux, à dater de cette époque jusqu'à ma sortie de Pologne.

Je voyais l'armée du général Tormassow se former; j'avertissais; je donnais des états que tout me persuadait devoir être exacts. Le duc contestait tout, rabattait à sa fantaisie, et, d'une armée que je portais à quarante mille hommes, il en faisait un corps de douze mille hommes. Le général Tormassow entra dans le duché du 16 au 18 juillet. On sent quelle rumeur cela dut y produire. En un instant toute la rive droite de la Vistule passa sur la gauche; les fuyards arrivaient de tous les côtés; la consternation gagna Varsovie; on y craignait les vengeances des Russes, que l'on disait regarder cette ville comme le foyer de tous leurs maux; on songea à fuir devant ceux que, peu de jours auparavant, on ne parlait que de soumettre; effet ordinaire de toute présomption. Ce changement de scène acheva l'opinion: elle ne s'est plus remontée.

Le peuple, étranger, comme il l'est partout, aux mouvemens politiques, dont il

paie les frais plus qu'il n'en recueille les fruits, le peuple parlait hautement d'arrêter l'ambassadeur, le conseil de la confédération, et tous les grands, qu'il disait être les auteurs de tous ces désordres, et des provocations contre les Russes. Cela fût arrivé infailliblement, si les Russes se fussent présentés.

Il n'y avait pas alors dans le duché douze cents hommes de troupes disponibles, ni quatre cents dans Varsovie; cependant le duc m'écrivait, sous la date du 23 juillet: « S. M. a prévenu les mouvemens offensifs » des Russes. » Il faut voir comment...

Le général Reynier était, comme nous l'avons dit, resté à l'extrême arrière-garde des forces françaises. Son corps s'élevait à seize ou dix-huit mille hommes, Saxons et Polonais: cette force paraissait suffisante dans la fausse idée qu'on s'était plu à se faire de l'armée du général Tormassow. J'avais eu beau la faire connaître en détail: on s'était obstiné à rejeter mes avis, à y substituer des calculs absolument fantastiques. La chose allait au point, que le 25 juillet le duc m'écrivait: « Les Russes, dans la po-

» sition où ils sont, ne peuvent avoir qu'un
» petit nombre de mauvaises troupes à jeter
» en enfans perdus : *tout serait bon contre*
» *la canaille que Tormassow a réunie.* »
Cependant cette même canaille prenait la liberté d'enlever l'avant-garde du général Reynier; elle fut prise en totalité dans la petite ville de Kobryn, le jour même où M. le duc m'en écrivait si poliment.

Dès ce jour je vis distinctement que, parlant à des sourds et à des aveugles volontaires, nous étions perdus sans ressources; l'armée du général Tormassow marcha ensuite en Lithuanie, par la route de Brescz. Celle du général Reynier fut jointe par le duc prince de Schwartzenberg; et les deux armées réunies ont continué jusqu'à la fin de la campagne d'opérer ensemble; elles ont ainsi couvert le duché.

L'incrédulité du duc ne fut pas mon seul mal dans cette circonstance; il faut y joindre une insolence d'un genre tout particulier qu'il se permit, et à laquelle je fus sensible.

La consternation avait été extrême à Varsovie à l'approche des Russes; on était surpris, sans aucun moyen de défense. Le

conseil en savait plus et plutôt que le public ; cependant sa contenance était excellente : elle rassura au point, qu'il n'y eut pas un paquet déplacé dans toute la ville : personnellement je n'avais pas emballé un papier, pas reçu une personne de moins à ma table. Cependant le conseil, prévoyant les dangers à venir, avait pris des mesures pour assurer sa retraite, sauver les effets du gouvernement, établir une administration provisoire pendant son absence, et désarmer l'ennemi par des soumissions : tout cela était arrêté dans son intérieur, sans aucune participation avec le dehors. Ces mesures ressemblent à tout ce qui se fait par-tout en pareil cas. J'en rendis compte : on crut pouvoir se permettre de me répondre, sous la date du 26 juillet : « Je ne vous parle plus du projet de retraite de l'ambassade, du ministère et des autorités, qui paraît avoir été suggéré par un sentiment reconnu de tout tems pour un mauvais conseiller. » On assaisonna cette judicieuse remontrance par des réflexions sur le bon effet qu'aurait produit l'exemple du courage donné par un archevêque. Certes, cette

plaisanterie à l'égard d'un homme auquel son état interdit d'y appliquer la réponse qui se présente la première à l'esprit, est sûrement de mauvais goût, et devient très-ridicule dans un homme qui, lors des retraites de Wilna et de Leipsick, n'a pas montré moins qu'un autre le prix qu'il savait mettre à l'à-propos de la diligence.

Mais ce n'était pas tout que d'être en butte aux plaisanteries de M. le duc sur les démarches personnelles les plus convenables, il fallait encore subir ses ironies pour prix des services les plus réels.

A la nouvelle de l'invasion du duché, l'Empereur prescrivit plusieurs mesures plus ou moins bien appropriées aux circonstances. Il demandait entr'autres choses de jeter en Volhinie, sur les derrières de l'ennemi, quelques milliers d'hommes et du canon ; cela n'était pas bien sorcier, et se trouvait déjà effectué par la création presque magique de la division Kosinski ; je le dis au duc dans une dépêche où tout, dans les actions, respirait le zèle, et dans les paroles le respect pour le service du souverain, ainsi qu'on doit toujours le faire. Il me répondit, le 30 juillet :

« Vous me dites que les dispositions que je » vous ai invité à faire prendre étaient » adoptées d'avance. S. M. sera fort aise » d'avoir été devinée. » Voilà où l'avait conduit l'esprit de servilité ; il n'est pas même permis de prévenir la pensée du prince pour son service. Tout doit venir et émaner de lui : il vaudrait mieux que tout pérît plutôt que de ne pas lui laisser l'honneur d'avoir tout créé. C'est ainsi que, pendant que les Russes se promenaient à leur aise dans le duché, le duc m'écrivait, le 23 juillet, que S. M. avait prévenu les mouvemens offensifs des Russes : la vérité est que nous n'avions personne, et que l'ennemi était à nos portes. . . . .

Je m'aperçus, dès ce moment, que ma correspondance déplaisait, et qu'elle n'était pas dans le sens où on l'aimait. Mes secrétaires d'ambassade, plus rompus que moi au manége de nos relations extérieures, plus flexibles, et d'ailleurs grands admirateurs des jongleries politiques à l'usage de notre cabinet, me disaient souvent que je ne réussirais pas ; qu'on n'aimait pas la vérité ; que de bons petits bulletins, bien nourris d'a-

necdotes, même scandaleuses; que de précieuses insurrections, bien finement ourdies, donneraient de mes talens une bien autre idée que ces tristes vérités, dont on était trop puissant pour vouloir. Ils eurent beau me montrer la route de l'avancement, et même celle des dotations se fermer devant moi; me proposer pour modèle la correspondance de M. Bignon, qui, dans son importante mission de l'armée, avait, sans l'aide d'une ombre d'intérêt politique, trouvé le secret d'alimenter une correspondance d'une si haute importance, que, charmant à la fois l'Empereur et le duc, elle avait placé son auteur au rang du premier correspondant du ministère, et presque du premier diplomate de France : ne me trouvant pas les mêmes ressources dans l'esprit, je restai dans mon endurcissement, et, fidèle à cette pauvre vérité, pour laquelle il faut faire d'autant plus, qu'elle est destinée à rendre moins.

Je vais donner une idée de la manière dont les affaires étaient traitées. La perte des chevaux qu'avait éprouvée l'armée, surtout la disette des avoines, firent recourir

au duché. Un jour, arrive avec précipitation un courrier de Wilna, porteur de l'injonction de faire former de grands magasins de pain et de viande à Modlin, de grains au lieu dit Meretz, et d'acheter trois mille chevaux. On promettait de l'argent en tout et pour tout. A l'ardeur avec laquelle cette demande était formée, à la rapidité avec laquelle des lettres de plus en plus pressantes se succédaient, on aurait dit que le destin du monde entier était attaché à cette fourniture. Aussitôt tout est mis sur pied dans le duché. Pas un écu n'arrive : on fait des contrats avec une peine infinie ; les lettres adressées à l'intendant-général, le 24 juillet, sont répondues le 10 septembre : pendant ce tems on avait marché ; d'autres arrangemens avaient eu lieu, et un beau matin on nous signifia qu'on n'avait plus besoin ni de nos avoines ni de nos chevaux.

C'est ici le lieu de parler de l'armée autrichienne. J'ai vu régner sur elle, en Pologne, des préjugés que la justice m'oblige de travailler à dissiper dans cet écrit, comme j'ai cherché à le faire dans le cours même de mon ambassade. Les Polonais n'ont pas

toujours été justes à son égard ; ils la considéraient comme trop heureuse de travailler à leurs affaires propres, en faisant abstraction des dangers que la coopération actuelle préparait dans l'avenir à l'Autriche pour la Gallicie. C'était sûrement un spectacle très-remarquable que celui de voir l'Autriche travailler à agrandir la Pologne, qui, déjà formée en partie de ses dépouilles, était encore destinée à lui coûter si cher. Il fallait entendre le ton sur lequel en parlaient quelques Français, et en quels termes ils s'exprimaient sur ce qu'ils devaient respecter le plus. Par le traité d'alliance, l'Autriche devait fournir trente mille hommes sous un commandant nommé par elle. Son choix était tombé sur M. le prince de Schwartzenberg : sûrement aucun chef ne pouvait présenter à la fois plus de garanties. Cette armée se réunit sur la frontière de Pologne. Elle était formée des meilleures troupes de la monarchie, complètement équipée et pourvue de tout. Elle se porta en Lithuanie, à la demande de l'Empereur. Elle avait déjà atteint Ighumen, quand elle fut rappelée par l'invasion du général Tor-

massow : elle se réunit alors au corps saxon, dont elle ne s'est plus séparée. Ils repoussèrent les Russes en Volhinie ; ils gagnèrent d'une manière brillante la bataille de Podubrié, le 12 août, et maintinrent l'ennemi jusqu'à l'arrivée de l'armée russe de Moldavie. Cette armée a sauvé deux fois le duché ; elle a servi, indépendamment de toute opinion personnelle, avec une habileté, une persévérance que rien n'a pu vaincre ni ébranler, et son digne chef l'a dirigée et maintenue avec la loyauté qui fait le trait distinctif de son noble caractère. Dans sept mois de contact avec cette armée, je n'ai pu rien apercevoir qui s'écartât le moins du monde de la ligne de la fidélité la plus entière aux obligations contractées par le cabinet. Cette armée ne s'est épargnée en aucune manière, en aucune occasion : elle a combattu pour la Pologne comme elle aurait fait pour l'Autriche.

J'ai mis un soin assidu à faire pourvoir à ses besoins, et ses chefs m'ont paru apprécier mes intentions.

Une des espérances de l'Empereur, en attaquant la Russie, était la guerre qui du-

rait encore entr'elle et la Turquie. On espérait bien y joindre encore une guerre de Suède, à laquelle on montrait la Finlande à recouvrer. C'était appuyé sur ces deux auxiliaires qu'on se proposait de marcher contre ce puissant Empire. Tous les grands politiques du tems étaient d'accord sur cette conception, qu'ils ne pouvaient trop exalter. Eh bien! elle était aussi chimérique qu'une partie de celles enfantées par Napoléon. Il s'était, comme à l'ordinaire, fait une Turquie imaginaire, une Suède imaginaire; il avait prêté aux deux gouvernemens son point d'optique et ses passions. Parce qu'il ne peut souffrir le repos, il avait imaginé que les Turcs, les plus quiétistes de tous les hommes, qui n'attaquent jamais, qui ont bien de la peine à se résoudre à se défendre, continueraient éternellement la guerre contre la Russie, qui offrait de se dessaisir de ses conquêtes en leur faveur. On trouve les traces de cet espoir dans la garantie de l'intégrité de l'Empire ottoman, insérée sans sa demande dans le traité d'alliance avec l'Autriche. Parce que depuis cent ans la France n'a pas cessé d'agacer les Suédois contre les Russes, en

leur montrant toujours la Finlande comme l'objet principal de leur politique, Napoléon croyait fermement qu'il ne pouvait pas se former en Suède une opinion politique plus éclairée, qui ferait renoncer sincèrement la Suède à cette possession, comme à un sujet éternel de litige avec une puissance trop supérieure en forces pour ne pas chercher à éteindre tous les sujets de démêlés avec elle, et à éviter tous les points de contact qui avaient produit cette longue suite de brouilleries, qui depuis un siècle avaient toujours coûté si cher à la Suède. Mais raisonner ainsi avec Napoléon, eût été s'exposer à tous ses anathêmes.

Cependant cette politique avait prévalu; la Suède venait de se rapprocher de la Russie; la Turquie avait fait sa paix; on eut beau en fournir les preuves à l'Empereur, cela le dérangeait, ne se trouvait pas dans ses idées; il n'y eut pas moyen de le lui faire entendre. Un aide-de-camp envoyé par son général à Smolenski, auprès de ce prince, ayant insisté sur l'existence du traité, l'Empereur lui imposa silence, en lui disant: « Vous sentez que je dois savoir ces choses-

» là mieux que vous. » C'est ainsi qu'à Dresde il a résisté avec opiniâtreté à toutes les démonstrations du changement opéré dans la politique de la confédération du Rhin. Mais ce fut bien autre chose quand il fallut lui persuader que l'armée de Moldavie venait se réunir à celle de Volhinie, et que leur réunion formerait une masse de forces très-inquiétante pour les derrières de son armée. Je ne nombrerai jamais les combats qu'il fallut soutenir contre lui, contre le duc de Bassano, contre les généraux français et polonais, contre mes propres secrétaires d'ambassade, pour leur faire entendre qu'on allait avoir sur les bras une puissante armée. Il fallait les voir se retourner en cent façons pour atténuer, expliquer, commenter tous les avis, pour se donner le droit de continuer à s'endormir sur les oreillers que la vanité, la présomption, la crainte de sortir de leurs commodes illusions, l'habitude de ne croire qu'à eux-mêmes, de mépriser autrui, substituaient tous les jours sous ces têtes égarées par tant de motifs de délire. Je ne crois pas qu'il puisse exister un supplice pareil à celui que j'éprou-

vai pendant deux mois que dura cette lutte.

Ce fut le 15 août, au milieu d'un festin que le roi de Saxe donnait à l'occasion de la fête de l'Empereur, que me parvint l'avis que l'armée de Moldavie avait fait volte-face et marchait sur nous. Aussitôt je quittai la table, et je fis partir un courrier pour l'annoncer. Je ne perdis pas une occasion d'en faire connaître la force. L'évidence de mes calculs mettait tout le monde au désespoir. Croira-t-on que le combat durait encore le 8 octobre, et que ce jour-là le duc vaincu, n'ayant plus un mot à répliquer, m'écrivait, comme pour se débarrasser de mes clartés importunes : *Je ne puis faire mieux que de transmettre à S. M. votre dépêche du* 5; *elle ne s'attend point à de tels résultats.* . . . .

Que l'on conçoive après cela le moyen de traiter d'affaires avec de pareilles gens, et qu'avec eux tout ne soit pas toujours à la veille d'être perdu. Que l'on conçoive aussi, si l'on peut, ce qu'il a fallu de corruption pour amener à ce point des hommes qui d'ailleurs sont très-éclairés; car ici il est évident qu'ils ne sont pas de bonne foi, ni

d'accord avec eux-mêmes, et que la servilité seule obscurcit les lumières qu'on ne peut d'ailleurs s'empêcher de leur reconnaître. Cependant ces mots, *éclairé* et *lumières*, ne se rapportent pas également à tous. J'en excepte les militaires, mais seulement sous les rapports suivans. Sûrement ils possèdent toutes les parties de leur métier : marcher, attaquer, choisir son terrain, manœuvrer devant l'ennemi, je suppose que tout ce qu'ils font dans ce genre est toujours pour le mieux. Mais pour juger d'une direction générale et étendue des affaires, des probabilités des événemens même militaires, dans lesquels il entre quelque partie morale ou politique, là le fil leur échappe; ils n'y sont plus. J'ai été tourmenté pendant six mois par les mauvais raisonnemens de militaires que j'honorais sous tous les autres rapports; c'était mon fléau.

Pendant deux mois, ils avaient prouvé que les Russes ne pouvaient se dispenser de livrer de grandes batailles; aussi logiciens que le *Moniteur*, ils faisaient des forces russes un colosse; le lendemain un pygmée.

Quand parut l'armée de Moldavie, la place ne fut plus tenable. Je me souviens d'un général polonais, très-accrédité parmi ses compatriotes, qui, dînant chez moi au moment où cette armée, après avoir beaucoup inquiété le duché, dépassait la frontière de Lithuanie, me demanda, devant quarante personnes, où je croyais qu'elle se portait; et sur ma réponse que c'était sûrement en Lithuanie, il se mit à disserter avec chaleur, et même avec aigreur, pour démontrer qu'elle rentrait en Volhinie : autant aurait valu n'en pas sortir. Ils appelaient cela du zèle, et regardaient comme tièdes dans la cause ceux qui ne se laissaient pas aller à ces illusions. Au reste, elles étaient partagées par les coryphées du militaire français. Le duc m'a témoigné plusieurs fois, ainsi que le général Dutaillis, correspondant du prince de Neuchâtel, que l'opinion de ce prince était que l'armée de Moldavie faisait, par l'intérieur de la Russie, sa jonction avec la grande armée russe; cela résulte évidemment de ses dépêches des 21 septembre et 18 octobre. Dans la première, il dit : « *Il est bien* » *difficile que les Russes restent en Volhi-*

» *nie, après les grands événemens qui vien-*
» *nent de se passer dans le cœur de la Rus-*
» *sie. Le gouvernement russe, qui a besoin*
» *de toutes ses forces pour se défendre dans*
» *l'intérieur, ne peut pas laisser aussi long-*
» *tems un corps si loin de son armée prin-*
» *cipale.* »

Celle du 18 octobre porte : « *Les rensei-*
» *gnemens sur l'armée russe faisaient croire*
» *qu'elle était réduite au-dessous de cin-*
» *quante mille hommes, et qu'elle se trou-*
» *vait dans un très-mauvais état : elle atten-*
» *dait avec impatience l'arrivée de l'armée*
» *de Moldavie.* »

Pendant que le prince et le duc se trompaient ainsi à qui mieux mieux, cette armée marchait à grandes journées sur les derrières de l'Empereur, pour l'enfermer en Russie.

On peut juger, par ces détails, de ma position à Varsovie. Elle était encore aggravée par plusieurs causes :

1°. Les conflits de juridiction entre le conseil des ministres et celui de la confédération.

A peine fut-il créé, qu'il voulut voler de ses propres ailes, et toucher au pouvoir :

c'est le fruit de cet arbre maudit auquel tout homme, dès qu'il peut y atteindre, veut porter la main. Le conseil était fortement pénétré de son importance. Un rôle secondaire ne lui suffisait pas : entendre et recevoir tous les jours des pétitions, des sermens civiques, lui paraissait bien peu de chose, en comparaison des attributions dont jouissaient les anciennes confédérations polonaises, devant lesquelles disparaissaient tous les autres pouvoirs. On m'obsédait de plaintes sur l'oisiveté et l'infériorité d'un pareil rôle. Plusieurs fois le maréchal de la confédération était venu m'exposer ses griefs. Dans cent occasions, d'autres membres de ce conseil avaient cherché à m'entamer sur cet article. De son côté, le conseil des ministres soutenait une vigoureuse défensive. J'étais convaincu de la justice de ses droits : je m'appliquai à bien faire comprendre aux plaignans la différence des tems anciens et nouveaux; la suspension des anciennes formes polonaises, qui ne pouvaient plus trouver place dans l'état actuel de leur pays; la nécessité de ne considérer le conseil que comme le moyen d'arriver à l'ordre

qu'on avait en vue d'établir; le peu d'opportunité dans le choix du moment, pour élever des prétentions; la nécessité de maintenir l'action du gouvernement dans des momens aussi difficiles; enfin, l'impossibilité de persuader l'Empereur et le roi de Saxe, l'un, qu'en créant le conseil il eût voulu faire abdiquer le roi de Saxe; l'autre, qu'il n'avait rien de mieux à faire qu'à abdiquer pour lui faire place. Les demandes mitigées de partage ne m'en imposaient pas : je jugeais leur tendance et leurs effets. Je ne réussis pas vraisemblablement à persuader; mais je réussis à quelque chose de plus important, ce fut d'éviter tout éclat, et de prévenir tout choc entre les deux pavillons opposés, jusqu'à la dispersion de l'un et de l'autre.

2°. La détresse toujours croissante du duché. Six semaines de pluies menaçaient les récoltes, avaient gonflé toutes les rivières, et causé des ravages très-grands. Plusieurs usines utiles à la guerre, appartenant au duché, avaient péri; les impôts tarissaient, et les besoins augmentaient. Plus il venait de troupes, plus on ravageait : il fallait les entretenir en santé et en maladie, les équiper,

les pourvoir de tout. Varsovie était le magasin et l'hôpital général, la vraie place d'armes de la Pologne, comme dans ces derniers tems Paris l'a été de la France. Les distributions journalières se sont élevées de vingt-cinq mille à quarante-six mille rations quand la division du général Durutte s'est réunie à Varsovie. On n'a jamais distribué moins de cinq mille rations de fourrage, et l'on ne comptait pas cinq cents chevaux dans la ville; tant le gaspillage était grand et difficile à réprimer parmi des troupes de dix nations différentes, qui toutes demandaient, exigeaient, prenaient.

Pendant ce tems, les dévastations exécutées par les militaires allaient leur train. Nous étions à bout de patience et de moyens: l'argent manquait absolument. A force de misère, les contribuables bravaient les contraintes, comme il arrive toujours en pareil cas. Nous imaginâmes de faire payer en denrées une somme de 21 millions d'impôts arriérés sur les années 1810 et 1811. C'est ce qui alimenta les troupes en séjour, ou en passage dans le duché; les peuples furent soulagés et contens, et l'armée alimentée; je n'ai

pas entendu une plainte contre cette mesure : elle eût été parfaite avec un peu plus d'économie dans la manière de l'exploiter.

3°. L'Empereur, en m'annonçant ma mission à Varsovie, m'avait dit qu'il fallait tenir un état immense. On a vu que pour le tenir, ce grand état, dans un pays plus cher que Paris, on avait assigné la modique somme de 140,000 francs; mais c'est là la méthode de l'Empereur : il débute magnifiquement, et quand il s'agit de payer, alors il rabat de son vol. La révolution m'ayant enlevé ma fortune patrimoniale et ma première fortune ecclésiastique, l'Empereur, qui a tant donné, n'ayant jamais songé à s'informer si j'avais une famille et des besoins, et sûrement ne l'ayant jamais appris par moi, les nouvelles fortunes ecclésiastiques suffisant à peine aux premiers besoins, on sent que je ne pouvais me passer du traitement attaché à ma place. Il était d'autant plus nécessaire, qu'en France l'usage des relations extérieures est de charger les agens diplomatiques de toutes les avances que réclament diverses parties de ce service, telles que les courriers, les missions. J'étais arrivé au

point d'avoir 80,000 fr. de lettres de change tirées sur Paris. Trois fois j'avais demandé au duc de m'ouvrir un crédit à Varsovie, je n'en pus arracher une réponse. Je voulus en finir à son passage à Varsovie ; il me répondit comme un homme qui se réveillerait d'un profond sommeil. Quand on rechercha les pièces de comptabilité, elles se trouvèrent égarées, tant il régnait de désordre autour de lui. Huit jours furent employés à rechercher leurs traces chez tous ceux dont on s'était servi. Finalement, ce ne fut qu'au mois de février suivant que mon dîner du 1er septembre fut payé, et mes traites acquittées. L'Empereur dépassa Smolensk le 18 août ; je ne puis rendre avec quelle anxiété j'attendais sa résolution. Tant qu'il ne dépassait pas la Dwina, il me semblait attaché à un sol connu, sur lequel on pouvait poser le pied avec solidité ; au-delà s'offrait une mer sans rivages : c'était le sujet habituel de nos conversations avec M. d'André, la seule personne avec laquelle je n'eusse pas à dissimuler (1). Il s'en fallait de

(1) Je tiens d'un officier-général très-intelligent,

beaucoup que je partageasse les folles joies, la folle confiance dont j'étais entouré; je l'ai dit : cela a été répété, et ne m'a pas servi. Il fallait voir quels airs ces petites serinettes politiques, qui composaient mes secrétaires d'ambassade, jouaient sur les paroles de mes tristes pronostics; ils ont retenti à Wilna, et ne m'y ont pas fait d'amis. Enfin, la bataille de la Moskowa arriva. Le duc m'adressa la lettre que le prince de Neuchâtel lui écrivait la veille, en vue de l'ennemi; la joie et l'espérance y brillaient: *L'ennemi tient*, dit le prince, *nous allons en finir : la journée de demain sera une des grandes époques de l'histoire......* Bon homme, qui faisait dépendre le sort d'un empire long et

---

qui était alors aide-de-camp du roi de Naples, que les ordres furent donnés pour prendre des quartiers d'hiver à Smolensk; mais que l'Empereur s'étant porté sur le terrain où le combat de Volentino avait eu lieu, à l'aspect des positions enlevées avec tant de bravoure par la division Gudin, ne put y tenir, et s'écria : « Avec de pareilles troupes, on doit aller » au bout du monde : à Moskou! » A quoi tient le sort des hommes et des empires!

large comme la Russie du sort d'une seule bataille !!!

La proclamation de l'Empereur à son armée, en forme d'ordre du jour, est sur le même ton : il annonçait la conquête de la paix et des quartiers d'hiver. A la nouvelle de cette victoire, le feu prit à toutes les têtes à Varsovie : on crut le but atteint. L'entrée à Moskou compléta le charme : mais, que devint-on, quand, par la plus virile résolution qu'un peuple ait jamais prise sur lui-même, cette superbe proie fut arrachée au vainqueur ? Toutes les folles joies s'évanouirent avec la fumée de cet épouvantable incendie.

J'avoue que cet événement produisit sur moi la plus forte sensation que j'aie jamais éprouvée. Les scènes de la révolution ont eu beau se répéter et se prolonger, elles n'ont pas réussi à m'aguerrir contre les calamités dont nous sommes témoins. J'ai eu beau voir des hommes se consoler de tant de maux, au sein des plus abondantes jouissances, par de commodes adages de sensibilité ; pour moi, j'ai conservé une ame, et plus les maux sont grands, plus je souffre.... Se scandali-

sera qui voudra, mais sûrement je ne changerai pas. Je laissai éclater le sentiment qui me pénétrait : cette faiblesse m'attira la lettre suivante du duc, de cet homme dont on représente le cœur comme le sanctuaire de toutes les affections douces et aimantes:
« Je crois savoir que vous avez été frappé » de l'incendie de Moskou, et que vous avez » laissé paraître l'impression que vous fai- » sait cet événement, tandis que votre rôle » était de le peindre sous un point de vue » propre à exciter l'enthousiasme.... » — Dépêche du 4 octobre.

Je dois déclarer que je méritais d'autant mieux cette correction, qu'elle prouvait d'autant plus le discernement de M. le duc, que cette sotte sensibilité tranchait davantage sur l'héroïque endurcissement dont je trouvai tous les cœurs pourvus contre les atteintes que cette catastrophe aurait pu leur faire éprouver. Je ne sais à quel mobile je dois le rapporter ; mais je dois dire, à la honte de cette époque de crimes et d'égoïsme, que je n'ai pas surpris un sentiment sur cet événement dans tout ce qui m'entourait, pas plus que dans tout ce que

je voyais à Varsovie. Le côté politique de cet affreux événement fut seul envisagé, que dis-je? effleuré, et cela encore pendant quelques momens; car le train des plaisirs et de la vie ne s'arrêta pas un instant. J'étais indigné; je le dis; je frémis d'horreur en entendant un homme proclamer qu'il fallait faire subir le même sort à Pétersbourg et à Berlin, et qu'il briguerait l'honneur d'allumer l'incendie de sa propre main. Il a pu s'apercevoir depuis, à la manière dont je l'ai traité, de l'effet qu'avait produit sur moi cet horrible propos.

Mon esprit se perdait à rechercher comment des hommes que l'on voit bons pères, bons frères, amis fidèles et délicats, pouvaient ainsi abjurer les sentimens de la nature, auxquels ils obéissaient avec délices dans tout le reste; comment la politique pouvait imposer silence aux affections naturelles, au point que, du moment qu'un peuple a des différends avec un autre, dès-lors tous les caractères d'humanité communs entre eux devaient disparaître et rester effacés. Je me trompe beaucoup, ou ce problème remonte au despotisme et à l'endur-

cissement qu'il a produits, qui, réunis ensemble, ont opéré dans les idées un changement qui devait suivre des scènes de la révolution, et de la conduite des gouvernemens révolutionnaires, principalement sous Napoléon : d'où il est résulté que l'on s'est accoutumé à ne plus considérer, comme autrefois, la politique faite pour la société, mais la société pour la politique. Tout ce qui se passe depuis vingt-cinq ans veut-il dire autre chose, et tous les esprits ne se sont-ils pas formés et pliés sous le joug de ces horribles principes?

Pendant que l'Empereur s'enfonçait en Russie, l'armée russe sortait de la Volhinie et se mettait en mouvement pour accomplir le projet si souvent annoncé de couper les derrières de l'armée de l'Empereur, le jour même où ce prince entrait dans Moskou. C'était un spectacle bien frappant, et tout à-la-fois bien contraire aux idées qui avaient jusqu'alors régi l'ordre militaire, que de voir une armée s'avancer dans un vaste pays tout ouvert, en laissant derrière elle, à une grande distance, une puissante armée ennemie, sans moyens suffisans pour l'arrêter.

L'Empereur s'est vanté publiquement d'être le seul général en Europe qui entendît la grande guerre. Les dernières campagnes ont dû rabattre beaucoup de ses prétentions à ce talent exclusif. On l'a vu constamment tourné, enveloppé, gagnant des batailles et perdant des armées et des campagnes ; comme si les armées et les batailles étaient autre chose que les moyens de s'assurer le succès des campagnes.

L'armée de Volhinie s'élevait à soixante-six mille hommes; celle du prince de Schwartzenberg ne dépassait pas trente-six mille hommes. Cette disproportion n'empêchait pas le duc de m'écrire, le 4 octobre : « Le » prince de Schwartzenberg a, quoi qu'on » en puisse dire, des forces suffisantes pour » lutter contre l'ennemi. » Ce général, mieux avisé que le duc, se mit aussitôt en retraite : elle était bien nécessaire. Cependant le duc m'écrivait, le 29 septembre : « Le prince de Schwartzenberg se place » derrière la Turia : ce mouvement n'est » qu'une manœuvre, et non point une re- » traite. »

Cela me porta à rechercher le sens véri-

table de toutes ces escobarderies. J'y trouvai que le duc, non content de tromper les étrangers, cherchait encore à tromper ses propres agens : car, quelle autre signification donner à de pareilles fascinations? J'osais me flatter que le duc n'espérait pas me persuader que la retraite d'une armée inférieure devant une armée très-supérieure, pût se borner à une manœuvre volontaire, et indépendante de l'impulsion donnée par le mouvement de l'ennemi ; mais il voulait tromper, et il obéissait à-la-fois, peut-être, sans trop s'en apercevoir, à une habitude et à un besoin. Le mouvement de retraite continuant, le duché fut envahi ; les cosaques vinrent jusqu'à la porte de Varsovie : tout fuit pendant quelques jours. Ce fut ce moment que le duc prit pour m'écrire, sous la date du 2 octobre : « Le mouvement » rétrograde du prince de Schwartzenberg » n'est sûrement pas un succès ; mais il n'en» traîne pas de dangers réels. » Sous celle du 4 octobre : « Le mouvement rétrograde » du prince de Schwartzenberg peut n'être » qu'une manœuvre par laquelle il veut at-

» tirer les Russes, et prendre sur eux tous
» ses avantages. »

On peut se figurer tout ce que j'avais à souffrir en ouvrant de pareilles dépêches. Quoiqu'il me fût prescrit de parler dans ce sens, je ne pus jamais m'y décider. Je me bornai à laisser dire à chacun tout ce qu'il voulut, n'entendant pas autoriser, par mon témoignage personnel, des assertions qui me paraissaient choquer également le bon sens et la vérité. C'est là que j'ai eu lieu de reconnaître deux choses importantes en affaires : l'influence du métier sur les gens qui ne sont que du métier, et le peu de fruits qu'apportent les jongleries politiques. Mes secrétaires d'ambassade ne s'accoutumaient pas au stoïcisme de ma sincérité : ils mettaient en tête de mon rôle de mentir, d'en imposer, de tromper ; ils décoraient ces viles pratiques de tous les noms reçus dans le métier. Ils faisaient mieux : ils les mettaient en œuvre, et allaient remplir la ville de récits, de victoires que chaque jour voyait naître et mourir. Qu'arriva-t-il ? Sont-ce les secrétaires d'ambassade qui le disent, ou l'ambassadeur ? disait-on com-

munément. Si ce sont les premiers, n'en croyons rien : si c'est le dernier, croyons-le. Un jour j'entendis une femme, qui tenait un des premiers rangs dans la société, qui disait : « M.... est venu m'annoncer une victoire : elle n'a pas eu lieu ; je ne croirai plus à rien : » digne salaire de toutes les jongleries, d'autant plus absurdes, que les moyens de les découvrir s'offrent de toutes parts.

Très-souvent, dans des dépêches qu'il m'était ordonné de lire au conseil des ministres, on faisait marcher des corps d'armée qui n'existaient pas ; on enflait à volonté ceux qui étaient attendus : c'était une suite non interrompue de mensonges les plus maladroits et les plus dégoûtans à publier. Un jour qu'à mon grand regret je lisais au conseil une de ces dépêches qui annonçait l'arrivée d'un corps qui aurait eu le tems de faire le tour de l'Europe depuis qu'il était annoncé, il s'éleva une risée générale, qui m'avertit cruellement des inconvéniens attachés au rôle de répétiteur des assertions de M. le duc de Bassano.

L'invasion des Russes dans le duché donna lieu à de singulières scènes à Varsovie. Là

se déploya dans toute son étendue l'absurde violence du caractère du général Dutaillis. Cette invasion était exécutée par trois mille cosaques, aux ordres du général Czernicheff, que nous avons tous connu à Paris. Son objet était de détruire les magasins dans le duché, pendant que l'armée filait en Lithuanie. On savait cette armée en marche ; on pouvait croire qu'elle en voulait à Varsovie : on ne voit jamais bien clair derrière le rideau que les cosaques forment en avant et sur les ailes des armées russes. La frayeur fut donc extrême à Varsovie ; on prépara tout pour un départ, qui, cette fois, pouvait paraître indispensable. En mon particulier, je n'admis jamais la supposition de l'invasion de Varsovie même, croyant l'armée russe destinée à frapper un plus grand coup, celui de couper la retraite à l'armée française. A l'aspect de l'ennemi, le général Dutaillis rêva de défendre une ville immense, ouverte de toute part; pour cela il imagina de se servir de quinze à dix-huit cents cavaliers démontés qui se trouvaient à Varsovie. Comme ils manquaient de chevaux, il se mit à fouiller la ville, en mettant en réqui-

sition tous les chevaux qui s'y trouvaient. Pour mieux assurer le succès de cette grande mesure, il fit fermer les portes pendant trois jours : ce qui n'empêcha personne de sortir par les brèches du nivellement de terre qui entoure la partie de la ville qui n'est pas située sur la Vistule. Après trois jours de prison et de vexations, on parvint à se procurer quarante-deux chevaux propres à la cavalerie ; il n'y avait ni selles, ni brides, ni bottes. Cette mince remonte ne compensait guère le mécontentement et l'exaspération qu'avaient portés dans tous les esprits la violence de cette mesure, et la violence plus grande encore avec laquelle elle avait été exécutée : ce qui arrive toujours dans le cas où la forme l'emporte encore sur le fond, et achève de tout gâter. La princesse Dominique Radziwil, femme d'un caractère très-décidé, disait que c'était assez d'avoir compromis deux millions de rentes, et qu'elle brûlerait la cervelle à celui qui viendrait requérir un cheval auquel elle était fort attachée.

Dès que les portes de la ville se rouvrirent, la bonne compagnie disparut ; je ne

l'ai plus revue. A cette occasion, je dois rapporter une proclamation que le général Dutaillis crut devoir faire pour relever les courages qu'il regardait comme abattus :

« Polonais, l'ennemi est à vos portes, les » Tartares inondent la rive droite de la » Vistule ; il faudrait vous armer, et *je ne* » *vois qu'emballage.*

» Le grand Napoléon vous contemple » du haut des tours de Moskou (qui était » brûlé depuis un mois) : Aux armes, et mé- » ritez qu'il puisse dire de vous : Polonais, » je suis content. » C'est dans ce style burlesque, avec des idées aussi baroques, que ce monsieur prétendait animer les Polonais, et vraisemblablement aussi leur donner une idée du goût et de l'urbanité française.

Pendant que cela se passait dans le duché, des scènes plus graves avaient lieu en Russie. L'Empereur quittait Moskou. Depuis long-tems on pressentait la nécessité de ce départ. Lui seul le différait, par une disposition particulière à son esprit ; la mobilité, qui, le portant avec la même rapidité et le même charme sur toutes les faces d'une question, fait qu'il ne s'attache

à aucune, et perd à les parcourir un tems immense.

L'Empereur agit avec rapidité sur les partis pris ; mais il est faux qu'il prenne vîte son parti : il muse, pour me servir d'une expression vulgaire. C'est ce qui venait de lui arriver à Moskou : il y attendait la paix avec une ferme assurance ; il ne voyait pas un Russe qu'il ne le prît pour un suppliant de paix ; il s'étonnait de ne pas voir arriver des ambassadeurs chargés de la solliciter. Son esprit incertain le portait sur toutes sortes de projets. Une fois le jour était pris pour marcher sur Pétersbourg : c'était le 29 septembre ; le duc me le fit connaître dans sa dépêche du 28. Une autre fois on se dirigeait vers Toula et le midi de la Russie : c'était le grand chemin de Pultawa. Pendant ces fluctuations le tems marchait, et l'hiver arrivait, cachant ses rigueurs derrière les embûches d'une saison inconnue par sa beauté à ces climats. Les bulletins des derniers jours d'octobre disaient qu'il faisait aussi beau qu'en France, aux plus brillans voyages de Fontainebleau : cependant il avait fallu quitter Moskou le 16

octobre. La retraite, à proprement parler, avait même commencé le 14. Dès-lors un nouvel univers se montra à mes yeux; le grand changement arrivé dans le monde date de là.

Je fus chargé de faire connaître cette fâcheuse nouvelle au conseil des ministres, en amortissant le coup autant qu'il était possible. A travers les menaces les plus formidables contre Pétersbourg pour la campagne prochaine, il n'était question de rien moins que de le brûler; le duc se perdait à dessein dans l'énonciation de plusieurs projets qui tous me prouvaient que l'Empereur n'avait pas de plan fixe. Il parlait d'une marche sur le midi de la Russie : effectivement, elle a eu lieu jusqu'à Kaluga. Il disait que Smolensk offrait un point d'appui formidable pour toutes les opérations de l'armée. Il m'a toujours paru démontré que l'Empereur marchait au hasard, et n'avait point de plan fixe. Sa conversation à Varsovie m'a confirmé dans cette croyance.

C'était peu de porter à la connaissance du conseil le mouvement rétrograde de l'armée : il le mit au désespoir; il fallait encore l'ame-

ner à tout préparer pour la réception de cette armée à son retour. Cette démarche renfermait une très-grande difficulté : elle consistait à concilier l'exécution et le secret d'une mesure très-étendue par sa nature ; il fallait de plus soustraire le conseil aux reproches qui lui étaient adressés de Wilna, et se soustraire soi-même aux cris de ceux qui traitaient toute précaution d'alarmes, et tout homme à précaution d'alarmiste ; car nous en étions là.

J'avais calculé que l'armée arriverait sur la Vistule vers le 15 décembre ; qu'elle éprouverait de grands besoins : en conséquence, je demandai de faire rassembler des vivres et des fourrages pour trois cent mille hommes et 50,000 chevaux, avec tous les objets propres à remplacer ce qui aurait été perdu ou bien usé pendant sa marche. Un aussi grand approvisionnement ne pouvait être fait en secret, ni fait en public, sans exciter de grandes alarmes. On prit sur cela des arrangemens avec les agens de l'administration, pour éviter l'éclat et déguiser le motif, autant qu'il était possible. On y réussit. A mon passage à Posen, le 29 décem-

bre, le préfet me dit que son contingent était prêt, et qu'on n'avait pas été inquiet.

Le duc m'avait transmis l'expression du mécontentement de l'Empereur, sur le défaut de coopération de là part du duché.

Il écrivait que le duché ne faisait rien : ce sont ses expressions.

Je découvris qu'il devait cette tracasserie à M. le général Dutaillis, qui, dans sa correspondance avec le prince de Neuchâtel, dont il est l'ame damnée, lui avait fait la peinture là plus fausse de la conduite du duché. Cela amena une explication, dans laquelle je n'eus pas de peine à lui démontrer qu'il avait accusé le duché sans connaissance de ses finances, de ce qu'il avait fait et de ce qu'il préparait. Il convint lui-même de son ignorance sur ces divers objets, et dut comprendre, au ton dont je lui parlai, quels étaient les sentimens que m'inspiraient des dénonciations sourdes, dictées par l'ignorance et par le désir de se faire valoir. Pour mettre le duché à l'abri du renouvellement de pareilles hostilités, j'engageai le conseil à publier un compte rendu de son administration depuis l'ouverture de

la campagne, et à l'adresser au Roi avant de le communiquer au public : il coupait court à toute attaque de la malveillance. C'est une des choses dont le conseil m'a su le plus de gré. Quand je fis part au duc des mesures relatives à l'armée, il les approuva fort; mais, ne pouvant se détacher tout-à-fait de ses idées ordinaires, il me marqua expressément qu'il s'en fallait de beaucoup que l'armée éprouvât tous les besoins que je lui supposais. Mais l'opposition principale venait des personnes mêmes qui m'entouraient dans un degré subordonné; elles ne pouvaient pas se faire à l'idée que l'armée fût réduite à chercher un refuge sur la Vistule. Accoutumés à ne douter de rien, à ne calculer que pour eux, à compter avec mépris tout ce qui venait de l'ennemi, ces hommes jetaient des cris d'étonnement, criaient presqu'au sacrilége quand on se permettait le plus léger raisonnement sur ce qui se passait. C'étaient des combats continuels avec cette race présomptueuse et irréfléchie, pour laquelle la révolution était tout, et l'expérience des âges passés absolument rien.

Il fallait voir l'étonnement que produisit parmi eux l'annonce des quartiers d'hiver entre l'Oder et la Vistule, si toutefois on avait le bonheur d'y atteindre.

Il m'en est resté, pour la présomption et les présomptueux, cette mère de tant de désastres, une horreur que rien n'a été capable de vaincre. Je venais d'en avoir un exemple bien fait pour corriger cette jeunesse téméraire.

L'Empereur avait envoyé à Varsovie le général Konopka, Polonais d'origine, colonel très-estimé d'un régiment de lanciers qui s'était particulièrement distingué à la bataille de la Albuera, contre les Anglais. Il avait été fait général et colonel d'un second régiment de lanciers de la garde, qu'il devait lever en partie dans le duché. Il passa plusieurs mois à Varsovie. On ne peut se figurer les fanfaronnades dont lui et sa troupe faisaient retentir la ville. Quand ils se virent cinq cents, ils se crurent en état de soutenir le ciel sur la pointe de leurs lances. Le général s'était persuadé qu'il pouvait se jouer des avis qu'on lui avait donnés sur l'approche de l'ennemi, le braver, le

provoquer même avec sa petite troupe, et prolonger son séjour dans sa ville natale, Slonim, apparemment pour jouir plus longtems des hommages de ses concitoyens. Qu'arriva-t-il? Cet homme, si confiant, fut enlevé le 19 octobre, à trois heures du matin, avec sa troupe, sa caisse, et tous les effets du corps. Heureux s'il eût été la seule victime de son imprudente jactance! Mais il enveloppait dans son malheur la fleur des familles de la Pologne et les malheureux fournisseurs qui avaient contribué à équiper cette troupe. La France y perdit une somme fort considérable que l'Empereur avait avancée pour les premiers frais de la formation de ce corps sitôt dissous. Sur ces entrefaites, l'Empereur arrivait à Viasma et à Smolensk, après avoir perdu tous ses chevaux. Là tomba le rideau qui le dérobait à mes regards depuis un tems qui me parut bien long. Croira-t-on que l'ambassadeur de France à Varsovie avait passé quatorze mortels jours sans en entendre parler? C'est pourtant ce qui était arrivé. Le tems était affreux. Je prévoyais une catastrophe. Les yeux sans cesse fixés sur

la carte, j'indiquais le point de Borisow comme le lieu où se déciderait le sort du monde ; c'est le passage de la Bérésina. Je suivais le mouvement de tous les corps d'armée ; je les voyais s'avancer vers le centre commun ; je n'en pouvais détacher mes regards ; mon inquiétude était extrême : je prévoyais le malheur dans toute son étendue. Les Polonais et une partie de mes alentours résistaient tant qu'ils pouvaient à cette idée. Les Russes s'étaient emparés des magasins français de Minski ; ils avaient enlevé Borisow et bordaient la Bérésina. Les Autrichiens et Saxons avaient réussi, au combat d'Izabélin, le 19 novembre, à éloigner un corps d'armée russe formé d'une grande partie de l'armée de Moldavie, et qui tendait à se réunir à elle. Ce ne fut que le 2 décembre que je fus informé du passage de la Bérésina. Le duc en faisait, comme à son ordinaire, une victoire admirable. Je me souviens, à ce propos, que lorsque j'en fis part au général Dutaillis, il me répondit que jamais l'étoile de Napoléon n'avait été plus brillante. Tant ces gens-là avaient l'habitude de mettre des formes de servilité et

des phrases de révolution à la place des idées dont ils sont si dépourvus. Ce même homme, le 6 décembre, jour de l'anniversaire du couronnement de l'Empereur, écrivait au conseil des ministres pour lui signifier que s'il n'était pas placé, dans la cérémonie, vis-à-vis de l'ambassadeur de France, il prendrait cette place avec un bataillon. Notez qu'il n'était que simple commandant militaire à Varsovie. Voilà l'effet de l'orgueil du commandement chez les hommes qui, par leur esprit, ne sont faits que pour obéir. Je fus humilié, pour mon pays, de voir un agent supérieur du gouvernement français s'exposer à la risée que cette proposition excita dans le conseil.

Enfin, le 10 décembre arriva.

Je venais de recevoir une dépêche du duc qui m'annonçait l'arrivée prochaine du corps diplomatique qui avait passé l'été à Wilna. J'étais occupé à lui répondre pour lui faire sentir les inconvéniens de son séjour dans une ville ouverte, en face de l'ennemi, lorsque les portes de mon appartement s'ouvrent et donnent passage à un grand homme qui marchait appuyé sur un

de mes secrétaires d'ambassade. « Allons, ve-
» nez, suivez-moi, » me dit ce fantôme. Un taffetas noir enveloppait sa tête; son visage était comme perdu dans l'épaisseur de la fourrure où il était enfoncé, sa démarche appesantie par un double rempart de bottes fourrées : c'était une espèce de scène de revenans. Je me lève, je l'aborde, et, saisissant quelques traits de son profil, je le reconnais et lui dis : « Ah ! c'est vous, Cau-
» laincourt; où est l'Empereur? — A l'hô-
» tel d'Angleterre; il vous attend. — Pour-
» quoi n'avoir pas descendu au Palais ? —
» Il ne veut pas être reconnu. — Avez vous
» tout ce qu'il vous faut ? — Donnez-nous
» du vin de Bourgogne et de Malaga. — La
» cave, la maison, tout est à vous. Et où
» allez-vous comme cela? — A Paris. — Et
» l'armée ? — Il n'y en a plus, dit-il en le-
» vant les yeux au ciel. — Et cette vic-
» toire de la Bérésina, et ces six mille pri-
» sonniers du duc de Bassano? — On a
» passé.... Quelques centaines d'hommes
» échappés.... On a bien autre chose à
» faire qu'à les garder. » Alors, le prenant par le bras, je lui dis : « M. le duc, il est

» tems d'y penser, et que tous les vrais servi-
» teurs de l'Empereur se réunissent pour lui
» faire connaître la vérité.—Quelle cacade!
» me répondit-il ; au moins je n'ai pas à me
» reprocher de ne l'avoir pas annoncée. Al-
» lons, marchons, l'Empereur attend. » Je me précipite dans la cour, dans la rue, j'arrive à l'hôtel d'Angleterre ; il était une heure et demie. Un gendarme polonais gardait la porte ; le maître de l'hôtel m'examine, hésite un instant, et me laisse franchir le seuil de son logis. Je trouve dans la cour une petite caisse de voiture montée sur un traîneau fait de quatre morceaux de bois de sapin ; il était à moitié fracassé. Deux autres traîneaux découverts servaient à transporter le général Lefebvre-Desnouettes avec un autre officier, le mameluck Rustan et un valet-de-pied. Voilà tout ce qui restait de tant de grandeur et de magnificence. Je crus voir le linceuil porté devant le convoi du grand Saladin. La porte d'une petite salle basse s'ouvre mystérieusement ; un court pourparler s'établit. Rustan me reconnaît, m'introduit ; on faisait les apprêts du dîner. Le duc de Vicence entre chez l'Empereur,

m'annonce, m'introduit et me laisse avec lui. Il était dans une petite salle basse, glacée, les volets à demi-fermés pour protéger son incognito. Une mauvaise servante polonaise s'essoufflait à exciter un feu de bois vert qui, rebelle à ses efforts, répandait avec beaucoup de bruit plus d'eau dans les coins de la cheminée que de chaleur dans l'appartement. Le spectacle de la dégradation des grandeurs humaines n'a jamais eu de charmes pour moi. Je passais sans intermédiaires des scènes de Dresde à cette station dans un misérable cabaret. Je n'avais pas vu l'Empereur depuis cette époque; je ne sais quelle foule de sentimens nouveaux et pénibles s'élevèrent à-la-fois dans mon cœur.

L'Empereur, comme à son ordinaire, se promenait dans sa chambre; il était venu à pied du pont de Praga à l'hôtel d'Angleterre. Je le trouvai enveloppé d'une superbe pelisse recouverte d'une étoffe verte, avec de magnifiques brandebourgs en or; sa tête était couverte d'une espèce de capuchon fourré, et ses bottes de cuir étaient enveloppées de fourrures. « Ah, monsieur l'ambassadeur, »

dit-il en riant. Je m'approche avec vivacité et avec cet accent que le sentiment seul sait former, et peut seul excuser du sujet au souverain; je lui dis : « Vous vous portez bien; vous m'avez donné bien de l'inquiétude; mais enfin vous voilà... que je suis aise de vous voir! » Tout cela fut dit avec une rapidité et sur un ton qui devaient lui montrer ce qui se passait en moi. Le malheureux ne s'en aperçut pas. Un moment après je l'aidai à se défaire de sa pelisse : « Comment êtes-vous dans ce pays-ci? » Alors, rentrant dans mon rôle et me replaçant à la distance dont je ne m'étais écarté que par un mouvement bien excusable dans la circonstance, je lui traçai, avec tous les ménagemens nécessaires à observer avec tous les souverains, mais particulièrement avec un prince de cette humeur, le tableau de l'état actuel du duché : il n'était pas brillant. J'avais reçu dans la matinée même le rapport d'une affaire qui venait d'avoir lieu sur le Bug, près de Krislow, dans laquelle deux bataillons de nouvelles levées avaient jeté les armes à la seconde décharge; ainsi que l'avis que sur mille deux cents chevaux de ces mêmes

troupes, huit cents se trouvaient perdus par le défaut de soins de la part de ces soldats novices ; de plus, que cinq mille Russes avec du canon marchaient sur Zamosk. Je le dis, j'insistai sur la convenance pour la dignité propre de l'Empereur, pour celle de la confédération, de faire écouler doucement l'ambassade et le conseil avant l'arrivée de l'ennemi ; sur les inconvéniens du séjour du corps diplomatique à Varsovie. Je lui parlai de la détresse du duché et des Polonais ; il résista à cette idée, et demanda avec vivacité : « Qui donc les a ruinés ? — Ce qu'ils » ont fait depuis six ans, répondis-je ; la » disette de l'année passée et le système con- » tinental qui les prive de tout commerce. » A ces mots son œil s'enflamma. « Où sont » les Russes ? » Je le lui dis ; il l'ignorait. » Et les Autrichiens ? » Je le lui dis : « Il y a » quinze jours que je n'en ai pas entendu » parler. Et le général Reynier ? » De même. Je lui parlai de tout ce que le duché avait fait pour la subsistance de l'armée ; il n'en savait rien. Je parlai de l'armée polonaise : « Je n'ai vu personne pendant la campagne, » répliqua-t-il. Je lui expliquai pourquoi et

comment la dispersion des forces polonaises avait fini par rendre presqu'invisible une armée de quatre-vingt-deux mille hommes : « Que veulent les Polonais ? — Etre Prus- » siens, s'ils ne peuvent pas être Polonais. » — Et pourquoi pas Russes, » d'un air irrité. Je lui expliquai les motifs de l'attachement des Polonais au régime prussien ; il ne les soupçonnait pas : je les connaissais d'autant mieux, que, la veille, quelques ministres du duché s'étant arrêtés long-tems chez moi, après dîner, avaient conclu à ressaisir le gouvernement prussien comme la planche de leur naufrage. « Il faut lever dix » mille cosaques polonais : une lance et un » cheval suffiront ; on arrêtera les Russes » avec cela. » Je discutai cette idée, qui me paraissait contenir à-la-fois tous les caractères de la réprobation : il insista ; je me défendis, et je finis par dire : « Pour moi, je ne connais d'utile que les armées bien organisées, bien payées et bien entretenues, tout le reste ne va pas loin. » Je me plaignis de quelques agens français ; et quand je lui dis qu'il était fâcheux d'employer dans l'étranger des hommes sans décence et sans talens :

« Et où y a-t-il des gens à talens? » La conversation m'avait amené à lui parler du peu de chaleur que les Autrichiens avaient trouvée parmi les habitans de la Volhinie; je lui citai à ce sujet le témoignage du prince Louis de Lichtenstein, que j'avais reçu à Varsovie, où il était venu à la suite d'une blessure reçue en combattant sur le Bug; et comme j'ajoutai à son nom une épithète honorable que je croyais lui être bien due, il me regarda fixement; je m'arrêtai: «Eh bien, ce prince,» en répétant mon mot: « continuez. » Je m'aperçus que j'avais déplu. Peu de tems après, il me congédia en me recommandant de lui amener, après son dîner, le comte Stanislas Potocki et le ministre des finances, que je lui désignais comme les deux membres les plus accrédités du conseil. Cet entretien avait duré à-peu-près un quart d'heure. L'Empereur n'avait pas cessé de se promener en s'agitant comme je l'ai toujours vu faire. Quelquefois il prenait l'air d'une profonde rêverie: c'est son habitude. Nous nous réunîmes chez lui vers trois heures; il sortait de table: « Depuis combien de tems » suis-je à Varsovie?... Depuis huit jours....

» Eh bien, non, depuis deux heures, » dit-il en riant, sans autre préparation ni préambule. « Du sublime au ridicule il n'y » a qu'un pas. Comment vous portez-vous, » monsieur Stanislas, et vous, monsieur le » ministre des finances ? » Sur les protestations réitérées de ces messieurs de la satisfaction qu'ils éprouvaient à le voir sain et sauf après tant de dangers : « Dangers ! pas » le moindre. Je vis dans l'agitation ; plus je » tracasse, mieux je vaux. Il n'y a que les » rois fainéans qui engraissent dans les pa- » lais : moi, c'est à cheval et dans les camps. » Du sublime au ridicule il n'y a qu'un » pas. » Il était clair qu'il se voyait poursuivi par tous les sifflets de l'Europe, ce qui est pour lui le plus grand des supplices : « Je » vous trouve bien alarmés ici. — C'est que » nous ne savons que ce qu'apportent les » bruits publics. — Bah ! l'armée est su- » perbe ; j'ai cent vingt mille hommes ; j'ai » toujours battu les Russes. Ils n'osent pas » tenir devant nous. Ce ne sont plus les sol- » dats de Friedland et d'Eylau. On tien- » dra dans Wilna ; je vais chercher trois » cent mille hommes. Le succès rendra les

» Russes audacieux ; je leur livrerai deux
» ou trois batailles sur l'Oder, et dans six
» mois je serai encore sur le Niemen. Je
» pèse plus sur mon trône qu'à la tête de
» mon armée ; sûrement je la quitte à re-
» gret, mais il faut surveiller l'Autriche et
» la Prusse ; et, sur mon trône, je pèse plus
» qu'à la tête de mon armée. Tout ce qui
» arrive n'est rien : c'est un malheur ; c'est
» l'effet du climat ; l'ennemi n'y est pour
» rien, je l'ai battu par-tout. On voulait me
» couper à la Bérésina : je me moquais de
» cet imbécille d'amiral (il ne put jamais ar-
» ticuler son nom). J'avais de bonnes troupes
» et du canon ; la position était superbe :
» mille cinq cents toises de marais, une ri-
» vière. » Cela revint deux fois. Il ajouta beaucoup de choses sur les ames fortement trempées, sur les ames faibles, à-peu-près tout ce que l'on trouve dans le vingt-neuvième bulletin ; puis il continua en disant :
» J'en ai vu bien d'autres. A Marengo, j'étais
» battu jusqu'à six heures du soir ; le len-
» demain j'étais maître de l'Italie. A Essling,
» j'étais le maître de l'Autriche. Cet archi-
» duc avait cru m'arrêter ; il a publié je ne

» sais quoi ; mon armée avait déjà fait une
» lieue et demie en avant ; je ne lui avais
» pas fait l'honneur de faire des dispositions,
» et on sait ce que c'est quand j'en suis là.
» Je ne puis pas empêcher que le Danube
» grossisse de seize pieds dans une nuit. Ah !
» sans cela, la monarchie autrichienne était
» finie ; mais il était écrit au ciel que je de-
» vais épouser une archiduchesse. » Cela
fut dit avec un grand air de gaîté. « De
» même en Russie, je ne puis pas empê-
» cher qu'il gèle : on vient me dire tous les
» matins que j'ai perdu dix mille chevaux
» dans la nuit ; eh bien ! bon voyage ! »
Cela revint cinq ou six fois. « Nos che-
» vaux normands sont moins durs que les
» russes ; ils ne résistent pas passé neuf de-
» grés de glace ; de même des hommes : allez
» voir les Bavarois, il n'en reste pas un.
» Peut-être dira-t-on que je suis resté
» trop long-tems à Moskou. Cela peut
» être : mais il faisait beau ; la saison a
» devancé l'époque ordinaire ; j'y attendais
» la paix. Le 5 octobre j'ai envoyé Lau-
» riston pour en parler. J'ai pensé à aller
» à Pétersbourg : j'avais le tems ; dans les

» provinces du midi de la Russie ; à passer
» l'hiver à Smolensk. On tiendra à Wilna.
» J'y ai laissé le roi de Naples. Ah ! ah ! c'est
» une grande scène politique : qui n'hasarde
» rien n'a rien. Du sublime au ridicule il
» n'y a qu'un pas. Les Russes se sont mon-
» trés. L'empereur Alexandre est aimé. Ils
» ont des nuées de cosaques. C'est quelque
» chose que cette nation ! Les paysans de
» la couronne aiment leur gouvernement.
» La noblesse est montée à cheval. On m'a
» proposé d'affranchir les esclaves ; je n'en
» ai pas voulu, ils auraient tout massacré :
» ç'eût été horrible. Je faisais une guerre
» réglée à l'empereur Alexandre ; mais aussi
» qui aurait cru qu'on frappât jamais un
» coup comme celui de la brûlure de Mos-
» kou ? Maintenant ils nous l'attribuent ;
» mais ce sont bien eux. Cela eût fait hon-
» neur à Rome. Beaucoup de Français m'ont
» suivi ; ah ! ce sont de bons sujets ; ils me
» retrouveront. » Alors il se jeta dans toutes sortes de divagations sur la levée de ce corps de cosaques, qui à l'entendre devait arrêter cette armée russe, devant laquelle trois cent mille Français venaient de fondre. Les

ministres eurent beau insister sur l'état de leur pays, il n'en démordit pas. Jusque-là j'avais cru devoir leur laisser le champ libre. Je ne me permis de me mêler à la conversation que lorsqu'il s'agit de l'appitoyer sur la détresse du duché. Il accorda, à titre de prêt, une somme de 2 à 3 millions de billon de Piémont, qui étaient depuis trois mois à Varsovie, et 3 ou 4 millions en billets provneant des contributions de la Courlande. Ce fut moi qui dressai l'ordre pour le ministre du trésor. Il annonça l'arrivée prochaine du corps diplomatique. « Ce sont » des espions, dit-il; je n'en voulais pas à » mon quartier-général. On les a fait venir. » Tout cela n'est que des espions, unique- » ment occupés d'envoyer des bulletins à » leurs cours. » La conversation se prolongea ainsi pendant près de trois heures. Le feu s'était éteint : le froid nous avait tous gagné. L'Empereur, se réchauffant à force de parler, ne s'était aperçu de rien. Il avait répondu, sur la proposition de traverser la Silésie : « Ah! ah! la Prusse. » Enfin, après avoir répété de nouveau deux ou trois fois *du sublime au ridicule il n'y a*

qu'un pas; avoir demandé s'il était reconnu, et dit que cela lui était égal ; avoir renouvelé aux ministres l'assurance de sa protection et les avoir engagés à prendre courage, il demanda à partir. Je lui renouvelai l'assurance que dans le cours de l'ambassade rien de ce qui concernait son service n'avait été oublié. Les ministres et moi lui adressèrent les paroles les plus respectueusement affectueuses pour la conservation de sa santé, pour le succès de son voyage : « Je ne me suis ja- » mais mieux porté; quand j'aurais le diable, » je ne m'en porterais que mieux. » Telles furent ses dernières paroles. Aussitôt il monta dans l'humble traîneau qui portait César et sa fortune, et disparut. Un choc violent manqua le renverser en franchissant le seuil de la porte.

Telle fut mot pour mot cette fameuse conversation, dans laquelle Napoléon montra à découvert son génie hasardeux et incohérent, sa froide insensibilité, la fluctuation de ses idées entre dix projets divergens, ses projets passés et ses dangers à venir. Elle me frappa trop pour n'être pas bien sûr de l'avoir rendue avec la plus grande

exactitude. Je me suis bien examiné, et je ne me sens pas le moindre remords d'oubli ou d'inexactitude.

Ce qui y domine, c'est la crainte de ces malheureux sifflets par lesquels il se sentait poursuivi, à la place de cet *hosanna* continuel dont l'Europe avait retenti pendant quinze ans. L'orgueil du conquérant et la vanité du poète sifflé s'y font sentir d'un bout à l'autre, et caractérisent au naturel un homme dont l'amour-propre a toujours plus craint une épigramme qu'un bataillon.

On m'a dit qu'il avait circulé en Allemagne des récits de cette conversation : je ne les connais pas. On m'a dit encore qu'on me les attribuait. Cette imputation est sans fondement ; elle a même un côté odieux, puisqu'il y avait alors à la publier une espèce d'infidélité que les circonstances ne permettent plus d'y trouver aujourd'hui. Alors elle appartenait aux interlocuteurs ; aujourd'hui elle est du domaine de l'histoire, et se rapporte à un événement entièrement consommé quant aux choses et aux personnes.

Le passage de l'Empereur à Varsovie de-

vint, comme on devait s'y attendre, le sujet de toutes les conversations et le bruit de toute la contrée. Rien n'était plus plaisant que les lettres que j'eus à recevoir à ce sujet. Nos agens mettaient à l'enchère sur tous les radotages que ce passage faisait naître. Il y eut un de ces Messieurs qui sollicita l'interdiction d'une gazette qui s'était permis de l'annoncer.

Le corps diplomatique arriva très-peu de jours après le passage de l'Empereur. Je m'empressai de lui rendre tous les devoirs et les services dus au caractère public, ainsi qu'au caractère personnel de ses membres, et aux malheurs de leur position. Un d'eux, le ministre américain, fut mourir à quelques lieues de là d'une fluxion de poitrine que lui avait causée la rapidité du voyage dans une saison aussi rigoureuse. Il a eu cette obligation aux jongleries du duc de Bassano, qui avait amusé le corps diplomatique par des fêtes et de belles paroles jusqu'au moment où il lui intima l'ordre de s'éloigner dans quelques heures. Il appelait cela de la tenue politique; on ne serait pas embarrassé de le qualifier autrement. Aussi faisait-il beau à

entendre les bénédictions et les panégyriques dont il était l'objet, ainsi que la troupe de comédiens ambulans dont il était le chef, qui, sous le nom d'employés des Relations, avaient passé tout l'été à jouer la comédie à Wilna : elle était composée de petits acteurs, de petits auteurs anacréontiques; et quand, parmi cette troupe, on cherchait un homme d'affaires, on courait grand risque de ne mettre la main que sur un Colin ou un Jeannot. Un grand nombre de ces Messieurs sont passés chez moi à Varsovie; ils n'ont laissé ni moi, ni les étrangers, bien pénétrés de considération pour la diplomatie française. Une de nos ambassadeurs auprès d'une grande cour, qui m'adressait ses dépêches pour Wilna, ne manquait pas de me prier *d'acheminer le pli pour Wilna*. Enfin, le 16 décembre arriva le duc de Bassano; je le vois entrer dans la cour de l'hôtel à huit heures du matin, dans un traîneau découvert; il était couvert de frimas, ayant voyagé par un froid de vingt à vingt-cinq degrés de glace; et, chose merveilleuse, il avait dormi toute la nuit, tant sa constitution est forte. Le général Lauriston l'ac-

compagnait. Son début fut très-aimable; je le réchauffai de mon mieux. A la suite du déjeûner il parla d'affaires, à-peu-près comme il en écrivait. Ce qui me frappa le plus, ce fut de le voir persuadé qu'on tiendrait dans Wilna. Quelques jours auparavant, il m'écrivait que toute la question de Wilna était dans les subsistances; jamais on ne vit tant de sottises. Alors je lui déclarai ma résolution de quitter les affaires et l'ambassade; il calma de son mieux ce premier mouvement; il avait dans sa poche mes lettres de rappel, mais il n'en avait pas encore pris lecture; il passa cinq ou six jours à Varsovie. Là, je pus observer de près, et m'assurer par moi-même du désordre de ses journées, de ses éternelles causeries, de l'attente interminable à laquelle ses sous-ordres sont condamnés. C'est à cette époque qu'eut lieu la scène de méconnaissance avec M. d'André.

Jugeant le duc par ses places, par les prôneries que, dans son rang, on a toujours à sa disposition; je l'avais toujours cru homme d'esprit, au moins homme du grand monde. Il possède de grands avantages pour

y paraître avec éclat ; son rapprochement ne lui fut pas favorable : on le trouva lourd, abstrait, dépourvu des qualités brillantes où agréables qu'on lui supposait, et je ne pus pas accuser ce jugement d'être tout-à-fait dépourvu de justesse.

L'Empereur, en montant en traîneau, avait donné un libre cours à sa colère contre moi ; il passa plusieurs heures à se déchaîner, et à se répandre en invectives. Arrivé à Kowno, à vingt-une lieues de Varsovie, à cinq heures du matin, il écrivit au duc une lettre de quatre pages. Au bas de la première se lisaient ces mots : « J'ai vu à » Varsovie l'abbé de Pradt : il m'a dit toutes » sortes de choses ; il me paraît qu'il n'a » rien de ce qu'il faut dans sa place. Je ne » lui en ai rien témoigné ; vous n'avez qu'à » le rappeler. » Le reste de la lettre concernait cette levée de cosaques, à laquelle il attachait le salut bien tardif de la Pologne. Voilà donc le duc de Bassano chargé d'une commission qu'il pouvait supposer devoir m'être désagréable ; je dois lui rendre justice : il y mit beaucoup de délicatesse, et voici comment. Le lendemain de son arri-

vée, je lui remis un mémoire sur les inconvéniens de la prolongation de l'ambassade ; j'y articulais distinctement les sujets de mécontentement que j'y avais trouvés ; je disais, à la fin, que cette époque de ma vie était sûrement celle dans laquelle j'avais le plus souffert au physique et au moral.

Dans la conversation que la remise de ce mémoire entraîna, je me plaignis de la métamorphose qu'il m'avait fait subir d'ambassadeur en commissaire des guerres. Il me répondit, avec naïveté, que pareille chose lui arrivait aussi. Je me plaignis, de plus, d'avoir, sans égard pour mon caractère, été jeté dans une mission qui avait un côté révolutionnaire très-prononcé ; et je finis par lui assurer que j'étais fermement résolu à ne point participer dorénavant à des affaires conçues sans ma participation, dirigées contre mes vues, contre ma manière de voir et de faire, et qui me réduisaient à l'état d'un instrument passif. Le duc me lut, m'écouta avec la plus grande bienveillance, applaudit à ma détermination de quitter l'ambassade, et m'autorisa à me retirer, en donnant à ma retraite la couleur qui me

conviendrait le mieux ; il ne me laissa pas soupçonner l'ordre dont il était porteur. J'ai apprécié ce procédé, quand je l'ai connu, et j'aime à le rapporter comme honorable de sa part.

J'usai de la liberté que le duc m'avait laissée ; je préparai mon départ ; je crus devoir le motiver par l'état de ma santé, qui avait beaucoup souffert de tant de tracasseries ; et c'est sous cette rubrique que je l'ai appris au conseil des ministres et au public. Je ne soupçonnais pas plus ce qui était arrivé à cet égard en Pologne, que ce qui m'attendait à Paris.

Je profitai des derniers momens de mon ambassade, pour rendre à l'armée autrichienne un service auquel beaucoup de motifs me déterminaient.

J'avais été témoin pendant sept mois de la loyauté, des efforts et des souffrances de cette armée ; je l'avais souvent défendue contre les Polonais, qui ne cessaient de l'accuser de lenteurs étudiées. Deux fois elle avait sauvé le duché ; la campagne était évidemment perdue ; le prince de Schwartzenberg, presqu'abandonné à lui-même dans

une partie écartée de la Lithuanie, était laissé sans informations, ni direction, au milieu de la confusion qu'entraînait la catastrophe de la grande armée. Il envoya à Varsovie un officier pour chercher des éclaircissemens auprès du baron de Baum, commissaire du gouvernement de Gallicie auprès de celui du duché. J'avais vécu dans la meilleure intelligence avec cet envoyé; plusieurs fois il m'avait transmis les expressions de la satisfaction du cabinet de Vienne. Un jour ou deux avant mon départ, il arrive chez moi, et, me présentant un officier, il me dit quel était l'objet de sa mission, en ajoutant qu'il veut se diriger uniquement par mes conseils. Je ne les lui fis pas attendre, et je lui déclarai que, dans l'état où étaient les choses, je regardais comme une barbarie inutile de sacrifier un homme de plus; que son armée devait se refuser à toute demande offensive, et se borner à suivre le mouvement général de la retraite, en réservant ses forces pour les services plus utiles auxquels elle pouvait encore être appelée. Je ne peindrai jamais la reconnaissance du baron et de son officier; pour

moi, je croyais n'avoir fait que mon devoir.

Enfin, je pris congé du conseil des ministres ; ils répondirent par la lettre ci-jointe aux discours que je leur adressai, et qui parut les émouvoir. Je demande qu'on n'attribue pas son insertion dans cet ouvrage à aucun motif d'amour-propre ; mais chaque travail doit avoir sa récompense, et chaque famille ses titres de noblesse. Le roi de Saxe me fit écrire par son ministre des relations extérieures, pour m'exprimer sa satisfaction, et me l'a fait renouveler dans d'autres circonstances.

J'ai reçu de grandes preuves d'affection et les regrets de la part des Polonais ; et, si je puis les croire, je ne serai pas au nombre de ceux qui, bien coupables envers la France, ont fait haïr le nom français aux Polonais. J'aime à en excepter les auditeurs attachés à l'ambassade, MM. de Broglie, de Pannat, de Brévannes, qui ont soutenu par leur conduite l'honneur de leur nation. Un administrateur des domaines, nommé Miége, était aussi fort estimé. . . . .

Je partis le 27 décembre, et voyageai pendant dix-huit jours avec 15 degrés de

glace. C'est un grand supplice ; je l'aurais cru au-dessus de mes forces ; je me trompais : j'en eus besoin pour soutenir les scènes qui m'attendaient à Paris. J'appris en arrivant que le *Moniteur* avait annoncé, le lendemain de l'arrivée de l'Empereur, que l'administration de la grande aumônerie m'était retirée.

Je trouvai aussi en arrivant une lettre du ministre de la police. Elle m'invitait à lui réserver ma première visite. Une autre lettre du ministre des cultes m'invitait à passer chez lui.

Les soins de tant de grands personnages me devinrent suspects. Je fus de plus prévenu que plusieurs inconnus s'étaient présentés pour s'informer de mon arrivée. Il était clair qu'il y avait un orage tout formé.

Je me rendis chez le ministre de la police ; il me parla en termes généraux du mécontentement de l'Empereur. Il me parut connaître celui qui s'était déclaré contre le duc de Bassano, dont le public proclamait l'incapacité. Du reste, il ne précisa rien, m'écouta assez long-tems sur les affaires de Pologne, et me conseilla de ne pas

me présenter devant l'Empereur. Je vis ensuite le ministre des cultes : celui-ci me montra la lettre par laquelle l'Empereur, au moment de son arrivée à Paris, lui prescrivait de m'ordonner de me rendre dans mon diocèse. Il ignorait absolument les motifs de cet ordre, et il m'en parut touché. Je l'ai trouvé, dans cette occasion, ce qu'il est dans toutes, rempli de bontés et d'égards pour tous ceux qui ont à traiter avec lui.

De là, je me rendis chez le duc de Bassano : il vint à moi d'un air contraint; et, prenant un son de voix que je ne lui connaissais pas, il me dit d'un ton entrecoupé : « Monsieur l'ambassadeur, j'éprouve une » véritable peine à vous faire part des ordres » de Sa Majesté... Lisez... » Alors il tira de son sein la lettre datée de Kowno, et me montra l'article qui me concernait. Il s'était figuré que j'en serais abattu : je ne fis qu'en rire. Il ajouta que l'Empereur lui avait dit plusieurs fois, avec aigreur, que des bulletins qu'il croyait venus de Berlin portaient que je lui avais parlé avec fermeté. Je ne me croyais pas plus responsable des bulletins de Berlin que de ceux de tout autre pays :

écrits qui, tracés par des mains mercenaires, ignorantes ou étrangères, transportés d'un idiome étranger, pouvaient, après une cascade de deux ou trois traductions, faire dire à un homme ce à quoi il n'avait jamais pensé. Il avait pu arriver que, pour me faire honneur, on m'eût prêté ce langage ferme, un bulletiniste n'étant pas tenu d'imaginer quelque chose de supérieur à un acte de résistance à l'empereur Napoléon. J'ai connu cette race de bulletinistes : c'est une des plus misérables qui existe au monde.

Le duc m'exprima la satisfaction que lui avait fait éprouver la remise du Mémoire par lequel je lui demandais mon rappel, comme lui ayant épargné le désagrément de remplir une mission de rigueur. Je renouvelai au duc mes assurances précédentes pour m'éloigner des affaires, tant qu'elles seraient conduites comme je l'avais vu faire, et je finis en lui disant que le tems approchait dans lequel les disgraciés de l'empereur Napoléon pouvaient être destinés à devenir les favoris de la nation.

Je sus dès-lors à quoi m'en tenir, et j'expliquai, par le mécontentement qu'avait pro-

duit ma conversation de Varsovie, et les invectives répandues dans le cours du voyage jusqu'à Kowno, et le dépouillement de la grande-aumônerie, et la précipitation de l'ordre de me rendre dans mon diocèse ; car ils avaient été ses premiers actes à Paris, tant la blessure était cuisante, et avait besoin d'un premier appareil de vengeance.

Je partis pour Malines le jour même où l'Empereur accourait à l'improviste à Fontainebleau, pour arracher la signature d'un concordat qui prouve qu'il entendait le pape encore moins que je n'avais entendu la Pologne ; il a souvent répété cette imputation vague et insignifiante qu'il applique à tout, et qui fait partie de l'espèce d'*argot* qu'il s'est composé. Il lui est aussi arrivé de dire, c'était à Mayence, en 1813 : « J'ai fait deux » fautes en Pologne : celles d'y envoyer un » prêtre (7), et de ne pas m'en faire roi. » Il avait la manie de croire que placer une cou-

(7) Au mois de janvier 1814, l'Empereur répondit à un magistrat de Paris qui résistait à des mesures révolutionnaires qu'il voulait faire exécuter : « Eh » bien, avec votre esprit, vous allez faire comme

ronne sur sa tête, était la rendre inébranlable.

Tel est le récit fidèle de mon ambassade en Pologne : on peut compter sur sa parfaite exactitude. Je l'ai composé au milieu de grands dangers, pour ne pas laisser périr des matériaux qui n'existaient qu'auprès de moi. Qu'il me soit permis d'exprimer le vœu que tous ceux qui possèdent de pareils matériaux pour notre histoire les fassent servir au même usage : éclairons enfin l'histoire de notre tems. On n'a encore fait que des ro-

---

» l'archevêque de Malines; il est cause que je ne » puis plus être le maître du monde. »

Dans la nuit qui précéda le combat de Brienne, Napoléon était couché dans une chaumière où il recevait les avis qui se succédaient sur la marche des ennemis qui l'entouraient. Après plusieurs heures d'angoisses, qui devaient être bien cruelles, un aide-de-camp vint annoncer que la chaussée qui conduit à Brienne devenait libre par la direction qu'avait prise l'ennemi. A cette nouvelle Napoléon se lève en sursaut, en prononçant avec vivacité ces paroles qui décelaient la pensée de toute sa vie : « Je puis donc » encore être le maître du monde. »

mans, des satires ou des hymnes. La vérité, le sang-froid, la liaison des événemens, leur origine, leur filiation, le caractère des acteurs, rien ne s'y trouve : le prisme des passions ou des intérêts a tout décomposé. La colombe, en sortant de l'Arche, ne fut pas plus embarrassée que ne l'est l'esprit, pour se reposer dans le déluge d'écrits bizarres dont jusqu'ici se compose l'histoire de la révolution. On ne sait où mettre le pied. Cette histoire ne peut résulter que de la réunion de matériaux semblables à ceux que nous avons recueillis; et l'on peut affirmer d'avance que ceux qui ne la connaissent que par les journaux et les écrivains français, éprouveront alors un étonnement pareil à celui d'Epiménide à son réveil.

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

MONSEIGNEUR,

Le conseil des ministres, vivement touché des sentimens que Votre Excellence lui a témoignés en prenant congé de lui, désirerait conserver, comme un monument précieux, les paroles qu'elle lui a adressées. Invité à lui faire cette demande, je le suis aussi de lui témoigner le sensible regret que lui cause votre départ ; car qui mieux que vous, Monseigneur, saura, dans des circonstances aussi difficiles, allier au zèle infatigable qui n'a cessé de vous animer pour le service de votre auguste souverain, la constante bienveillance que vous nous avez toujours témoignée? Monseigneur, votre prudence, vos rares talens, et votre vertu plus rare encore, nous ont constamment soutenu et encouragé dans les efforts que nous imposaient notre devoir et notre reconnaissance envers notre auguste régénérateur. Si ces sentimens, que votre exemple est fait pour exalter, ont pu nous mériter votre estime, daignez croire que la nôtre

vous est profondément acquise, et que votre nom sera toujours chéri et honoré de tout Polonais qui aura eu le bonheur de vous connaître comme nous ! Agréez, Monseigneur, ce faible hommage dû à vos talens et à vos vertus, comme une marque éternelle de notre reconnaissance envers vous.

J'ai l'honneur d'être, avec la plus haute considération,

Monseigneur,

De Votre Excellence,

Le très-humble et très-obéissant serviteur,

Le président du conseil des ministres,

Stanislas, prince POTOCKI.

Varsovie, ce 24 décembre 1812.